

Quand le sport (dés)orienté les parcours des jeunes

AUTEUR·E·S

■ Magali DANNER, Carine ÉRARD, Christine GUÉGNARD,
avec la participation de Julien BERTHAUD,
IREDU, centre associé au CEREQ, université Bourgogne
Franche-Comté

Quand le sport (dés)orienté les parcours des jeunes

Magali Danner, enseignante-chercheure, IREDU, ESPE

Carine Érard, enseignante-chercheure, IREDU, UFR STAPS

*Christine Guégnard, chargée d'études, IREDU, centre associé au CEREQ,
université Bourgogne Franche-Comté*

*avec la participation de Julien Berthaud ingénieur de recherche, IREDU,
université Bourgogne Franche-Comté*

Pour citer ce document

Danner M., Énard C., Guégnard C., 2019, *Quand le sport (dés)oriente les parcours des jeunes*, INJEP Notes & rapports/Rapport d'étude.

SOMMAIRE

Avant-propos	5
INTRODUCTION	7
1. Contexte de la recherche	7
Le baccalauréat professionnel, un diplôme sous tension	7
La poursuite d'études à l'université des bacheliers professionnels	9
La filière STAPS, une opportunité pour les bacheliers professionnels ?	12
2. Problématisation de la recherche	16
Enjeu de la recherche sur les bacheliers professionnels	16
Le rapport aux études des bacheliers professionnels	16
3. Démarche méthodologique	20
I. PROJETS DES ÉLÈVES DE LYCÉE PROFESSIONNEL	23
1. Permanence des vœux au fil des ans : l'exemple d'une académie	24
2. Les facteurs susceptibles de jouer sur les choix d'orientation	27
3. « Avoir un BAC », au cœur des projets des jeunes	30
4. Être bachelier, bachelière, et après...	34
L'université, « <i>inaccessible après bac pro</i> »	36
Projets professionnels et métiers	36
5. Une conversion du capital sportif vers un projet dans le monde du sport ?	37
De l'intérêt à la formulation d'un vœu d'orientation : une double condition	38
D'une pratique sportive d'amateur à un « <i>serious leisure</i> »	39
Place du sport parmi les déterminants de l'orientation post-bac	41
II. ASPIRATIONS DES ÉTUDIANT·E·S EN STAPS	45
1. Les rapports aux études des jeunes en STAPS	46
Une origine scolaire et sociale composite	46
Une orientation en STAPS choisie depuis longtemps	48
Des études rythmées par un investissement sportif	51
2. Des étudiantes au choix audacieux, déterminé et soutenu	52
Une dynamique sportive plus affirmée	52
Une dynamique vocationnelle plus ancrée	54
Une vision du monde du sport peu sensible aux inégalités	55

III. PORTRAITS DES BACHELIÈRES ET BACHELIERS PROFESSIONNELS EN STAPS	59
1. Des inégalités sur la ligne de départ	59
2. Le sport, un loisir sérieux ?	61
3. Vers les STAPS, un chemin semé d'embûches	62
4. Illusion peu fréquente d'une réussite facilitée par le sport	65
5. Une mosaïque de profils et de parcours	66
CONCLUSION	85
BIBLIOGRAPHIE	89
Liste des sigles et abréviations	95

AVANT-PROPOS

Cette recherche, soutenue par l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP), est une contribution supplémentaire pour une meilleure connaissance de la transition entre le lycée et l'enseignement supérieur à travers le prisme des engagements extra-scolaires. Au-delà d'un apport sur les rapports des jeunes aux études supérieures, il s'agit d'étudier les risques et les opportunités perçus par une jeunesse qui valorise les investissements sportifs au point d'en faire un levier de son orientation. En percevant leur capital sportif comme un atout susceptible de se convertir en bénéfices scolaires et même professionnels, certains jeunes peuvent en effet entrer dans une « *illusio* », c'est-à-dire la croyance « que le jeu en vaut la chandelle, ou, pour dire les choses simplement, que ça vaut la peine de jouer » (Bourdieu, 1994).

Ce rapport expose en introduction le contexte, les fondements théoriques sur lesquels s'appuie cette recherche. À la suite de cette contextualisation, les résultats liés à l'exploitation de deux enquêtes menées au cours de ces deux années, se déclinent en trois temps. Dans une première partie, l'analyse des aspirations d'élèves scolarisés dans vingt-et-un lycées professionnels permet d'identifier les déterminants d'une orientation basée sur le goût du sport, notamment du côté des jeunes filles, et d'appréhender l'antériorité des projets de poursuite d'études supérieures « risquées » comme à l'université.

À cet égard, plébiscitée par les élèves de terminale, la filière des sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS) s'avère un terrain propice puisque ses étudiant·es ont souvent des parcours structurés par des engagements personnels dans le monde sportif et partagent un goût pour la pratique sportive. La deuxième partie, centrée sur les jeunes inscrits en première année de STAPS dans une université française, souligne combien le rapport des bacheliers et bachelères aux études supérieures ne peut se décliner au singulier, en particulier du côté des titulaires de baccalauréats professionnels.

Les bacheliers et bachelères professionnels en STAPS constituent donc le cœur de la troisième partie de ce rapport. Leur origine scolaire et leur choix atypique d'études supérieures longues en font souvent des étudiant·es invisibles dans les statistiques ou enquêtes nationales qu'il importe de mettre en lumière. La plupart des jeunes enquêté·e·s construisent un chemin positif à partir de leur orientation en lycée professionnel et deviennent responsables de leur histoire en s'autorisant d'autres destins scolaires que ceux préfigurés par leur cursus dans l'enseignement professionnel. Le fait que certain·e·s misent sur leur engagement sportif pour s'autoriser une inscription en STAPS et déjouer ainsi les probabilités statistiques concernant leur orientation offre la perspective de repenser leur place à l'université. En conclusion est présentée une synthèse des résultats qui répond aux problématiques soulevées par cette recherche¹.

¹ Les auteur·e·s remercient les jeunes d'avoir répondu à leurs questions ainsi que les personnels des services académiques d'information et d'orientation et les proviseur·e·s de lycée professionnel d'avoir soutenu et relayé cette recherche.

Introduction

L'identification et la valorisation de compétences non académiques, sportives et sociales notamment, constituent un enjeu important dans les parcours des jeunes. Cette recherche vise à étudier comment des engagements extra-scolaires peuvent (dés)orienter les jeunes, particulièrement du côté des bacheliers² professionnels pour qui la poursuite d'études dans l'enseignement supérieur est loin d'être une évidence.

1. Contexte de la recherche

Le baccalauréat professionnel ne prédispose pas les jeunes à la poursuite d'études. Pourtant, ils sont de plus en plus nombreux à l'envisager. Pour mieux comprendre ce qui se joue dans cette évolution renforcée par la réforme de la filière professionnelle, il y a dix ans, il importe de rappeler, en premier lieu, l'ambiguïté qui se rattache à la finalité du baccalauréat professionnel. Cela permettra de présenter les enjeux de la poursuite d'études pour ces bacheliers, mais aussi les risques pris à s'orienter vers l'université, dans un deuxième temps. Toutefois, dans l'offre de formation universitaire, la filière de sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS), qui fait l'objet de cette recherche, se caractérise non seulement par son adossement à un champ professionnel mais aussi par la place qu'elle accorde à la valorisation de capitaux non académiques. En ce sens, cette filière peut se présenter comme l'opportunité d'une orientation positive pour des bacheliers n'ayant généralement choisi, ni la voie des études professionnelles, ni celle des études universitaires.

Le baccalauréat professionnel, un diplôme sous tension

L'enseignement professionnel ne bénéficie pas en France du même prestige que l'enseignement général dans le secondaire. Pour mieux appréhender la situation des bacheliers au regard de la société, il convient de revenir sur les raisons de la dévalorisation sociale associée aux métiers manuels auxquels prépare ce baccalauréat. Ainsi, l'analyse socio-historique des professions de Thorstein Veblen, la perspective antique d'Émile Durkheim sur le prestige des activités ou bien encore l'approche sociologique des rapports aux corps de Luc Boltanski expliquent cette dévalorisation notamment par la rupture qu'opèrent les activités associées à ces métiers avec les activités intellectuelles, en privilégiant une proximité avec le monde matériel, physique et utile et en procédant à un usage instrumental du corps. Accordant une place importante dans les enseignements aux activités pratiques et menant à des emplois subordonnés et d'exécution, l'enseignement des métiers, donc la voie professionnelle, reste par conséquent historiquement une voie de relégation sociale. Cela n'est d'ailleurs pas le propre de la France mais la caractérise néanmoins (Bernard, Troger, 2015 ; Troger *et al.* 2016). Face à ces représentations, le baccalauréat professionnel intéresse rarement les classes dominantes, d'autant que les passerelles vers un enseignement général sont peu effectives. De ce fait, ce baccalauréat, créé en 1985, reste encore aujourd'hui dédié aux seules classes populaires.

² Les termes employés pour désigner les personnes sont pris parfois au sens générique et ont à la fois valeur de féminin et de masculin dans ce rapport.

Durant les Trente Glorieuses, la formation professionnelle a néanmoins constitué une opportunité pour les classes modestes. Accueillant les « meilleurs des moins bons élèves » (Grignon, 1971), les cursus menant au CAP/BEP³ représentaient une possibilité de promotion socioprofessionnelle pour ces milieux (Bernard, Troger, 2015 ; Troger *et al.* 2016). Avec l'élévation des qualifications, cette « élite des réprouvés » se reconnaît désormais parmi les bacheliers professionnels. Les ambitions politiques de conduire 80 % d'une classe d'âge au niveau baccalauréat et la généralisation du baccalauréat professionnel en trois ans ont augmenté la proportion de bacheliers professionnels depuis sa création en 1985. Au plan national, ces diplômés représentent à présent près de 30 % des bacheliers et occupent ainsi la deuxième place dans la trilogie des baccalauréats en termes de candidats et de diplômés (Maillard, 2017).

Cependant, la généralisation de l'accès au baccalauréat professionnel a non seulement dévalorisé ces premières qualifications mais a affaibli la valeur d'échange sur le marché du travail du baccalauréat lui-même (Misset, 2015), accentuant les hiérarchisations entre spécialités dans ce cursus, toutes n'offrant pas des perspectives de carrières prestigieuses (Palheta, 2011 ; Bernard, Troger, 2012 ; Dagot, Dassié, 2014 ; Jellab, 2017). Le désenchantement a ainsi été croissant chez les bacheliers professionnels devenus salariés (Eckert, 1999, 2005), avec notamment des responsabilités sociales attribuées au « nouvel ouvrier » qui ne lui permettent pas de sortir de sa condition ouvrière. La dernière enquête Génération 2013 du CEREQ apporte un complément d'information quant au devenir sur le marché du travail en trois ans des premiers sortants titulaires de ce diplôme (Ilardi, Sulzer, 2018). Les bacheliers professionnels se positionnent mieux dans la file d'attente des emplois que les détenteurs de CAP : 44 % ont connu une trajectoire d'accès durable à l'emploi (37 % des diplômés de CAP) mais cette rapidité d'entrée dans la vie active n'est pas synonyme de stabilité. Leur taux de chômage est plus proche de celui des sortants du secondaire dans leur ensemble que de celui des sortants du supérieur, ce qui n'était pas le cas auparavant (Ilardi, Sulzer, 2018). Trois ans après leur sortie du système éducatif, leur taux d'emploi est de 69 %, mais le quart d'entre eux se trouvent sans emploi ni formation. De plus, leurs conditions de travail ne sont pas meilleures, avec une dégradation tendancielle de la qualité des emplois, et ils demeurent cantonnés à des salaires proches du SMIC, trois ans après la fin de leur scolarité. Pensé à l'origine comme devant permettre l'accès au statut d'ouvrier hautement qualifié, voire de technicien, le baccalauréat professionnel est non seulement le diplôme des enfants d'ouvriers et d'employés mais aussi le baccalauréat des futurs ouvriers et employés pas toujours qualifiés (Ilardi, Sulzer, 2018).

Bien que les dernières promotions d'avant la réforme composent avec cette réalité, le fait est qu'« il faut être bachelier non pour monter, mais pour ne pas descendre dans la hiérarchie sociale » (Grignon, 2015). Certes, ce diplôme reste un objet de distinction dans le corps des ouvriers qualifiés, ne serait-ce que par le sentiment d'avoir réussi à valider un titre ou les horizons professionnels qu'il permet d'envisager (Misset, 2015). Cependant, les espérances de mobilité sociale sont devenues décevantes.

Parallèlement, dans la société, la poursuite dans l'enseignement supérieur s'est peu à peu imposée de manière symbolique et irréversible (Beaud, Truong, 2015) face à un contexte économique ardu, de chômage endémique, de concurrence entre diplômés, de multiplication d'emplois précaires... Les demandes de poursuites d'études sont en augmentation (Bernard, Troger, 2012 ; Troger *et al.* 2016) parmi les bacheliers professionnels concernés par cette injonction au diplôme et peu pressés de rejoindre un

³ Certificat d'aptitude professionnelle (CAP) ; brevet d'études professionnelles (BEP) cursus en deux ans au lycée professionnel qui a disparu suite à la réforme de 2009.

monde du travail peu enchanteur. Il existe, en effet, un certain bénéfice à prolonger son cursus au-delà du baccalauréat professionnel. Ainsi, Stéphanie Moullet (2005), à partir d'une enquête du CEREQ, montrait un gain de salaire significatif après trois ans de vie active, pour les bacheliers professionnels qui ont continué des études supérieures, même en cas d'échec au diplôme préparé. Un avantage qui se conforte pour les bacheliers professionnels diplômés de BTS ou DUT (Lemistre, 2016). Cette vague d'allongement des études pour ces jeunes s'explique enfin par la « quête d'une identité sociale rapprochant des élèves, issus majoritairement de milieu populaire, des étudiants » (Jellab, 2015).

De fait, dans le code de l'éducation, le baccalauréat professionnel est présenté comme une formation organisée en vue de l'exercice d'un métier « qui peut permettre de poursuivre une formation ultérieure ». Comme le rappellent nombre d'auteurs (dont Maillard, 2007 et 2017 ; Bernard, Troger, 2012), le baccalauréat professionnel est soumis à une tension jamais résolue, entre un objectif d'insertion professionnelle et le droit à poursuivre des études supérieures, étant le premier grade universitaire. Cette tension est par ailleurs plus ou moins accentuée au regard des spécialités de formation fortement sexuées et ségréguées. En effet, si la part des filles en lycée professionnel peut laisser penser à une relative mixité (42 %), celle-ci est loin d'être achevée (Lemarchant, 2007 ; Depoilly, 2014). L'ambiguïté pesant sur la double finalité de ce baccalauréat (insertion professionnelle ou passeport pour les études supérieures) et sa valeur (reconnaissance professionnelle ou relégation sociale) n'a jamais été assumée politiquement (Bernard, Troger, 2012), au point d'avoir été longtemps tenue sous silence (Maillard, 2007). Aujourd'hui, les jeunes se trouvent donc devant le dilemme d'avoir à choisir parmi des orientations porteuses elles-mêmes de paradoxe : s'insérer immédiatement malgré la possibilité de connaître une forme de déclassement au regard de ce que promettait cette qualification, miser sur des gains rapides mais risqués (réseau communautariste ou le star-système [Grignon 2015]), s'engager dans des études au-delà du baccalauréat professionnel tout en ayant à assumer un coût financier et parfois une rupture sociale.

La poursuite d'études à l'université des bacheliers professionnels

Si nombre d'élèves continuent à percevoir leur entrée en lycée professionnel comme une relégation scolaire, au regard de la formation professionnelle peu valorisée en France et du prestige de la voie générale, une partie des lycéens plus jeunes (que les cohortes antérieures) ambitionnent un diplôme du supérieur, pour vivre une expérience étudiante, consolider un projet professionnel (Jellab, 2015), retarder l'entrée dans la vie active, se préparer à d'autres cursus et finalement, se donner « le droit de rêver socialement » (Beaud, Pialoux, 2001). De nombreuses dynamiques encouragent cette demande croissante (la tension du marché du travail, la réforme du baccalauréat professionnel en trois ans en 2009, les incitations européennes pour davantage de diplômés du supérieur...) mais, pour Aziz Jellab (2017), les expériences scolaires et professionnelles de ces jeunes contribuent aussi à ce choix. La part des bacheliers professionnels qui entreprennent des études supérieures l'année suivante progresse et s'établit actuellement à 30 % hors apprentissage (contre 17 % en 2000)⁴. En parallèle, la quasi-totalité des bacheliers généraux et les trois quarts des bacheliers technologiques accèdent à l'enseignement supérieur.

⁴ Ce taux approche les 38 % des nouveaux bacheliers en incluant les formations supérieures par apprentissage (DEPP, 2018, p. 187) et avoisine les 48 % en incluant les formations non supérieures selon les données du panel des bacheliers 2014 (Ponceau, Chan-Pang-Fong, 2017).

Les chiffres sur l'orientation témoignent d'une grande discipline de la plupart des bacheliers qui empruntent d'eux-mêmes les filières qu'on souhaiterait par ailleurs leur imposer (par le biais des quotas notamment) [Bodin, Orange, 2015]. Cependant, pour les bacheliers professionnels, l'offre de formations adaptées à leur cursus manque. En fait, leur taux de poursuite dans l'enseignement supérieur a progressé essentiellement vers les sections de technicien supérieur (STS)⁵. Parmi les lycéens de terminale professionnelle émettant un vœu *via* la procédure d'admission post-baccalauréat (APB), plus de 80 % souhaitent poursuivre des études en STS⁶. Toutefois, lors de la dernière procédure d'APB en juin 2017, seulement 44 % des bacheliers professionnels ont obtenu leur premier vœu (*versus* 63 % des bacheliers généraux, 51 % des bacheliers technologiques). Suite à la mise en place de Parcoursup, les articles de presse (*Les Échos*, *L'Humanité*, *MCETV*, *Le Parisien*⁷) évoquent à nouveau le cas des bacheliers professionnels et technologiques qui apparaissent comme les grands perdants de Parcoursup au même titre qu'APB, puisqu'ils représentent plus des trois quarts des bacheliers recalés à l'issue de la phase initiale. *In fine*, seuls deux bacheliers professionnels sur cinq sont effectivement admis en STS. Ces statistiques remettent en question la valeur réelle du baccalauréat, premier titre universitaire, pour ces jeunes dont les perspectives de poursuite d'études restent, de fait, contingentées par les places disponibles en section de technicien supérieur (Aschieri, 2013). De même, quelques rares classes préparatoires aux grandes écoles (CPGE) leur sont spécifiquement réservées (deux scientifiques, trois économiques à ce jour). Renvoyés à des logiques d'excellence⁸, de quotas (loi sur l'enseignement supérieur et la recherche de 2013) ou de parcours spécifiques (loi sur l'ESR de 2014), les bacheliers professionnels continuent néanmoins d'être exclus des filières les plus prestigieuses. L'expression « les portes entrouvertes de l'enseignement supérieur » (Lemêtre *et al.*, 2016) signifie bien que pour les bacheliers professionnels, la voie de passage reste très limitée et demeure un espace à conquérir par des tactiques individuelles et collectives.

Aussi, depuis de nombreuses années, par choix ou par défaut, 7 à 8 % des nouveaux bacheliers professionnels entrent à l'université alors que leur cursus ne les prépare pas aux études universitaires. Effectivement, l'orientation vers les études longues est particulièrement risquée car ils peinent à franchir les étapes de la sélection (Paivandi, 2011). Cela est d'autant plus vrai à l'université où 6 % des bacheliers professionnels obtiennent la licence en trois ou quatre ans, alors qu'en STS (ou en IUT), la moitié d'entre eux valident leur diplôme en deux ou trois ans (Harnois, 2017 ; MESRI, 2018)⁹.

⁵ Où ils doivent être accueillis s'ils obtiennent une mention bien ou très bien et demandent une section de même champ professionnel. Cette mesure datant de 2005, peu suivie d'effets, a entraîné la mise en place des quotas sur proposition des recteurs, dans la lignée de l'accueil des bacheliers technologiques en IUT.

⁶ Il en est de même dans Parcoursup où 84 % des candidats de lycée professionnel ont émis un vœu d'inscription en STS en 2018 (MESRI, 2018).

⁷ « Université. Parcoursup, premier bilan et gros mensonges », *L'Humanité*, 24 septembre 2018. « Quand Parcoursup menace l'avenir », *L'Humanité*, 24 septembre 2018. « Parcoursup : traditionnellement très prisées, les filières sport et médecine n'ont pas fait le plein », *Les Échos*, 6 septembre 2018. « Parcoursup : pourquoi les bacs pro sont encore les grands perdants », *Le Parisien*, 12 septembre 2018. « Parcoursup : La majorité des candidats recalés sont issus du bac pro ! », *MCETV*, 12 septembre 2018.

⁸ L'admission de droit en STS (de la même spécialité) pour les bacheliers avec mention bien ou très bien. D'ailleurs, on peut s'interroger sur ce processus qui enferme les meilleurs lycéens vers les STS, « sous-espace » de l'enseignement supérieur (Bodin, Orange, 2015).

⁹ Cependant la réussite des bacheliers professionnels inscrits pour la première fois en licence professionnelle (L3) en 2013 n'est pas très éloignée de celle des bacheliers généraux (87 % *versus* 91 %).

Pourtant, la typologie réalisée dernièrement parmi les diplômés de licence par Yaël Brinbaum, Cédric Huguée et Tristan Poullaouec (2018) rappelle non seulement l'hétérogénéité des trajectoires des bacheliers professionnels et technologiques dans l'université française, mais aussi les manières dont les parcours scolaires, l'origine sociale et les conditions d'études se combinent en faveur de leur possible réussite en licence. En effet, parmi les cinq parcours de diplômés de licence, un groupe se singularise (6 % des licenciés) : les bacheliers technologiques et professionnels désignés comme des « bacheliers par effraction » (Beaud, 2002), issus des classes populaires, aux parcours fragiles et heurtés dans le secondaire (les plus faibles résultats en français et mathématiques à l'entrée au collège, bac obtenu avec retard), n'exerçant pas de travail salarié régulier. Un autre groupe plus important (21 % des licenciés) se compose principalement de titulaires de licence professionnelle, qui sont nommés « les rescapés de l'enseignement technologique ou professionnel », avec des cursus scolaires différents (résultats faibles aux évaluations de 6^e mais bac obtenu « à l'heure »), aux origines sociales modestes, occupant un travail salarié régulier. Les trajectoires les moins probables de bacheliers technologiques et professionnels qui, contre toute attente, obtiennent leur diplôme de licence sont ainsi mises en lumière.

Les bacheliers professionnels qui osent s'orienter vers les études longues se retrouvent dans la palette des cursus proposés : sciences humaines sociales, langues, administration économique et sociale, droit, sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS), lettres.... Certes, l'orientation vers l'université peut relever d'un choix par défaut. Cependant, une étude conduite sur les filières du supérieur long adossées à un champ professionnel, comme la filière STAPS ou les classes préparatoires aux écoles d'art, montre que ces bacheliers peuvent aussi être dans une orientation choisie (Danner *et al.*, 2016 ; Danner, Guégnard, 2019), se fondant sur des justifications d'ordre social, vocationnel ou stratégique (Dubet, Martucelli, 1996).

Pour approfondir cette réflexion sur les choix d'orientation des bacheliers professionnels pour le supérieur long et les arbitrages qui en découlent, ce projet de recherche soutenu par l'INJEP investit davantage la filière STAPS, formation universitaire des métiers liés au sport qui délivre des diplômes de l'enseignement supérieur allant de la licence au doctorat¹⁰. En effet, cette filière est plébiscitée par les élèves de terminale qui, au moment de la procédure d'admission dans l'enseignement supérieur, la placent dans le tiercé des premiers vœux. Face à cet afflux massif¹¹, certaines universités ont mis en place des capacités d'accueil conduisant selon les cas, à des tirages au sort aléatoires, ou à une non-inscription des jeunes ayant classé STAPS en deuxième vœu. Cette tension risque de perdurer, voire d'augmenter, au vu de la pression démographique et de l'objectif national de porter la part de diplômés de l'enseignement supérieur à 60 % d'une classe d'âge, même si le nouveau dispositif mis en place pour gérer l'attribution des places selon les vœux d'orientation des publics bacheliers se fait depuis 2018 par un classement critérié des candidatures¹² examinées par les commissions locales (*via* Parcoursup conformément à la dernière loi, en date du 8 mars 2018 « Orientation et réussite des étudiants »).

¹⁰ Cette filière universitaire de formation est donc à distinguer de celle qui relève du ministère de la Jeunesse et des sports.

¹¹ En témoigne la nette augmentation des effectifs entrants en première année, passant de 7 229 étudiants en 2008 à 17 331 en 2018 au plan national (DEPP, 2018).

¹² Le site de la conférence des directeurs et doyens STAPS mentionne les attendus pour la licence notamment des compétences scientifiques, sportives, d'expression et de raisonnement, et des expériences de responsabilité collective, associative ou citoyenne... (<https://c3d-staps.fr>).

La filière STAPS, une opportunité pour les bacheliers professionnels ?

Le sport est « d'abord l'affaire des jeunes » (Cléron, Caruso, 2017). Plus des deux tiers des adolescents de 12 à 17 ans pratiquent un sport en dehors des cours d'éducation physique dispensés au collège ou au lycée (Muller, 2004)¹³. Ces chiffres résistent à l'épreuve du temps. En effet, en 2015, près de 60 % des jeunes âgés de 16 à 24 ans déclarent pratiquer au moins une activité physique et sportive (Simões, 2018)¹⁴ et nombre d'entre eux s'y adonnent sous une forme instituée : 72 % d'entre eux font au moins une de leurs activités en club, avec des variations selon le profil sociodémographique des sportifs et les disciplines concernées (Liverneaux, 2004 ; Augustin, Fuchs, 2014).

Cependant, le sport n'est pas l'affaire de tous les jeunes : il demeure un loisir socialement et sexuellement marqué d'inégalités dont les bacheliers professionnels sont porteurs. En effet, après 15 ans, la pratique sportive varie selon l'orientation scolaire, non sans lien avec le poids de l'origine sociale et du diplôme des parents. Si les lycéens font plus de sport que les collégiens en dehors de l'école, les élèves qui suivent des formations professionnelles en lycée sont dans l'ensemble moins sportifs que les autres adolescents de leur âge : 71 % au lieu de 81 % pour les garçons, 40 % au lieu de 63 % pour les filles (Muller, 2004). Lorsqu'ils font du sport, ils pratiquent moins fréquemment que les autres adolescents, avec une affiliation moindre à un club. Contrairement aux autres lycéens, les élèves de lycée professionnel avancent moins souvent la charge de travail scolaire comme raison de ne pas faire du sport, beaucoup invoquent davantage le manque de temps et la pratique d'autres activités. La plus faible activité sportive des adolescents en filière professionnelle est, en fait, étroitement liée à leur origine sociale.

La pratique sportive est aussi très nettement influencée par d'autres facteurs sociaux comme l'âge ou le sexe. Ainsi, si le sport s'est féminisé au cours des dernières années, il demeure toutefois plus fréquent et plus intensif chez les garçons (Muller, 2004). Les adolescents font le moins de sport dans les milieux sociaux les moins favorisés, le phénomène étant particulièrement accentué chez les filles. Quand le milieu social s'élève, les filles sont plus nombreuses à faire du sport et elles s'y adonnent plus fréquemment. Mais c'est le niveau de diplôme des parents qui est le principal facteur déterminant (ce qui explique en partie des taux de pratique sportive variables selon les filières scolaires, au lycée notamment). Alors que le niveau de diplôme des parents a un effet plus important pour les filles, les garçons, au contraire, pratiquent d'autant plus intensément que le niveau de diplôme de leurs parents est faible. Toutefois, à niveau de diplôme équivalent des parents, avoir un père sportif favorise la pratique pour les garçons comme pour les filles et réduit l'écart garçons-filles (Muller, 2004 ; Gleizes, Pénicaut, 2017). Cette différence peut même être complètement gommée lorsque la mère est elle-même sportive. L'enquête nationale sur la pratique physique et sportive de 2010 confirme ce lien positif entre la pratique d'une activité sportive et le fait d'avoir des parents (principalement le père) qui sont ou ont été sportifs (Simões, 2018).

Le « défoulement », l'« amusement », l'« esprit d'équipe », la « maîtrise de la technique » sont les premiers motifs de plaisir à pratiquer du sport, autant cités par les garçons et les filles (Petrova,

¹³ Source : enquête Pratique sportive des adolescents, ministère de la jeunesse, des sports et de la vie associative, novembre 2001.

¹⁴ À titre de comparaison, l'enquête PISA a interrogé les élèves de 15 ans sur leur pratique d'une activité physique intense (d'une durée d'au moins 20 minutes par jour les faisant transpirer et entraînant un essoufflement). En moyenne dans les pays de l'OCDE, la moitié des jeunes pratiquent une activité intense au moins trois jours par semaine pour près de 40 % en France (Pal, 2018).

Truchot, 2004). Viennent ensuite d'autres raisons communes comme « oublier ses problèmes », le « courage », « avoir un beau corps », « l'équilibre dans la vie » et « l'indépendance que le sport apporte ». Les mêmes raisons sont autant partagées par les jeunes gens que par les jeunes filles : « la possibilité ou la joie de faire des rencontres », « la maîtrise potentielle d'une technique », « l'oubli de ses problèmes », le « goût de l'effort », « l'indépendance que la pratique sportive apporte ». Toutefois, quand la compétition et les sensations fortes réunissent les trois quarts des sportifs, elles ne concernent plus que la moitié des sportives, et quand les rêves de gloire et de fortune rassemblent quatre sportifs sur dix, ils n'animent plus que deux sportives sur dix. La modalité compétitive de la pratique représente donc une entrée davantage privilégiée par les garçons, au point de faire « des garçons qui n'entrent pas dans le jeu de la compétition sportive » des cas d'une atypie de genre pour reprendre le titre d'un article (Bertrand *et al.*, 2014).

Parmi ces motifs figure aussi la perspective d'« en faire son métier » pour 44 % des garçons et 27 % des filles (Petrova, Truchot, 2004). Cette intention, fréquente parmi les plus jeunes (44 % chez les 12-13 ans), s'estompe par la suite (un peu plus du tiers). « Faire du sport son métier » est d'ailleurs le motif qui différencie le plus les filles et les garçons et, socialement situé, plus fréquemment cité parmi les enfants dont les parents sont sans diplôme (46 %) ou diplômés du supérieur (46 %). La pratique sportive peut en effet constituer pour des jeunes ce que Robert Stebbins (1992) définit comme un « *serious leisure* ». Le loisir sérieux s'oppose au loisir comme divertissement occasionnel, au sens où il s'inscrit dans la durée, notamment en ce qui concerne les plaisirs et bénéfices à en attendre. Cette notion est utile pour Véréne Chevalier et Cyril Coinaud (2008) car elle aide à penser les pratiques de loisirs comme des processus séquentiels, en considérant le loisir sérieux sur un *continuum* qui va d'une pratique amateur assidue à une activité professionnelle rémunérée. C'est, en effet, peut-être au travers de leur expérience dans le domaine des loisirs que les étudiants ont fait leur choix de formation universitaire et conçu leur projet professionnel, en déplaçant de fait les frontières entre loisir, travail et études. Ainsi, la pratique amateur, le projet professionnel, le choix de la filière de formation peuvent constituer un ensemble cohérent aux yeux des jeunes sportifs. En analysant ce que les parcours d'étudiants doivent aux parcours d'amateurs, on saisit du même coup la diversité des significations accordées aux études dans le domaine du sport. Comme l'indiquent Lucile Chalumeau, Nicolas Gury et Séverine Landrier (2008), les liens entre la carrière de sportif amateur et l'entrée dans la carrière d'étudiant en STAPS sont importants : si l'élaboration d'un projet professionnel en lien avec le champ sportif apparaît comme une alternative au projet de devenir un champion, les auteurs observent plus généralement une conversion professionnelle des engagements sportifs. Le capital sportif constitue aussi un élément non négligeable dans les recrutements au sein des entreprises de remise en forme, de loisirs et de commerce sportifs (Dubois, Terral, 2011 ; Juhle, Hashar-Noë, 2010 ; Gasparini, Pierre, 2008 ; Wipf *et al.*, 2008).

Ainsi, les étudiants en STAPS ont en grande majorité la particularité d'avoir entretenu en amont de leur cursus universitaire des engagements sportifs divers (pratique et encadrement) et de mener en parallèle de leurs études une carrière amateur dans le monde sportif (Chalumeau *et al.*, 2008). Ils cumulent des activités de pratiquant-joueur, d'étudiant, de bénévole, voire de salarié, conduisant à des parcours construits sur des « carrières plurielles ». Cette dimension spécifique des étudiants STAPS, repérée par Véréne Chevalier et Cyril Coinaud (2008), se confirme dans des recherches plus récentes (Érard, Louveau, 2016a ; Érard, Guégnard, 2018a). Elle est appelée à se renforcer avec le décret n°2017-

962 du 10 mai 2017 relatif à la reconnaissance de l'engagement des étudiants dans la vie associative, sociale ou professionnelle, qui légifère la prise en compte des expériences associatives dans la validation des diplômes universitaires. Le contexte de développement des activités de loisirs et périscolaires, d'extension du salariat dans le monde associatif sportif (même si celle-ci est à nuancer, voir Loirand, 2003 ; Falcoz, Walter, 2009), mais aussi la concurrence entre les diplômes universitaires et fédéraux, ont pu favoriser des stratégies de cumul de diplômes fédéraux et de qualifications acquis au sein et en dehors des STAPS. Les diplômés de STAPS se démarquent des autres sortants de l'enseignement supérieur par des expériences professionnelles antérieures à leur insertion, en lien avec leur formation, qui ont influencé leur projet et leur intégration dans le monde professionnel (Érard, Guégnard, 2017, 2018a).

Or, ces configurations de triple vie (études ; pratique sportive, activité d'encadrement sportif ; activité salariée, bénévole) apparaissent comme favorables à la réussite durant les premières années STAPS à l'université. En effet, une vie d'étudiant scandée par un travail personnel régulier, doublée par un investissement sportif (entraînement, encadrement d'une équipe) et triplée par un travail salarié (de quelques heures), constitue une configuration propice à la validation d'un diplôme (Érard, Guégnard, 2018b). Le capital sportif peut ainsi trouver un lieu d'expression, voire de conversion, dans une orientation vers STAPS, en transformant une préférence, un « goût naturel » (Bourdieu, 1979), une passion, en projet de formation, d'autant que le succès semble toujours possible à celui ou celle qui fait preuve de « talent », une idéologie du don déjà présente dans le champ sportif (Schotté, 2002 ; 2013) qui peut entretenir la croyance selon laquelle la « motivation » pourrait l'emporter sur les avantages sociaux ou scolaires (Danner *et al.*, 2016 ; Danner, Guégnard, 2019).

Tous ces éléments sont de nature à expliquer l'intérêt des bacheliers professionnels pour la filière STAPS. Ce constat mériterait cependant d'être approfondi par une analyse genrée. En effet, les femmes représentent aujourd'hui moins de 30 % des effectifs en STAPS alors qu'elles constituaient 43 % des inscrits en 1990, avant la suppression de la sélection à l'entrée de cette filière. Faut-il y voir une auto-sélection des filles dans une filière à dominante masculine qui donnerait poids à l'affirmation selon laquelle « la logique de la vocation est l'un des principes de l'élimination différentielle des garçons et des filles et des enfants de diverses origines » (Bourdieu, 2007) ? La place accordée au capital sportif dans les débouchés professionnels et la reconnaissance des investissements sportifs extra-scolaires dans les études pourraient-elles néanmoins convaincre quelques-unes d'entre elles d'aller vers STAPS ?

La croyance que le capital sportif peut se convertir à l'université en bénéfices scolaires amène les jeunes à penser « que le jeu en vaut la chandelle, ou, pour dire les choses simplement, que ça vaut la peine de jouer » (Bourdieu, 1994). Pariant donc sur leurs dispositions sportives développées dans et hors du champ scolaire, cette « élite des réprouvés » (Grignon, 1971) ou ces « rescapés de l'enseignement professionnel » (Brinbaum *et al.*, 2018), *a priori* non destinés à s'orienter vers l'enseignement supérieur, envisagent leurs études en STAPS en mobilisant les mêmes logiques d'action (Dubet, Martucelli, 1996) que les autres bacheliers. Ils donnent du sens à leur expérience étudiante faisant fi des mises en garde institutionnelles quant à la légitimité de leur présence dans ce cursus long (Danner *et al.*, 2016). Ainsi, en 2017, parmi les nouveaux entrants en STAPS, 7 % sont titulaires d'un baccalauréat professionnel au plan national (DEPP, 2018).

Leur « exemple » pose la question de leur possibilité de se construire une trajectoire positive sur la base de leur implication sportive (Sen, 2005 ; Danner *et al.*, 2016). En effet, moins bien préparés aux exigences des cursus universitaires au regard de leurs caractéristiques sociales et scolaires que les bacheliers généraux, ils retirent un bénéfice académique de leur investissement sportif en dehors des études qui n'est pas comparable. Si une triple vie semble favorable à la réussite en 1^{re} et 2^e années en STAPS, les bacheliers professionnels continuent de figurer rarement parmi les admis. Leurs taux d'échec en font même un public stigmatisé. Le terme d'« échec¹⁵ » mérite toutefois d'être relativisé car il englobe aussi des parcours non linéaires, des réorientations, des bifurcations qui conduisent les jeunes *in fine* à obtenir un diplôme.

Quand bien même ces bacheliers professionnels franchiraient les obstacles ou les étapes de la sélection universitaire, il reste le défi de pouvoir valoriser ces qualifications sur le marché du travail, la filière STAPS n'étant pas seule sur le créneau des métiers du sport. En 2017, l'effectif des diplômés de STAPS est de 11 800, le nombre de diplômes professionnels du sport délivrés par le ministère des Sports avoisine les 15 300, et 6 000 certificats de qualification professionnelle (CQP) sont délivrés par la branche professionnelle du sport (France Stratégie, CEREQ, 2019). Ces chiffres sont à mettre au regard des 227 000 emplois estimés dans le secteur du sport en France. Nombre de jeunes « cherchent à se professionnaliser dans des activités vécues sur le mode de la passion ou de la vocation et qui continueront d'augmenter alors même que les statuts y sont précaires et que les niveaux de rémunération ne sont pas toujours au rendez-vous » (Juhle, Haschar-Noé, 2010). Par ailleurs, le monde sportif demeure un espace historiquement masculin (Terret, 2005 ; Louveau, 2006), le marché du travail sportif présente un taux de féminisation parmi les salariés de 42 % (CAFEMAS, 2012) mais avec une forte ségrégation tant horizontale que verticale (Chimot, 2004). Or, l'effet de la composition des publics universitaires sur les modalités de recrutement des jeunes femmes ne peut être ignoré (Duceux, 2008 ; Gasparini, Pierre, 2008 ; Wipf *et al.*, 2008 ; Dubois, Terral, 2011, 2014) tout comme leurs conditions d'insertion qui diffèrent (Érard, Guégnard, 2018a). Le cas des jeunes femmes est donc à envisager avec nuances.

¹⁵ Ce terme d'« échec » masque une réalité bien plus complexe, puisqu'il intègre des étudiants fantômes, ou présents par intermittence, ceux qui s'inscrivent pour avoir le statut d'étudiant et les avantages qui y sont liés, ceux en attente d'une autre occasion, les jeunes partis suite à l'obtention d'un concours ou d'un emploi...

2. Problématisation de la recherche

Au terme de cette contextualisation qui souligne tout l'intérêt de prolonger des recherches, d'une part sur la place des bacheliers professionnels à l'université et, d'autre part sur l'opportunité que représentent les activités extra-scolaires dans l'orientation vers l'enseignement supérieur, nous allons dans un premier temps préciser l'enjeu de la recherche soutenue par l'INJEP, puis clarifier dans un second temps, le cadre théorique dans lequel cette recherche s'inscrit.

Enjeu de la recherche sur les bacheliers professionnels

La poursuite d'études, comme cela a été mis en évidence en amont, peut présenter un intérêt pour les bacheliers professionnels, notamment en STAPS où leur investissement précoce dans le sport trouve une nouvelle voie d'expression et de réalisation. Mobilisant une stratégie de détour (Charlot, 1999) ou de contournement (Bernard, Troger, 2012), ces bacheliers s'appuient sur ce passeport pour les études supérieures qu'est le baccalauréat afin de déjouer les probabilités relatives à leur orientation. Même s'ils expriment moins que les autres étudiants un projet, ces bacheliers professionnels semblent en effet « tirer profit de leur passage par l'enseignement supérieur » par une once d'optimisme supplémentaire quant à leur futur professionnel, « notamment la possibilité de se vivre davantage que les autres dans une situation de mobilité sociale ascendante » (Belghith, 2016).

Dans ce contexte, la recherche sur les bacheliers professionnels en STAPS se donne pour enjeu d'explorer ce qui a justifié ce choix d'orientation pour des études supérieures longues et quels rapports aux études ces jeunes expriment. Plus précisément, la problématique de cette recherche est de déterminer en quoi le capital sportif de ces jeunes, c'est-à-dire les ressources extra-scolaires dont ils disposent, peut être une opportunité pour se construire une trajectoire positive à l'université. Au regard de cette problématique, notre hypothèse centrale est de considérer que, pour ces jeunes orientés souvent par défaut vers l'enseignement secondaire professionnel et préparés à s'insérer rapidement dans le monde productif (Jellab, 2009 ; Palheta, 2012), l'enjeu de poursuivre des études supérieures, et en STAPS en particulier, n'est peut-être pas tant la réussite académique que la perspective d'échapper à un « destin de classe » (Danner, Guégnard, 2015), en saisissant les possibilités offertes, de droit, par l'obtention du baccalauréat. Répondre à cette question suppose toutefois d'adopter un regard sociologique qui invite à sortir de « l'illusion tenace de l'homogénéité des classes et des cultures populaires » qui rassemble toutes les expériences scolaires de ces milieux dans « un sentiment d'indignité ou de honte sociale » face à une domination sociale (Palheta, 2011). Afin de mieux définir le cadre scientifique qui guidera cette réflexion, il convient d'investir plus avant la littérature spécifique concernant le rapport de ces bacheliers aux études supérieures.

Le rapport aux études des bacheliers professionnels

La notion de projet a avant tout été présentée comme une piste à promouvoir pour répondre au chômage massif des jeunes, au même titre que les mesures d'aide à l'emploi ou l'élévation des qualifications (Dagot, Dassié, 2014). Apparue dans les années 1972, cette idée de responsabiliser l'élève au regard de son devenir a été progressivement appliquée à tous les domaines et à l'éducation, en

particulier dans les années 1980. Prenant aujourd'hui la forme d'une injonction (Delès, 2017), puisque sans projet, l'insertion est présentée comme compromise dans les discours, elle s'applique désormais du primaire à l'enseignement supérieur (en atteste la loi d'orientation sur l'éducation du 10 juillet 1989, où les élèves et les étudiants doivent élaborer leur projet d'orientation).

Cette injonction ne peut pas faire l'objet d'une appropriation égale selon les milieux scolaires. Suivant les cadres d'analyse sociologiques proposés par Pierre-Yves Bernard et Vincent Troger (2012), la notion de projet paraît, en effet, bien difficile à mettre en œuvre chez les bacheliers professionnels. La réflexion autour des mécanismes de reproduction sociale invite, en premier lieu, à se demander comment il est possible pour un jeune de définir son projet quand l'origine sociale oriente davantage que les préférences (par le jeu des performances scolaires, préférences, connaissances du système éducatif...). « Le projet suppose une aptitude à la projection et à la mobilisation de ressources et compétences indispensables à sa réalisation. Son caractère libre, ouvert et non contraint nécessite également que les individus disposent de connaissances suffisantes de leur environnement en lien avec leurs aspirations » (Dagot, Dassié, 2014). De même, comment répondre à cette injonction au projet quand les enjeux institutionnels (capacité d'accueil et de remplissage...) viennent peser davantage que les choix personnels sur l'orientation (Palheta, 2011) et engagent les jeunes dans des cursus offrant d'inégales perspectives d'insertion ?

Ainsi, le rapport des jeunes aux études peut être lu au regard de leur capacité à établir une continuité entre passé-présent-avenir, c'est-à-dire ici à élaborer un projet qui autorise une cohérence entre sa projection identitaire et une projection dans l'avenir. En référence à Céline Dagot et Véronique Dassié (2014), deux profils de jeunes peuvent être définis selon le rapport à l'école mobilisé :

- Les jeunes « sans projet » orientés par défaut n'ont pas mesuré l'impact des événements historiques (familiaux, scolaires, institutionnels, économiques...) sur leur orientation scolaire. Cette absence de compréhension les maintient dans un présent où ils n'ont pas la capacité de résister aux impositions institutionnelles ni de se projeter dans l'avenir ou d'anticiper les conséquences socioprofessionnelles de leur trajectoire.

- Les jeunes en « contre-projet » ont, quant à eux, une « propension à objectiver des contraintes et à "tenir" [leur] propre destin en main ». Ils assument les raisons de leur orientation, quels qu'en soient les motifs (rejet de l'école, goût pour s'amuser, erreur d'orientation...). Cette responsabilité qu'ils s'attribuent dans leur situation présente en lycée professionnel leur donne les moyens de construire leur identité, car ils parviennent à établir une linéarité entre passé et présent qui peut se prolonger dans une projection sur l'avenir. Plusieurs réactions sont alors possibles :

- Certains se rebellent contre les injustices de l'école ressenties à leur égard (Dagot, Dassié, 2014). Pour ces jeunes, le lycée professionnel se vit comme un temps de deuil d'un passé plus heureux et d'un avenir radieux (Palheta, 2011). Dans sa forme plus revendicatrice, les valeurs s'inscrivent à l'opposé de celles consacrées par l'institution dominante (dénier de tout intérêt pour les études, goût affirmé pour les activités manuelles et espoir exprimé de sortir rapidement de l'école).

- D'autres inscrivent leur décision d'orientation dans un choix voulu qui supprime un éventuel sentiment de déqualification, restant cohérent avec une ambition parentale (Dagot, Dassié, 2014), à l'aune d'un idéal vocationnel qui leur permet d'établir une linéarité dans leur parcours chaotique (Palheta, 2011). Ayant l'impression de choisir leur destin, ils ne sont pas en mesure de percevoir la force du déterminisme (institutionnel, social ou familial) dans le choix de leur orientation (Dagot, Dassié, 2014).
- Enfin, des jeunes se dressent, envers et contre tous les déterminismes qui les ont conduits en lycée professionnel, pour aller à l'encontre de ce qui était attendu pour eux et élaborer des stratégies afin d'y parvenir. Mobilisant les événements de leur histoire, ils cherchent à donner du sens à leur projet et acceptent le changement que cela implique pour les surmonter (Dagot, Dassié, 2014). Parmi eux, nombreux sont ceux qui veulent échapper à la condition sociale ouvrière de leurs pères et choisissent stratégiquement les spécialités du tertiaire qui non seulement éloignent de la saleté des travaux manuels et d'exécution mais autorisent aussi des études longues (Palheta, 2011).

Orientés malgré eux et sans réelle latitude pour se définir, il semble difficile aux bacheliers professionnels de sortir de cette expérience de dominés pour entrer dans une mise en projet participant de leur construction identitaire et d'une représentation de leur avenir. Cependant, des jeunes se définissent au travers d'un choix voulu, évoquant un « déclic » au moment de leur scolarité qui les a amenés à se réapproprier le quotidien scolaire (Jellab, 2017) et ils soulignent moins les déterminismes sociaux ou les logiques institutionnelles qu'une volonté de saisir des opportunités d'études pour réaliser un projet personnel ou professionnel. Ainsi, comme le rappelle Ugo Palheta (2011), les bacheliers professionnels sont loin de composer un groupe homogène. La variété de leurs profils invite à approfondir la diversité de leurs parcours, des motifs et raisons d'agir qui les conduisent à s'aventurer dans une filière de formation universitaire, les STAPS aux caractéristiques précédemment évoquées. En effet, deux considérations doivent être présentes à l'esprit des chercheurs pour sortir de la représentation sociologique selon laquelle les bacheliers professionnels partageraient un même rapport aux études, à savoir celui des « dominés ».

En premier lieu, ce rapport aux études a toujours été multifactoriel. Comme le rappelle Palheta (2011) en citant Bourdieu (1980), il se définit au regard d'un *habitus*, d'un capital et d'un état donné du champ. Cependant, pour Céline Dagot et Véronique Dassié (2014), l'histoire biographique du jeune a aussi son importance. Il convient de considérer son expérience scolaire (savoirs enseignés et pratiques pédagogiques en lycée professionnel, interactions avec les enseignants) et l'espace de liberté qu'autorise la multiplicité des spécialités (Jellab, 2015 ; Bernard, Troger, 2015). Les interactions entre ces différentes dimensions génèrent tout autant de possibilités d'investissement dans les études. Bien que les jeunes évoluent dans un espace où ils subissent les effets de la domination sociale (Palheta, 2011), ils vivent des expériences diverses, positives et négatives en lycée professionnel. Certains ont développé le sentiment de vivre une relégation et l'enfermement dans une voie de garage, là où d'autres ont eu le sentiment de se réaliser au travers d'un projet ou de vivre cette orientation comme une chance. De même, le choix de poursuivre des études dépend de la représentation de chacun sur le monde du travail auquel prépare essentiellement ce baccalauréat professionnel : une opportunité

pour gagner rapidement sa vie, la possibilité de s'épanouir dans une activité manuelle qui correspond à une passion ou le refus de vivre le retour à la condition ouvrière dans laquelle sa famille est enracinée. Ainsi, précise Palheta (2011), établir une « homologie entre l'espace des filières professionnelles et l'espace des habitus populaires » est devenu une erreur sociologique.

En second lieu, Pierre-Yves Bernard, Vincent Troger (2012) et Aziz Jellab (2015) rappellent que la création du baccalauréat professionnel, sa généralisation puis son alignement symbolique sur l'enseignement général en 2009, ont fait de la voie professionnelle moins l'aboutissement d'un cursus pour une insertion rapide sur le marché du travail qu'un élargissement du champ des possibles (poursuivre des études, vivre sa jeunesse, se donner du temps pour élaborer un projet professionnel...). La voie professionnelle représente, depuis la réforme, un bon compromis pour certains jeunes pris entre une « inappétence scolaire et l'ambition scolaire des familles », un désintérêt pour la forme scolaire ou les contenus enseignés dans le général et le projet des parents favorables à une orientation vers le professionnel. Il semble que la réforme du bac en trois ans ait réactualisé, transformé et généralisé ce que Bernard Charlot (1999) avait identifié comme une stratégie de « détour institutionnel », c'est-à-dire le fait de s'appuyer sur ce parcours au lycée professionnel pour réussir des études. Or, le cursus en baccalauréat professionnel étant désormais aussi long que celui du baccalauréat général, il ne s'agit plus de détour mais plutôt de contournement (Bernard, Troger, 2012).

Parce qu'il autorise désormais de nouvelles aspirations portées par le souhait de « s'inscrire dans un processus d'émancipation scolaire et sociale », ce diplôme a un effet d'appel pour des jeunes qui voient le lycée professionnel comme un compromis acceptable entre l'école et le marché (Jellab, 2015). Ainsi, des publics plus armés scolairement (ayant moins redoublé, par exemple) et socialement plus favorisés investissent cet enseignement. Ces jeunes paraissent plus nombreux à être satisfaits de cette orientation vers le professionnel et à se projeter dans les études supérieures (Bernard, Troger, 2012), comme permettent de le constater les éléments statistiques sur la poursuite d'études des bacheliers professionnels donnés en amont.

Dès lors, l'orientation vers l'enseignement supérieur relève moins « d'une revanche sur le système scolaire et plus particulièrement sur l'orientation subie » (Beaud, 2002) que d'une « opportunité de faire valoir leur réussite » (Jellab, 2015), c'est-à-dire en réponse à un processus d'appropriation de leur expérience scolaire où il y a adhésion à la cause scolaire (Jellab, 2015), « à condition que la formation laisse une large place à la dimension pratique » et soit plutôt orientée vers la voie technologique supérieure comme les STS (Bernard, Troger, 2015). Loin de fuir le monde du travail, ces bacheliers professionnels veulent surtout continuer des études, certes, pas nécessairement par amour pour les savoirs théoriques ou passion pour le travail scolaire, mais parce qu'ils vivent positivement leur scolarité (Palheta, 2011 ; Jellab, 2017). L'expérience universitaire, au-delà du rapport instrumental et utilitaire à la formation, devient alors aussi un espace de sociabilité juvénile où la réalisation de soi devient possible (Jellab, 2017).

En d'autres termes, l'évolution du rapport des bacheliers professionnels à leurs études, même s'il ne concerne pas tous les jeunes, plaide pour considérer que les familles populaires ne sont pas exclusivement dans une position de dominées mais disposent d'une capacité d'arbitrage (Bernard, Troger, 2012). Ugo Palheta les définit d'ailleurs comme des tacticiens dans la mesure où ils sont confrontés à un choix dont ils n'ont choisi ni les termes, ni les conditions : « Le propre des dominés,

notamment dans le système de formation, consisterait à jouer sur le terrain et selon les règles de "l'adversaire" et "à profiter des occasions" pour tenter, malgré tout, de tirer quelque avantage de leur situation. » Dans ce jeu qui se joue au « coup par coup », du « sens pratique » bourdieusien qu'ils mettent ainsi à exécution, les résultats ne sont finalement pas ceux que l'on pourrait attendre dans une logique de domination (Palheta, 2011).

Ce regard qui invite à ne pas placer les bacheliers professionnels sous une même étiquette, ne doit toutefois pas faire oublier que la poursuite d'études reste pour la plupart un parcours difficile : la validation d'un diplôme universitaire demeure rare du fait de la faiblesse des compétences académiques ou d'habitudes de travail inadaptées (Bernard, Troger, 2015), certains se retrouvent à devoir renoncer aux études longues pour s'engager dans des emplois d'exécution mal payés et dévalorisés, quand d'autres parviennent à prolonger le jeu scolaire mais avec des perspectives d'emploi minces et mal définies (Palheta, 2011). Ainsi, la valorisation sociale dont ils pensent bénéficier en continuant leurs études ne garantit pas une réussite scolaire ou professionnelle (Jellab, 2015).

Cette revue de la littérature souligne la diversité des parcours vécus dans le secondaire et permet de comprendre les rapports des bacheliers professionnels aux études. Plus précisément, au regard de notre problématique considérant l'importance des ressources extra-scolaires (principalement acquises par des loisirs) sur la construction d'une trajectoire dans le supérieur long, notre recherche vise à mieux comprendre en quoi le capital sportif accumulé est de nature à placer ces jeunes dans un rapport positif à une expérience scolaire en STAPS. Dans quelle mesure les bacheliers professionnels expriment-ils, au travers de leur orientation, une mise en projet qui les place en acteurs se saisissant d'opportunités par les modalités d'entrée à l'université, même si celles-ci sont très relatives, voire en voie de réduction (Lemètre, Orange 2017) ?

Toutes ces perspectives de recherche et pistes de travail ont des incidences méthodologiques que nous allons préciser.

3. Démarche méthodologique

Ce regard sur la littérature permet de poser le cadre qui a guidé notre démarche méthodologique. En effet, au vu de la problématique exposée en amont, à savoir le rapport des bacheliers professionnels à leurs études en STAPS, cette recherche ambitionne de relier les projets des jeunes et les modalités d'orientation vers l'enseignement supérieur à leurs conditions d'études et de vie et à leurs parcours scolaires. Toutefois, considérant les jeunes non pas comme des dominés mais comme des acteurs stratégiques, des « tacticiens » pour reprendre l'expression de Palheta, nous avons voulu porter une attention spécifique aux expériences et investissements sportifs ou à l'implication de leur famille dans le monde du sport, autant d'atouts que les lycéens peuvent valoriser pour se donner une chance dans l'enseignement supérieur. Cette recherche vise donc à étudier comment des engagements extra-scolaires peuvent impacter des orientations, voire leur donner un tour inattendu. Elle s'intéresse également aux degrés de conscience des coûts, des bénéfices, des investissements et de la transgression exprimés par ces bacheliers non généraux à l'université, confrontés cependant à des arbitrages.

Le baccalauréat professionnel, sésame pour la poursuite d'études supérieures (Danner *et al.*, 2016), a pu donner l'impression d'une vague déferlante dans certaines filières. Néanmoins le taux d'inscriptions à l'université de ces jeunes est resté relativement stable (moins de 9 % depuis l'année 2000) et, lors de la rentrée universitaire 2017, seuls 1 100 étudiants sont titulaires du baccalauréat professionnel parmi les nouveaux entrants en STAPS au plan national¹⁶.

Le choix de continuer des études dans l'enseignement supérieur est-il uniquement le fait des bacheliers professionnels qui se distinguent par des mentions au baccalauréat, qui bénéficient d'un soutien familial important et présentent des engagements particulièrement soutenus dans des activités extra-scolaires ? Qui sont ces bacheliers professionnels qui osent déjouer les probabilités statistiques en optant pour STAPS ? Comment justifient-ils une orientation vers des études risquées pour ces jeunes, au vu de leur profil ? Est-ce un choix par défaut, faute de n'avoir pu entrer dans une filière sélective courte de type section de technicien supérieur ? Ou parient-ils sur leurs dispositions et engagements sportifs pour s'inscrire dans une formation préparant à des métiers dominés par l'idéologie du « don » et de la « vocation » ? Ont-ils conscience des risques pris dans des études où ils font figure de public atypique ? Anticipent-ils les bénéfices potentiels d'une telle orientation ?

Afin de répondre à ces questions, la démarche méthodologique repose sur deux temps d'enquêtes.

Une première interrogation a été réalisée en première année de licence STAPS dans une université française (nommée Delta) afin de repérer comment les jeunes vivent les procédures d'orientation, d'identifier les orientations contrariées, les auto-sélections, les bénéfices et les coûts (et le degré de conscience de ces coûts et profits) d'une telle orientation, notamment pour les bacheliers professionnels ou non généraux et les filles.

- L'enquête quantitative par questionnaire¹⁷ menée auprès des inscrits en L1 STAPS vise à identifier les profils sociaux, scolaires et sportifs des jeunes qui s'orientent vers cette filière afin d'appréhender leur éventuelle triple vie (études, sport et salariat/bénévolat), leur investissement studieux et sportif, les coûts et les risques mais aussi les profits que les étudiants perçoivent dans leur orientation. La passation des questionnaires (8 pages) s'est déroulée en cours à l'université durant les mois de décembre 2017 et janvier 2018. Nous avons recueilli 437 questionnaires de 313 jeunes hommes et 124 jeunes femmes inscrit·es pour la première fois en STAPS à l'université Delta. Parmi ces néo-bacheliers, se trouvent vingt-cinq bacheliers professionnels dont sept jeunes femmes.

Par la suite, entre les mois d'avril et septembre 2018, vingt-six entretiens semi-directifs en face-à-face (40 minutes en moyenne) ont été effectués auprès d'étudiants de L1 STAPS préalablement identifiés comme ayant un profil intéressant : bacheliers professionnels, technologiques, littéraires, sportifs de haut-niveau ou encore étudiants qui se sont réorientés en STAPS, dont sept jeunes femmes. L'objectif est d'identifier plus finement les déterminants d'une orientation structurée par le goût du sport, ainsi que le degré de conscience des coûts et bénéfices potentiels de leur accès à l'université, en STAPS. Ces entretiens semi-directifs étaient structurés autour de thèmes permettant de jalonner

¹⁶ DEPP 2018, p. 159.

¹⁷ Le questionnaire a été testé auprès d'une dizaine d'étudiant·es à l'université.

leurs parcours scolaires, sportifs, leur socialisation, leurs conditions d'orientation et leurs rapports aux études, leur vécu des premiers mois d'étudiants... (Berthaud *et al.*, 2018).

Par ailleurs, dans une visée participative, il était demandé à chaque jeune de choisir le prénom ou le pseudonyme sous lequel elle/il serait enregistré-e, garantissant ainsi leur anonymat. Signalons que ces entretiens ont été menés sur fond de protestation contre les modalités de Parcoursup au plan national, mais peu visible à l'université enquêtée. Ce contexte a permis de relancer la discussion autour de l'orientation et de la sélection lors des entretiens. En effet, nombre de jeunes interrogés ont évoqué le fait d'être en STAPS grâce au tirage au sort. Or, dans cette université Delta pour cette promotion comme pour les précédentes, la filière STAPS était accessible de droit après obtention du baccalauréat et ne faisait l'objet ni d'une sélection à l'entrée ni d'un tirage au sort !

■ Ce premier temps de recherche, notamment les entretiens, a permis d'affiner le questionnement en vue de réaliser la seconde phase, cette fois en lycée professionnel. Cette deuxième enquête doit permettre d'identifier les modalités d'orientation des jeunes en lycée professionnel ainsi que leurs représentations et les objectifs de celles et ceux qui ont pour projet de poursuivre des études universitaires, en les mettant en lien avec leurs engagements extra-scolaires et leurs origines scolaires et familiales. L'enquête a été effectuée dans une région française soit 24 lycées professionnels publics choisis selon plusieurs critères, dont les spécialités de formation, l'implantation géographique (grande ville, en périphérie ou zone rurale), la présence de section sportive. Le support est un questionnaire¹⁸ (4 pages) pour une passation d'une dizaine de minutes environ. L'envoi de ces questionnaires s'est effectué par la poste, avec un premier courriel adressé aux proviseur-e-s par les services académiques d'information et d'orientation afin de soutenir et présenter l'enquête, suivi d'un second courriel de l'IREDU pour expliquer les modes de passation.

Quelques complications ont été relevées par les personnels des lycées telles que l'absence des élèves en stage ou en grève (manifestations dites « des gilets jaunes » à partir de décembre 2018). Compte tenu de ces imprévus, la passation et le retour des questionnaires ont duré plus longtemps que prévu, jusque fin mars (au lieu de janvier 2019). Finalement, 3 193 questionnaires ont été renvoyés, 1 623 garçons et 1 570 filles, de premières¹⁹ et terminales professionnelles révélant une forte participation des lycées (seuls 3 lycées non répondants sur les 24 sollicités, soit un taux de réponse des élèves de 67 % selon l'effectif total estimé). Parmi ces 21 lycées, 10 établissements offrent une section sportive et scolarisent 47 % des lycéens et 33 % des lycéennes répondant-e-s. D'un point de vue territorial, les deux tiers des jeunes étudient dans des lycées situés en métropole contre un large quart (27 %) en zone rurale et 9 % en pôle urbain²⁰.

¹⁸ Le questionnaire a été testé auprès de 39 lycéens et lycéennes scolarisé-e-s en première et terminale de baccalauréat professionnel dans deux lycées (en sections de production et de services). Ces tests ont entraîné quelques changements et ajustements.

¹⁹ Les deux niveaux de formation retenus pour cette enquête sont équitablement représentés puisque 52 % des répondants sont des élèves de première professionnelle (légèrement plus de garçons) et 48 % des élèves de terminale (légèrement plus de filles).

²⁰ Les communes situées à proximité d'une métropole.

I. Projets des élèves de lycée professionnel

Le lycée professionnel constitue un observatoire pour étudier l'orientation des jeunes et la place du sport dans leur projet personnel ou professionnel. En effet, le lycée professionnel est « méconnu²¹ » (Kergoat *et al.*, 2016), « la face cachée de la planète éducative, invisible dans les discours officiels » comme le souligne *Le Monde diplomatique* en mars 2018²². Et pourtant, la voie professionnelle accueille un tiers des élèves scolarisés au lycée et permet d'atteindre l'objectif des « 80 % d'une classe d'âge au niveau du bac » lancé en 1985 (Solaux, 1995). Ensuite, l'alignement symbolique du nombre d'années de formation (trois ans) sur les autres baccalauréats généraux et technologiques *via* la réforme de 2009 entraîne une relative recomposition sociodémographique des élèves, plus jeunes, avec des aspirations plus fortes de poursuite d'études, une fois le diplôme obtenu (Jellab, 2017). La dernière réforme du baccalauréat ne prend cependant pas en considération ces évolutions et les nouvelles exigences pour accéder à une formation universitaire risquent par ailleurs d'exclure les bacheliers professionnels et de fermer ainsi « les portes entrouvertes de l'enseignement supérieur » (Lemêtre *et al.*, 2016).

En 2017, les taux d'inscription dans l'enseignement supérieur des nouveaux bacheliers professionnels plafonnent à 32 % pour les jeunes femmes et 30 % pour les jeunes hommes²³, *versus* les trois quarts des bacheliers et bacheliers généraux ou technologiques. Dans cet espace limité de possibles, quelques jeunes choisissent de suivre des formations universitaires : 8 % des bacheliers et 6 % des bacheliers au plan national (DEPP, 2018). La filière STAPS est particulièrement plébiscitée par les élèves de terminale au moment des procédures d'orientation et attire nombre de jeunes qui souhaitent convertir un goût pour le sport ou des engagements sportifs en projet de formation ou professionnel. Même si les élèves en lycée professionnel (LP) sont moins sportifs que les autres adolescents du même âge (Muller, 2004), certains d'entre eux s'inscrivent dans cette dynamique.

Cette première partie²⁴ du rapport final vise à identifier les modalités d'orientation en lycée professionnel de 3 193 élèves, soit 1 570 lycéennes et 1 623 lycéens, leurs représentations, leurs projets et leurs motifs de poursuivre des études supérieures, en les mettant en lien avec leurs engagements extra-scolaires et leurs origines scolaires et familiales. Ces jeunes inscrit·e·s en première et terminale se caractérisent par une origine sociale plutôt modeste, des cursus scolaires composites reflétant une orientation sexuellement différenciée (Vouillot, 2010) et amenant les jeunes filles et les jeunes gens à construire des aspirations personnelles et des projets professionnels différenciés. Les raisons qui les ont conduit·e·s à préparer un baccalauréat professionnel sont multiples et n'évoquent pas en priorité

²¹ « Méconnu au sens étymologique (pas connu) et au sens usuel du terme (déprécié) » (Kergoat *et al.*, 2016).

²² Malgré le rapport *La voie professionnelle scolaire, viser l'excellence* de février 2018 par Céline Calvès et Régis Marcon.

²³ Ces taux d'inscription sont donnés hors poursuite d'études supérieures par l'apprentissage. En incluant l'apprentissage, ces taux évoluent à 36 % des jeunes femmes et 40 % des jeunes hommes titulaires du baccalauréat professionnel (DEPP, 2018, p. 187).

²⁴ Les données analysées dans cette partie proviennent de l'enquête quantitative par questionnaire réalisée de décembre 2018 à mars 2019 auprès des premières et terminales scolarisées dans 21 lycées professionnels d'une région française, avec une parité quasi exemplaire parmi les effectifs répondants (51 % de lycéens et 49 % de lycéennes). Précisons que les termes et items du questionnaire sont reproduits dans ce rapport entre « guillemets », par exemple « pour apprendre un métier », « pour ne pas rester sans rien faire »... et que les écrits des jeunes sont reproduits en « italique ».

une orientation subie. Si les trois quarts envisagent des études supérieures au détriment d'une entrée immédiate dans la vie active, l'université est un projet pour seulement 9 % des jeunes, projet souvent considéré comme « *difficile* » et « *compliqué* ». Peu d'élèves expriment ainsi une intention d'inscription en STAPS alors que 55 % des lycéens et 44 % des lycéennes font de la pratique sportive leur activité de loisir préférée. Le goût pour une pratique sportive ne produit donc pas *de facto* un projet d'orientation universitaire en STAPS.

En s'intéressant à leurs aspirations après le baccalauréat, nous analysons comment les élèves se placent au sein de l'enseignement supérieur, en référence « au sens du jeu » et à « l'art d'anticiper l'avenir du jeu » décrits par Pierre Bourdieu (1994), mais aussi comment ils mettent en valeur leur engagement sportif. Cette première partie centrée sur l'orientation et les projets de 3 200 élèves de première et terminale, débute par des éléments de cadrage statistiques sur la transition entre le lycée professionnel et l'enseignement supérieur dans l'académie Alpha, soulignant l'intérêt de cette analyse locale tant les caractéristiques des orientations se rapprochent de l'échelle nationale. Un rapide historique des vœux d'orientation dans cette académie permet de montrer les grandes lignes de force des orientations des bacheliers professionnels et notamment, leurs permanences.

1. Permanence des vœux au fil des ans : l'exemple d'une académie

Dans un contexte d'évolution et d'augmentation significative de bacheliers professionnels, les orientations de cette « nouvelle » population se sont-elles modifiées au fil des ans ? En effet, peu de temps après la création du baccalauréat professionnel en 1985, une enquête menée auprès des terminales de l'académie Alpha révélait déjà en 1990 leurs aspirations : près de 45 % des 750 élèves de baccalauréat professionnel voulaient s'inscrire dans l'enseignement supérieur²⁵. Un quart de siècle plus tard dans cette même académie, en 2017, plus de la moitié des 5 000 élèves de terminales professionnelles formulent un vœu de poursuites d'études *via* l'interface Admission post-baccalauréat (APB).

Actuellement, les lycéens de terminale effectuent leur choix d'études à travers un système informatisé qui gère leurs affectations dans l'enseignement supérieur, une spécificité de la transition entre le secondaire et le supérieur en France²⁶. Or cette transition post-baccalauréat est importante aux yeux des jeunes, comme l'explique Cécile Van de Velde (2007) en comparaison avec d'autres pays d'Europe : « Les jeunes Français, surtout issus des classes moyennes, se distinguent par la gravité avec laquelle ils envisagent le choix des études au moment de l'entrée dans le cycle supérieur, celle-ci

²⁵ L'enquête dénommée Accès réalisée en mai 1990 auprès de toutes les terminales des lycées publics, privés et de l'enseignement agricole (à l'exception de deux établissements privés) a permis de recenser les intentions d'inscription dans l'enseignement supérieur de 13 300 élèves (91 % des effectifs) de l'académie Alpha (présente dans la région Delta), cela avant toute procédure des affectations informatisée.

²⁶ Le dispositif d'admission post-bac (APB en 2018, remplacé par Parcoursup l'année suivante) suscite toujours de nombreuses questions relatives à la méconnaissance des mécanismes de sélection, des critères retenus pour la décision d'affectation et du rôle des algorithmes dans cette procédure (sans oublier le bug de Parcoursup en mai 2019). Cette application, loin de constituer un support neutre et transparent, impose un langage singulier difficile à appréhender pour les jeunes des classes populaires (Lemètre, Orange, 2017). À cela s'ajoutent les inégalités d'usage ou d'accès à Internet.

étant majoritairement perçue comme une restriction contrainte, soudaine et trop précoce de l'horizon des possibles. »

Des données statistiques, au plan local, montrent des tendances persistantes quant à l'orientation des bacheliers professionnels vers les études supérieures et elles sont proches des chiffres nationaux soulignant bien que les bacheliers professionnels sont perdants face à ce processus d'orientation comparés aux lycéens des autres séries. Ainsi, en 2017, sur les 5 000 terminales professionnelles de l'académie Alpha²⁷, seulement la moitié des élèves valident une demande d'études supérieures, résultat remarquablement stable depuis de nombreuses années, alors que cela concerne 98 % des terminales générales et 94 % des technologiques (tableau 1). Deuxième indice de difficulté : environ 30 % des bacheliers professionnels ne reçoivent aucune proposition d'admission dans un établissement alors que la quasi-totalité des bacheliers généraux et 88 % des bacheliers technologiques en ont une. Enfin si 83 % des bacheliers professionnels souhaitent aller en STS, seulement deux sur cinq pourront le faire à la rentrée suivante. En définitive, même si au fil des ans, les terminales professionnelles obtiennent davantage de propositions d'admission sur leurs premiers vœux, leur indice de satisfaction (rapport propositions/vœux n°1) demeure le plus faible : 47 % *versus* 69 % des bacheliers généraux en 2017 (tableau 2).

TABLEAU 1. ÉVOLUTION DES VŒUX DES ÉLÈVES EN LYCÉE PROFESSIONNEL

	2012	2013	2014	2015	2016	2017
Effectifs terminales professionnelles	5 389	4 783	5 662	5 220	5 039	5 083
Vœux terminales professionnelles	2 757	2 199	2 651	2 578	2 525	2 507
Vœux / effectifs bac professionnel	51 %	46 %	49 %	47 %	50 %	56 %
Vœux / effectifs bac technologique	88 %	87 %	88 %	88 %	92 %	94 %
Vœux / effectifs bac général	96 %	96 %	97 %	97 %	98 %	98 %
Vœu n° 1 bac professionnel						
STS (+ DMA)	2 360 86 %	1 833 83 %	2 081 79 %	2 053 80 %	2 061 82 %	2 074 83 %
L1 (+ DU + DEUST)	109 4 %	167 8 %	258 10 %	241 9 %	230 9 %	175 7 %
IUT	164 6 %	113 5 %	126 5 %	122 5 %	100 4 %	108 4 %
CPGE	12 -	9 -	11 -	12 -	11 -	17 1 %
Autres formations	112 4 %	77 3 %	175 7 %	150 6 %	123 5 %	133 5 %

Source : Service académique d'information et d'orientation de l'académie Alpha.

Lecture : en 2017, 2 507 élèves de terminales professionnelles formulent au moins un vœu pour des études supérieures (soit 56 % des effectifs contre 94 % des terminales technologiques et 98 % des terminales générales) ; leur premier vœu est une STS pour 83 % d'entre eux, une licence pour 7 %...

²⁷ En général, les vœux et les orientations des élèves de terminale de cette académie Alpha ne se démarquent pas de l'ensemble des jeunes en France (Bluntz, 2018) : près de 40 % des lycéens, toutes séries confondues, font le choix de l'université, 16 % vont en IUT, 30 % en STS, 10 % en CPGE et 3 % dans une autre école.

L'orientation typique des bacheliers professionnels reste, avec plus de 80 % des demandes, la STS où ils sont accueillis de droit s'ils ont une mention bien ou très bien²⁸. L'organisation de la scolarité proche du monde scolaire connu des lycéens, l'implantation de ces sections dans les lycées, leur répartition dans l'académie, la politique des pourcentages minimaux renforcée, l'expérimentation post-bac²⁹, les encouragements des enseignants, favorisent sans doute les comportements d'orientation des jeunes, et notamment l'accès des enfants de milieux modestes. De plus, ces sections sont aussi certainement perçues comme des filières professionnelles plus sûres, assurant une insertion plus facile sur le marché du travail, plus sécurisantes, en contraste avec le monde universitaire plus méconnu et plus incertain.

Au vu de cette prédominance des STS, les bacheliers professionnels qui choisissent l'université font donc figure d'exception. Au fil des années, peu de jeunes formulent le souhait d'entrer en licence : près de 200 lycéens (soit 7 % des candidatures en 2017) dont 33 en STAPS. La demande de poursuite d'études en IUT est plus faible qu'en L1, une centaine de jeunes, et ne représente que 4 % des intentions. De même, les classes préparatoires aux grandes écoles sont sollicitées par seulement une dizaine de jeunes chaque année (chiffre le plus élevé en 2017 avec 17 vœux). À la rentrée 2017-2018, environ 300 nouveaux bacheliers professionnels sont inscrits à l'université de l'académie (dont 27 en STAPS). Ces faibles effectifs expliquent leur « invisibilité » dans les enquêtes nationales (Danner, Guégnard, 2015).

TABLEAU 2. ÉVOLUTION DES PROPOSITIONS POUR LES TERMINALES PROFESSIONNELLES

	2015	2016	2017
Propositions Vœux n° 1 bac professionnel	727	980	1 185
% Propositions/Vœux n° 1 bac professionnel	28 %	39 %	47 %
% Propositions/Vœux n° 1 bac technologique	49 %	52 %	56 %
% Propositions/Vœux n° 1 bac général	61 %	67 %	69 %
Aucune proposition bac professionnel	36 %	35 %	27 %
Aucune proposition bac technologique	14 %	13 %	12 %
Aucune proposition bac général	3 %	-	1 %

Source : service académique d'information et d'orientation de l'académie Alpha.

Lecture : en 2017, 1 185 terminales professionnelles ont une proposition d'admission de la part des établissements supérieurs en réponse à leur premier vœu (soit 47 % contre 56 % des terminales technologiques et 69 % des terminales générales) ; 27 % des terminales professionnelles ne reçoivent aucune proposition.

Au-delà d'un état des lieux des aspirations des jeunes pris dans les filets d'admission post-bac depuis plusieurs années, cette première section cible les orientations « atypiques » au premier abord, dont celle vers l'université ou la filière STAPS. Connaître les choix des futur-e-s bacheliers et bacheliers professionnels de 2019, c'est essayer de comprendre la variété des réponses stratégiques élaborées par ces jeunes, selon leurs origines sociales ou scolaires, face à une situation faite de contraintes, mais où leur engagement extra-scolaire peut leur ouvrir des horizons.

²⁸ Décret n° 2007-540, du 11 avril 2007, *Journal officiel* du 12/04/2007.

²⁹ Dans le cadre de l'expérimentation post-bac dans l'académie Alpha, les candidats ayant obtenu un avis favorable pour une poursuite d'études en STS de la part des enseignants de lycée, sont automatiquement classés.

2. Les facteurs susceptibles de jouer sur les choix d'orientation

Les travaux sociologiques soulignent l'importance de l'origine sociale dans les aspirations des jeunes à poursuivre des études. De ce point de vue, les profils de la population enquêtée dans cette région sont relativement proches de la moyenne nationale. Ainsi, plus de la moitié des élèves répondants ont un père ouvrier/employé, une mère employée/ouvrière (tableau 3) et 6 % ont au moins un parent cadre³⁰. Rares sont les jeunes qui ont un parent qui exerce un métier en lien avec le sport (7 élèves). Ce contexte socio-économique pourrait laisser penser que la poursuite d'études est difficile à envisager pour ces jeunes, mais il importe de souligner que près du tiers des élèves ont en référence le modèle d'un ou plusieurs membres de leur famille (parent, frère et/ou sœur) ayant entrepris des études supérieures. En définitive, 56 % des jeunes gens et 50 % de jeunes filles ont dans leur famille une personne qui a suivi une formation supérieure, une différence de genre qui s'avère d'ailleurs significative.

L'orientation vers l'enseignement professionnel reste fortement associée au poids des origines sociales et à la faiblesse des résultats scolaires (Verdier *et al.*, 2016). Or, la diminution des redoublements au collège augmente sensiblement la proportion de lycéens et lycéennes « à l'heure », ce qui pourrait faciliter l'accès à l'enseignement supérieur. En effet, la moitié des élèves sont entrés en LP à l'âge de 14 ou 15 ans, sans redoublement. Cela se confirme par l'âge moyen des premières et terminales répondantes qui est de 17 ans pour les lycéennes comme pour les lycéens ; la plus âgée a 24 ans et les plus jeunes ont 15 ans.

TABLEAU 3. ORIGINE SOCIALE DES ÉLÈVES SELON LA PROFESSION DES PARENTS (EN %)

Catégorie socioprofessionnelle	Population enquêtée		Bac pro et BMA en 2017 France
	Père	Mère	
Agriculteurs	1	-	1
Artisans, commerçants, chefs d'entreprise	7	3	10
Cadres et professions intellectuelles supérieures	4	3	8
Professions intermédiaires	6	7	11
Employés	12	37	19
Ouvriers	41	14	36
Retraités	3	1	3
Inactifs	1	14	13
Non renseignés	25	22	
Total	100		100
<i>Effectif</i>	3 193		532 405

Sources : enquête IREDU ; DEPP, 2018.

Lecture : parmi les élèves répondants à l'enquête, 41 % ont un père ouvrier. Au plan national, 36 % des élèves de LP inscrits en baccalauréat professionnel et brevet des métiers d'art ont un parent ouvrier.

³⁰ *Versus* 55 % de parents ouvriers et employés et 8 % de parents cadres au plan national (DEPP, 2018). Les professions des parents, déclarées par les jeunes, ont été regroupées selon la nomenclature des professions et catégories socioprofessionnelles de l'INSEE (PCS 2003 en huit postes), avec de nombreuses données manquantes (le quart des effectifs).

Parmi les déterminants scolaires pouvant influencer les perspectives des jeunes, il importe de considérer aussi la classe d'origine avant l'entrée en lycée professionnel. Sur ce plan, il n'apparaît pas de différence sexuée, la plupart viennent de 3^e de collège (70 % d'une 3^e classique et 9 % d'une 3^e préparatoire professionnelle), très peu sont issus d'une classe de CAP (3 %). Néanmoins, près de 15 % des élèves ont fait l'objet d'une réorientation en lycée professionnel après une scolarisation en lycée d'enseignement général, notamment en classe de 2^{de}.

Ces caractéristiques scolaires et sociales suivent les mêmes tendances que celles des données nationales. En revanche, les lycées publics sélectionnés pour cette recherche proposent à la fois des spécialités de la production et des services (17 sur les 21 lycées répondants). Cela entraîne un déséquilibre de la population répondante avec deux tiers de jeunes suivant une formation dans les services par rapport au niveau national (58 %, DEPP, 2018), et explique la surreprésentation des lycéennes dans la population régionale (49 % *versus* 40 % des effectifs de lycées professionnels publics en France). En effet, les domaines de formation restent fortement sexués (Vouillot, 2007 ; DEPP, 2018), les unes étant surreprésentées dans les services (87 %) et les autres dans la production (58 %), avec quelques rares spécialités mixtes (commerce, service-restauration, prothésiste dentaire...), même si une centaine de jeunes filles font preuve « d'insoumission indiscrete » (Palheta, 2012) en investissant des formations dites masculines³¹ et que des jeunes gens suivent quelques spécialités administratives plus féminisées comme celle de gestion-administration.

Enfin, le contexte de formation peut encore s'avérer déterminant pour expliquer le rapport aux études dans la mesure où, si la plupart déclarent avoir obtenu la spécialité souhaitée, notamment les lycéennes et lycéens de la production (88 %), ce n'est pas le cas de deux lycéennes sur dix et d'un lycéen sur dix. Un écart significatif qui interroge sur les difficultés rencontrées pour l'orientation en LP du côté de la population féminine, alors que filles et garçons ont été massivement encouragé-e-s par leurs parents (58 %) ou laissé-e-s libres dans leur choix du lycée professionnel (39 %).

Des loisirs sportifs souvent, mais pas seulement

L'hypothèse forte à l'origine de cette recherche est l'importance des capitaux forgés principalement hors du temps scolaire, sportifs notamment, dans l'orientation vers STAPS. L'investissement extra-scolaire a donc fait l'objet d'un questionnement particulier.

En dehors du lycée professionnel, plus de la moitié des jeunes (56 %) affirment pratiquer des activités physiques et sportives (tableau 5). Toutefois le sport demeure l'apanage des lycéens puisque 71 % d'entre eux s'y adonnent pour 41 % des lycéennes, des chiffres parfaitement alignés sur ceux présentés par Lara Muller (2004) dans son enquête sur la pratique sportive des adolescent-e-s. Cette pratique sexuée du sport se retrouve aussi en termes d'intensité quel que soit le lycée (avec ou sans section sportive – voir tableau 4)³². Quand 40 % des lycéens exercent une activité sportive au moins trois fois par semaine et/ou en compétition, ce n'est plus le cas que de 13 % des lycéennes. De

³¹ En fait, parmi les 212 jeunes filles en spécialités de production, seulement une centaine investissent des formations dites masculines (maintenance, menuiserie, métiers de la sécurité...), les autres étant dans les métiers de la mode ou du cuir.

³² Rappelons que 10 établissements offrent des sections sportives et scolarisent 47 % des lycéens et 33 % des lycéennes répondant-e-s à l'enquête.

même, 55 % des jeunes gens évoquent une activité sportive ou liée au sport³³ comme étant leur activité préférée, pour 44 % des jeunes filles.

TABLEAU 4. FRÉQUENCE DES ACTIVITES SPORTIVES CHEZ LES ÉLÈVES (EN %)

Activité sportive	Garçons		Filles		Ensemble
	Lycées sportifs	Autres lycées	Lycées sportifs	Autres lycées	
Aucune	28	30	59	59	44
Occasionnellement	13	13	10	11	12
1 à 2 fois par semaine	19	18	18	16	18
3 fois et plus par semaine	14	16	5	6	11
Compétition départementale ou régionale	19	17	6	5	11
Compétition nationale ou internationale	7	5	2	2	4
Total	100	100	100	100	100
<i>Effectif</i>	769	854	519	1 051	3 193

Source : enquête IREDU.

Lecture : parmi les garçons inscrits en lycée avec une section sportive, 13 % déclarent pratiquer des activités physiques et sportives de manière occasionnelle, 19 % pratiquent une à deux fois par semaine...

Cette répartition sexuée se décline aussi dans d'autres loisirs extra-scolaires (tableau 5). Si les deux tiers indiquent un fort attrait pour les activités manuelles ou informatiques (jeux vidéo, couture, jardinage, programmation, bricolage), dont une plus grande part (44 %) pratique ce type d'activités trois fois ou plus par semaine, les lycéens sont bien plus nombreux à les déclarer, notamment les jeux vidéo (87 % pour 50 % des lycéennes) mais aussi à les exercer fréquemment (55 % pour 27 %). En revanche, la pratique d'activités artistiques et culturelles dans l'ensemble moins élevée (le quart), non sans lien avec leur origine sociale (Mennesson, Juhle, 2012), est parfaitement similaire chez les lycéennes et les lycéens et selon des fréquences en tous points comparables.

TABLEAU 5. ACTIVITÉS EXTRA-SCOLAIRES DES ÉLÈVES DE LP (EN %)

Activités extra-scolaires	Garçons	Filles	Ensemble
Activités physiques et sportives	71	41	56
Activités artistiques et culturelles	25	25	24
Activités manuelles et informatiques	87	50	67
<i>Effectif</i>	1 623	1 570	3 193

Source : enquête IREDU.

Lecture : parmi les garçons, 71 % déclarent pratiquer des activités physiques et sportives, 25 % des activités artistiques et culturelles...

Si les filles et les garçons partagent un même milieu social (populaire), une expérience scolaire similaire (venant de 3^e, 10 % de redoublement avant le lycée), cette formation différenciée qui les

³³ Comme par exemple les sports automobiles et mécaniques, la pétanque, les arts du cirque mais aussi les activités de pompier ou de sapeur-pompier.

conduit vers des espaces spécifiques et professionnels distincts et ces activités extra-scolaires distinctes peuvent les amener à construire des aspirations scolaires et professionnelles « générées ».

3. « Avoir un BAC », au cœur des projets des jeunes

Nombre de chercheurs (Beaud, Dagot et Dassié, Palheta, Jellab) ont déconstruit cette représentation de jeunes encore perçus comme des « relégués du secondaire » en rappelant notamment que l'inscription dans un projet pouvait différencier le rapport aux études de ces élèves de lycée professionnel. De manière globale, ce n'est pas tant une insertion professionnelle rapide qui semble inciter les jeunes à aller en LP, seulement le quart des lycéennes et des lycéens signalent le « souhait de travailler rapidement », mais plutôt un attrait affiché pour des spécialités ou un métier ainsi que pour l'obtention d'un diplôme constituant le sésame à la poursuite d'études dans l'enseignement supérieur³⁴.

Ainsi, le premier motif évoqué pour justifier l'entrée en lycée professionnel est la possibilité d'obtenir le baccalauréat (tableau 6), tant pour les jeunes filles que pour les jeunes gens (70 %). Plusieurs l'expriment clairement avec parfois déjà l'ambition d'études supérieures ou le projet de passer des concours : « Avoir le bac plus facilement qu'en général » ; « Juste pour le bac » ; « Avoir un bac pour continuer mes études » ; « Obtenir un bac » ; « Il me faut le bac pour passer un concours » ; « Après avoir obtenu CAP, retour à LP pour obtenir un bac » ; « Pour pouvoir faire un BTS » ; « Pour avoir plus de facilité pour une poursuite d'études » ; « Pour poursuivre mes études et avoir une meilleur paye par la suite » ; « Pour poursuivre mes études le plus loin possible » ; « Pour que le lycée me donne accès au BTS »...

Le deuxième motif retenu est le projet de se professionnaliser soit « pour apprendre un métier » (59 %), soit plus intrinsèquement « pour trouver le métier qui leur plaît » (62 %). Cette forte proportion de jeunes engagés dans la voie professionnelle parce qu'ils ont le projet de se définir identitairement au travers d'un métier mérite d'être soulignée, et quelques élèves évoquent même la « passion » d'un métier : « Pour découvrir les différents métiers en commerce » ; « Passionnée de couture » ; « Parce que j'aimais l'électricité » ; « Par passion de certaine spécialité comme la mécanique » ; « Car j'aime les métiers manuels ».

Ainsi, la plupart paraissent être engagés dans une démarche de projet. Il est intéressant de relever que plus de la moitié des jeunes (54 %) insistent sur le fait que ces « études les intéressent » aussi : « Parce que le métier du cuir m'intéresse bcp et surtout le travail manuel du cuir » ; « Mais aussi pour la spécialité marine nationale en plus du bac pro » ; « Pour découvrir la spécialité ASSP³⁵ » ; « Car le fait d'avoir des stages est plaisant et permet de découvrir ». D'ailleurs, le lycée général ou technologique n'intéresse pas 43 % des jeunes filles et des jeunes gens, à l'image de ce lycéen inscrit en formation métiers de la sécurité qui explique son choix ainsi : « Car c'est la seule filière qui se rapproche de mon futur métier » son projet étant de devenir « sapeur-pompier » ; ou de cette lycéenne en esthétique-cosmétique qui précise : « C'est la filière qui se rapproche le plus de ce que je veux faire plus tard », son projet professionnel étant de « faire du maquillage à effets spéciaux dans le cinéma et participer aux olympiades des métiers ». Quelques jeunes évoquent clairement le contexte favorable que représente le lycée professionnel pour « avoir plus

³⁴ Dans le questionnaire, il était demandé aux jeunes de justifier leur orientation en lycée professionnel à partir de motifs habituellement évoqués en leur proposant 12 items à valider ou non.

³⁵ Accompagnement, soins et services à la personne.

d'expérience », « avoir plus de maturité », « avoir une expérience dans le travail »... ; mais aussi, comme l'expriment trois lycéens pour « continuer le sport », « pour le football », « pour le sport ».

TABLEAU 6. MOTIFS D'ENTRÉE EN LYCÉE PROFESSIONNEL (EN %)

	Garçons Lycées sportifs	Garçons Autres lycées	Filles Lycées sportifs	Filles Autres lycées	Ensemble
Avoir le bac	72	69	68	72	70
Trouver le métier qui plaît	63	63	64	61	62
Apprendre un métier	61	55	60	59	59
Études qui intéressent	52	49	58	57	54
Lycée général/technologique n'intéresse pas	40	45	42	42	43
Pas le niveau pour le lycée général	34	32	38	42	37
Ne pas rester sans rien faire	35	32	24	26	30
Souhait de travailler rapidement	24	26	23	26	25
Apprendre autrement qu'au collège	23	24	13	18	20
Pas le choix	18	18	19	21	19
Rester près de chez soi	12	13	13	9	11
Retrouver des ami·e·s	9	9	6	5	7
<i>Effectif</i>	769	854	519	1 051	3 193

Source : enquête IREDU.

Lecture : en réponse à la question « Tu es entré·e en lycée pro pour/parce que... », 72 % des garçons en lycée avec une section sportive ont validé leur entrée en LP pour « avoir le bac », 63 % pour « trouver le métier qui plaît »...

Pourtant, 37 % des élèves estiment ne pas avoir le niveau requis pour poursuivre dans la voie générale : « *Mon collège ne voulait pas me faire rentrer en général* » ; « *Notes trop basses pour continuer le lycée général* ». Quelques jeunes ajoutent être arrivés en LP, en hésitant ou sans projet, à l'instar de cette lycéenne qui explicite : « *Car à 14 ans on ne sait pas encore ce que l'on veut faire* » ; ou ce lycéen qui commente : « *Je n'avais aucune idée de ce que je pouvais faire et j'ai essayé la menuiserie puis à tête reposée je me dis que ce n'est pas pour moi.* »

Les motifs qui ont conduit les jeunes à préparer un baccalauréat professionnel sont donc multiples et n'évoquent pas en premier lieu une orientation subie³⁶. Des nuances sexuées significatives apparaissent, les lycéennes sont plus nombreuses à affirmer que ces études les intéressent (57 % pour 51 % des lycéens) : « *Étudier dans un milieu que j'aime et que je trouve intéressant* » ; « *Parce que c'est ma passion* » ; « *Pour pouvoir avoir accès à des stages plus longs et plus souvent* » ; « *Puis faire des stages, donc être sur "le terrain" pour ne pas être que à l'école* » ; « *Pour faire des études courtes* ». Elles soulignent aussi davantage ne pas avoir le niveau pour aller (ou suivre) en lycée général (41 % pour 33 % des lycéens) : « *En général j'avais du mal* » ; « *Je n'avais pas les résultats pour aller en général* » ; « *Pas prise en 1^{re} générale* » ; « *Mon ancien lycée ne me convenait plus (début de phobie scolaire)* » ; « *Mon lycée ne m'a pas laissé le choix* » ; « *Mon prof principal de 3^e*

³⁶ Ce résultat doit être nuancé par le fait que les élèves de seconde, classe correspondant à un temps d'intégration, n'ont pas été interrogés.

ne voulait pas me laisser aller en général »... Quant aux lycéens, ils se distinguent plutôt par le fait de « ne pas rester sans rien faire » (33 % pour 26 % des jeunes filles) et de vouloir apprendre autrement qu'au collège (23 % pour 16 % des lycéennes) : « *Pour apprendre un métier manuel contrairement au lycée général et autre façon* », « *Découvrir de nouvelles choses* » ; « *Car j'avais envie d'apprendre des choses concrètes* » ; « *Pour apprendre un métier et ensuite réussir sa vie* » ; « *Pour faire plus d'atelier que de la théorie* »...

Ces tendances générales mettent en avant une dynamique positive animant les élèves de lycée professionnel et viennent non seulement bousculer les représentations communes sur ces jeunes détournés de la voie classique, mais aident aussi à comprendre pourquoi ils sont toujours plus nombreux à vouloir sortir de la finalité première de leur formation, à savoir une insertion immédiate, pour envisager une poursuite d'études à laquelle ils restent peu préparés.

Cependant, l'analyse des réponses³⁷ au niveau individuel permet d'avancer l'idée que ces jeunes sont moins dans la construction autonome d'un parcours que dans une réappropriation positive de leur histoire. En effet, les trois quarts s'inscrivent effectivement dans une orientation voulue (« trouver le métier qui plaît, apprendre autrement qu'au collège, études qui intéressent, souhait de travailler rapidement, avoir le bac, apprendre un métier »), mais contingentée aussi par un contexte qui rend ce choix plus facilement envisageable (« lycée général ou technologique n'intéresse pas, pas le choix, ne pas rester sans rien faire, rester près de chez soi, pas le niveau pour le général, retrouver des ami·es »). Cette réalité s'exprime dans des proportions équivalentes chez les lycéens et les lycéennes. De manière cohérente, 56 % des jeunes cochent donc l'item évoquant un désintérêt du lycée général ou technologique, et en même temps des items valorisant un intérêt prononcé pour le lycée professionnel comme « trouver le métier qui plaît », « être intéressé par les études » professionnelles, « avoir le bac » et « apprendre un métier ». En définitive, le quart des élèves, filles comme garçons, ne cochent que des items relatifs à une orientation voulue et seuls 5 % ne pointent que des items relatifs à un choix non affirmé. À l'inverse, 52 lycéennes et 46 lycéens (soit 3 % des répondant·es) ne cochent aucun item d'orientation voulue, le motif premier de leur entrée en LP étant de « ne pas avoir le choix ». Ainsi, les réponses des jeunes laissent à penser que la plupart sont dans un cadre scolaire qui s'avère à un moment de leur histoire scolaire comme la meilleure option.

En cohérence avec leur « souhait de travailler rapidement », le quart des élèves estiment qu'avec le baccalauréat, elles et ils pourront « trouver rapidement un emploi » (tableau 7) : « *Bosser pour se faire de l'argent, pour vivre en autonomie* » ; « *Apprendre un métier directement après le collège et avoir des connaissances pour trouver un emploi* » ; « *Trouver un emploi facilement* » ; « *Travail après le bac pro (entreprise) puis tuteur si possibilité* » ; « *La possibilité de créer ta propre entreprise* » ; « *Trouver un emploi rapidement et qui me plaît* »...

La majorité aurait plutôt tendance à se représenter le baccalauréat comme une opportunité de concrétiser une appétence pour les savoirs transmis (tableau 7). Ainsi, environ 38 % des lycéennes comme des lycéens affirment que le baccalauréat professionnel représente en priorité³⁸ « la possibilité d'apprendre des choses qui plaisent » et notamment « *d'apprendre un métier* ». Cette affirmation est davantage validée par les élèves de LP offrant une section sportive, et de manière accentuée chez les lycéennes (+ 7 points) que chez les lycéens (+ 4 points) : « *Être en immersion dans le monde pro* » ; « *Faire*

³⁷ Les réponses sur les motifs d'entrée en lycée professionnel pouvaient être multiples dans le questionnaire.

³⁸ La question était : « Que représente pour toi en priorité le bac pro ? » (1 seule réponse pour trois items proposés).

un métier qu'on aime » ; « *Les stages en milieu pro* » ; « *Pouvoir être dans un milieu professionnel et apprendre et savoir le métier que je veux faire* » ; « *La possibilité de trouver ce qui me plaît vraiment* »...

TABLEAU 7. PERCEPTION PAR LES ÉLÈVES DE LEUR BACCALAURÉAT PROFESSIONNEL (EN %)

Que représente pour toi en priorité le bac pro :	Garçons		Filles		Ensemble
	Lycées sportifs	Autres lycées	Lycées sportifs	Autres lycées	
Possibilité d'apprendre des choses qui plaisent	39	35	44	37	38
Possibilité de trouver rapidement un emploi	24	28	20	27	26
Possibilité de continuer des études ensuite	31	31	30	30	31
Autres	3	4	2	4	3
Réponse multiple	3	2	4	2	2
Total	100	100	100	100	100
<i>Effectif</i>	<i>769</i>	<i>854</i>	<i>519</i>	<i>1 051</i>	<i>3 193</i>

Source : enquête IREDU.

Lecture : pour 39 % des garçons en lycée avec une section sportive, le baccalauréat représente en priorité « la possibilité d'apprendre les choses qui plaisent », 24 % « la possibilité de trouver facilement un emploi »...

Près de 31 % des lycéennes et lycéens estiment que le baccalauréat professionnel leur permet de « continuer des études ensuite » : « *La possibilité d'avoir le bac et avoir des études sup après* » ; « *La possibilité d'apprendre un métier et de sortir avec un diplôme et des connaissances dans ce métier ce qui facilite la poursuite d'études* » ; « *La possibilité d'aller en BTS* ». Une lycéenne explique son choix par ces mots : « *Avoir un bac pour pouvoir faire ce que j'aime [...] mes parents m'ont forcée à faire un bac pro ASSP, je compte cependant après mon bac intégrer l'école des beaux-arts, mes idées de métiers envisagé : designer sonore, restauration d'art* ».

Bien que la plupart espèrent aller jusqu'au baccalauréat, voire entreprendre des études supérieures, les élèves ont conscience que ce diplôme de fin d'études secondaires reste à conquérir. Seulement 18 % estiment l'obtenir facilement alors que 13 % jugent que ce sera difficile (tableau 8). Les lycéens sont les plus confiants, notamment ceux de la production : près du quart pensent réussir aisément pour seulement 14 % des lycéennes. Cela rappelle les travaux sur la confiance en soi montrant que celle-ci est plus souvent développée chez les garçons, alors même que les filles réussissent généralement mieux à l'école (Dusek, 1987).

TABLEAU 8. PERCEPTION PAR LES ÉLÈVES DE LEUR RÉUSSITE AU BACCALAURÉAT (EN %)

Tu penses obtenir ton bac :	Garçons		Filles		Ensemble
	Lycées sportifs	Autres lycées	Lycées sportifs	Autres lycées	
Difficilement	11	10	14	15	13
Moyennement	67	66	73	71	69
Facilement	22	24	13	14	18
Total	100	100	100	100	100
<i>Effectif</i>	<i>769</i>	<i>854</i>	<i>519</i>	<i>1 051</i>	<i>3 193</i>

Source : enquête IREDU.

Lecture : 11 % des garçons en lycée avec une section sportive pensent obtenir le baccalauréat « difficilement », 22 % « facilement ».

4. Être bachelier, bachelière, et après...

À propos des projets d'avenir des adolescents, Claude Thélot (1982) constate que « les aspirations professionnelles affichées par les adolescents ne sont pas le seul fruit du hasard, ou ne sont pas purement fugitives : elles dépendent de la filière scolaire qu'ils suivent, elles témoignent aussi du milieu où ils vivent ». Or les aspirations scolaires des lycéennes sont significativement plus ambitieuses : 74 % pour 68 % des lycéens envisagent des études après le lycée plutôt qu'une entrée immédiate dans la vie active. L'investissement sportif est un marqueur positif puisque ces chiffres évoluent à 76 % des lycéennes et 71 % des lycéens qui pratiquent une activité sportive au minimum trois fois par semaine ou en compétition³⁹.

Parmi les 2 265 jeunes souhaitant continuer des études, les BTS et DUT⁴⁰ sont plébiscités par 74 % des jeunes filles et 87 % des jeunes gens (tableau 9). L'université est envisagée par seulement 103 lycéennes et 91 lycéens (soit 9 %). Enfin, la classe préparatoire constitue un projet d'orientation pour 80 jeunes filles (7 %) et 38 jeunes gens (3 %). Ces chiffres sont très proches des données nationales concernant les vœux vers l'enseignement supérieur des terminales professionnelles en France⁴¹. La variable du domaine de formation produit des nuances puisque les BTS sont davantage choisis par les jeunes des spécialités de la production (87 % contre 77 % pour celles des services).

TABLEAU 9. PROJETS DE POURSUITE D'ÉTUDES DES ÉLÈVES DE LYCÉE PROFESSIONNEL (EN %)

	Garçons	Garçons	Filles	Filles	Ensemble
	Lycées sportifs	Autres lycées	Lycées sportifs	Autres lycées	
Faire des études après le bac	67	70	74	73	71
En BTS ou DUT	85	84	77	72	79
À l'université	6	10	8	9	9
En classe préparatoire	5	2	6	7	5
Autres formations	9	11	18	22	16
dont armée, gendarmerie	-	2	1	-	1
dont diplômes sportifs	1	1	-	-	1
<i>Effectif</i>	<i>516</i>	<i>594</i>	<i>386</i>	<i>769</i>	<i>2 265</i>

Source : enquête IREDU.

Lecture : 67 % des garçons en lycée avec une section sportive envisagent de faire des études après le baccalauréat et parmi ceux-ci, 85 % indiquent un BTS-DUT, 6 % l'université...

Parmi les 356 jeunes qui indiquent vouloir suivre d'autres études (soit 16 % de la population), une large part (148 élèves) projette une formation supérieure en écoles (notamment infirmier, aide-soignant, auxiliaire de puériculture ce qui explique la surreprésentation des filles). Viennent ensuite les concours,

³⁹ Le capital sportif est pris en compte à partir des pratiques déclarées par les jeunes d'au minimum trois fois par semaine et de leur participation aux compétitions, concernant 631 lycéens (40 % des répondants) et 206 lycéennes (13 % des répondantes). Pour information, seulement 88 lycéens et 26 lycéennes affirment être en section sportive tout en étant scolarisé-es dans un lycée où cette section est offerte.

⁴⁰ Dans le questionnaire, les BTS et DUT ont été rassemblés afin de différencier les études courtes (même si peu de jeunes choisissent les IUT) des études longues (université, classe préparatoire aux grandes écoles).

⁴¹ Ainsi pour la campagne 2019, 77 % des terminales professionnelles émettent un vœu pour une STS, 3 % un IUT, 6 % une filière de l'université et 14 % projettent une autre école ou formation (*via* Parcoursup, voir Boulet, 2019).

sans plus de précision, puis les formations professionnelles (apprentissage, alternance, brevet professionnel, brevet des maîtrises). Là encore il s'agit plus souvent de lycéennes. Par ailleurs, 31 jeunes envisagent des études non supérieures (CAP, autres bacs) ; 16 élèves (12 lycéens et 4 lycéennes) souhaitent entrer dans l'armée ou passer des concours de police, gendarmerie et sapeur-pompier, et 15 élèves (dont 2 filles) évoquent des diplômes sportifs (essentiellement le brevet professionnel jeunesse éducation populaire et sport [BPJEPS]).

Après le lycée, la poursuite d'études est la priorité de 67 % des lycéennes et de 58 % des lycéens, alors que la recherche d'un travail est déclarée prioritaire pour près du quart des jeunes filles et du tiers des jeunes gens, quel que soit le lycée (section sport ou non). Toutefois, les élèves les plus en « retard scolaire » expriment davantage vouloir trouver un travail (57 % contre 52 % des jeunes « à l'heure »), et se distinguent des élèves « à l'heure » qui envisagent des études après le baccalauréat (74 % contre 66 %). De même, l'origine sociale et les niveaux d'études de la famille, des variables traditionnellement mobilisées pour expliquer les cursus scolaires, agissent sur les aspirations des jeunes. Avoir au moins un parent cadre réduit ainsi l'intention de travailler après le lycée (- 7 points), mais augmente celle de continuer des études (+ 10 points). De même, la poursuite d'études évolue s'il existe un modèle dans la famille ayant déjà vécu cette expérience scolaire (+ 12 points), alors que le projet de trouver un travail augmente quand ni les parents ni la fratrie n'ont fait d'études supérieures (+ 12 points).

La plupart s'appuient sur des ressources familiales modestes qui les obligent à considérer les frais de logement ou de déplacement que nécessitent les études. Aussi sont-ils dépendants de l'offre de formation géographique. Les études supérieures peuvent donc s'avérer particulièrement difficiles à suivre pour un élève de lycée professionnel résidant en zone rurale, qui se tournera alors plutôt vers les STS. Comparativement, si l'académie d'origine importe peu, les jeunes résidant en métropole aspirent plus souvent aux études (+ 6 points) et envisagent l'université. Cependant la proximité d'un pôle urbain les conduit aussi plus souvent à exprimer l'intention de trouver un travail.

Dans cette comparaison entre les projets des futurs diplômés, il est intéressant d'analyser les perceptions ou attitudes propres à chacune de ces orientations possibles : trouver un travail, continuer des études en BTS ou DUT, poursuivre à l'université (tableau 10)⁴². Pour 46 % d'entre eux, l'entrée dans la vie active constitue la « suite logique » de leur parcours alors que le tiers envisagent les cursus supérieurs courts (BTS, DUT) et seulement 6 % l'université. Cette posture est davantage marquée par le caractère « indispensable » de ces différents projets, puisque trouver un travail est jugé comme tel par 36 % des élèves alors que les BTS et DUT ne le sont que par 9 % et l'université par 2 %. Ainsi les élèves de LP, malgré leurs fortes aspirations pour des études supérieures, considèrent néanmoins que l'entrée dans la vie active constitue le parcours le plus « logique ».

⁴² Dans le questionnaire, il était demandé pour chacune de ces trois possibilités (travail ; études en BTS ou DUT ; études à l'université) de cocher 2 items au maximum parmi 11 items proposés.

TABLEAU 10. PERCEPTIONS RELATIVES AUX DIFFÉRENTS PROJETS D'ORIENTATION (EN %)

	Trouver un travail c'est :	Aller en BTS ou DUT c'est :	Aller à l'université c'est :
La suite logique	46	33	6
Indispensable	35	9	2
Une opportunité	33	36	22
Une chance	21	30	25
À tenter	19	33	26
Un droit	15	11	12
Risqué	6	8	23
À éviter	3	3	10
Inutile	2	5	13
Inaccessible	1	4	15
Autres	3	2	2
Non-réponse	1	7	11
<i>Effectif</i>	<i>3 193</i>	<i>3 193</i>	<i>3 193</i>

Source : enquête IREDU.

Lecture : après le lycée, « trouver un travail » est considéré comme la « suite logique » par 46 % des élèves et comme « indispensable » par 35 % des élèves...

L'université, « inaccessible après bac pro »

Les écrits des jeunes vis-à-vis de l'université révèlent des postures mitigées : « *L'université n'est pas la suite d'un lycée pro mais général* » ; « *Compliqué comme études* » ; « *Pas pour moi, trop haut* » ; « *Risqué pour moi* » ; « *Un rêve* » ; « *Une envie* » ; « *Perte de temps* » ; « *Un choix* »... Ainsi pour près du quart des lycéennes comme des lycéens, c'est tout autant une formation « à tenter », « une chance », « une opportunité », qu'une orientation « risquée » (tableau 10). De plus, l'université paraît « inaccessible » à 15 % des répondants, « inutile » pour 13 % et « à éviter » pour 10 %. Ces réponses sont très peu données s'agissant de la poursuite d'études en BTS et encore moins lorsqu'il est question de trouver un travail. De par leurs perceptions, ces élèves illustrent en ce sens la tension relative aux finalités du baccalauréat professionnel, entre l'objectif d'insertion professionnelle et l'ouverture aux études supérieures (Maillard, 2017). Mais les jeunes semblent aussi avoir intériorisé les discours institutionnels sur l'illégitimité de leur présence à l'université. Ces attitudes peuvent être de nature à expliquer la « discipline » dont font preuve les bacheliers professionnels au moment de formuler leurs vœux d'orientation (Bodin, Orange, 2015).

Projets professionnels et métiers

La moitié des lycéennes et le tiers des lycéens expriment un projet professionnel précis⁴³. La prégnance des métiers appartenant au secteur sanitaire et social ou au secteur du commerce, de la vente et du marketing, fait écho aux spécialités les plus représentées (commerce-vente, accompagnement soins et services à la personne) et invite inévitablement à une réflexion sur la

⁴³ À la question « As-tu un ou des projets professionnels ? », 1 319 élèves ont donné une réponse précise soit 41 % de la population (761 lycéennes, 558 lycéens), hors poursuite d'études ou concours sans plus de précision.

ségrégation genrée des formations. Ainsi les lycéennes des spécialités de services composent l'essentiel des élèves ayant un projet professionnel dans le secteur de la santé et du social (les deux tiers). Les métiers industriels sont quant à eux plus souvent visés par des lycéens, eux-mêmes plus présents dans les spécialités de la production. S'agissant des intentions renvoyant aux emplois de l'armée, des forces de l'ordre ou de pompiers, elles sont davantage affirmées par les lycéens (116 soit 21 % des répondants), mais concernent néanmoins 57 lycéennes (7 % des répondantes).

Il est intéressant de souligner qu'un nombre important de projets d'entrepreneuriat apparaît aussi (199 élèves soit 11 %) et de manière assez similaire chez les lycéens (« *créer ma propre entreprise* » ; « *auto-entrepreneur d'une grande entreprise multitâche dans le bat* » ; « *reprendre l'entreprise de mon oncle et mon père* ») et chez les lycéennes (« *monter mon entreprise ou ma marque* » ; « *essayer d'ouvrir ma propre boutique, être à mon compte* » ; « *devenir chef cuisinière et ouvrir mon propre restaurant* » ; « *pour moi le bac pro GA [gestion administrative] me sert pour avoir les bases pour pouvoir gérer mon entreprise (école de danse) si j'arrive à obtenir mes diplômes* »).

Après avoir étudié les projets et les priorités des élèves de lycée professionnel au-delà du baccalauréat, il est temps de regarder l'intérêt des jeunes pour la filière scientifique universitaire STAPS et l'importance des engagements extra-scolaires, notamment le sport qui peuvent les amener à choisir cette orientation ou un tout autre projet de formation ou de métier.

5. Une conversion du capital sportif vers un projet dans le monde du sport ?

Avec ou sans projet de poursuite d'études, tous les jeunes ont été interrogés sur les domaines qui pourraient les intéresser à l'université⁴⁴. La filière STAPS arrive en première position (35 %), suivie de près par le domaine Droit-Économie-Gestion (33 %) puis par les Arts-Lettres-Langues et Sciences humaines et les Sciences-Santé (tableau 11). Cette formation est particulièrement plébiscitée par les lycéens professionnels, essentiellement du côté des garçons (54 %). En effet, qu'elles soient en lycée avec ou sans section sportive, les lycéennes sont très largement moins nombreuses à déclarer un intérêt pour les STAPS et préfèrent des domaines plus « féminins » tels Droit-Économie-Gestion (38 %) ou Arts-Lettres-Langues-Sciences humaines (33 %). Placée largement en tête par les garçons, cette filière STAPS demeure en effet un « bastion » masculin de l'université (DEPP, 2019), avec des jeunes filles qui s'en détournent sauf si elles sont sur-dotées en capital sportif et compétitif (Érard, Louveau, 2016a, 2016b).

⁴⁴ Près de 29 % des élèves n'ont pas répondu à cette question.

TABLEAU 11. INTÉRÊT POUR LES FILIÈRES UNIVERSITAIRES (EN %)

	Garçons		Filles		Ensemble
	Lycées sportifs	Autres lycées	Lycées sportifs	Autres lycées	
STAPS	55	54	16	17	35
Sciences Santé	17	12	28	33	23
Droit Économie Gestion AES	26	28	44	35	33
Arts Lettres Langues Sciences humaines	20	23	30	35	28
<i>Effectif</i>	<i>515</i>	<i>572</i>	<i>380</i>	<i>802</i>	<i>2 269</i>

Source : enquête IREDU.

Lecture : à la question « quel(s) domaine(s) pourrai(en)t t'intéresser à l'université », 55 % des garçons en lycée avec section sportive déclarent être intéressés par la filière STAPS, 17 % par les sciences et santé...

De l'intérêt à la formulation d'un vœu d'orientation : une double condition

L'intérêt pour la filière STAPS ne conduit pas nécessairement à un vœu d'orientation. Ainsi, parmi les 791 élèves (590 lycéens et 201 lycéennes) affirmant leur intérêt, seulement 44 jeunes souhaitent s'inscrire en STAPS, 32 lycéens et 12 lycéennes. Cet effectif peut paraître faible mais il est très proche du nombre de néo-bacheliers s'inscrivant en première année de STAPS dans la région⁴⁵, bien loin de l'impression de « déferlante » ou d'« envahissement » parfois imaginée.

Si près de la moitié des élèves (55 % des lycéens et 44 % des lycéennes) sur l'ensemble de la population étudiée, font du sport leur activité préférée, seulement une petite minorité de lycéens, *a fortiori* de lycéennes, souhaitent franchir le pas d'une inscription en STAPS. Les jeunes qui projettent une orientation vers STAPS, sans grande surprise, déclarent souvent le sport comme étant leur activité préférée et le pratiquent de manière plus fréquente et plus intensive que les autres élèves, notamment en compétition (23 lycéens sur 32, et 7 lycéennes sur 12). Autrement dit, le fait d'envisager une orientation en STAPS dépend très largement, au-delà d'un goût prononcé pour le sport, d'une pratique plus intense et compétitive que les autres élèves, un trait particulièrement distinctif pour ces jeunes d'origine sociale souvent relativement modeste. En reprenant Céline Dagot et Véronique Dassié (2014), on peut imaginer que « bien que les dés semblent jetés (Bourdieu, 1966), les jeunes s'arment pour "lutter" contre leur destin et s'ouvrir de nouveaux horizons en s'appuyant sur les ressources dont ils disposent », ici un loisir sportif compétitif assidu associé à une représentation positive de l'université (tous sans exception exprimant une perception positive de l'université). En somme, c'est une double condition de perception positive de l'université associée à un loisir sportif pratiqué de façon intensive (plus de trois fois par semaine) et compétitive qui conduit des élèves de lycée professionnel à projeter/souhaiter une orientation en STAPS et non plus seulement à manifester un intérêt.

⁴⁵ Une cinquantaine de bacheliers professionnels à la rentrée 2017.

D'une pratique sportive d'amateur à un « *serious leisure*⁴⁶ »

Près du quart des jeunes dont l'activité préférée est liée au sport envisagent d'en faire leur métier (versus 35 % chez les autres élèves) ou une formation (22 % vs 31 %). Et parmi les 51 élèves qui expriment clairement un projet professionnel lié au monde sportif, il s'agit presque exclusivement de lycéens qui évoquent les projets suivants : « *diététicien sportif* » ; « *coach sportif, sportif de haut niveau, professeur de sport*⁴⁷ » ; « *être éducateur sportif, être professeur d'EPS* » ; « *finir footballeur professionnel* » ; « *devenir moniteur sportif et pisteur secouriste* »... Néanmoins 7 lycéennes se projettent dans un métier sportif et donnent comme exemples : « *devenir coach sportif professionnel* » ; « *coach fitness* » ; « *footballeur pro* » ; « *travailler dans un magasin de sport, travailler dans un magasin de baskets* » ; « *coach sportif* » ; « *animatrice, éducateur sportif* » ; « *gérer mon entreprise école de danse* ».

Dans les deux cas, les lycéens l'attestent plus souvent que les lycéennes : respectivement 32 % et 13 % pour la conversion en métier, 29 % et 12 % pour la conversion en études. Le fait d'être inscrit dans un lycée avec une section sportive augmente nettement les intentions de métier et d'études dans le monde sportif, mais seulement du côté des garçons (tableau 12), et à la condition d'une socialisation sportive familiale : 48 % des jeunes gens et 35 % des jeunes filles ont un membre de leur famille (parent, frère ou sœur) qui pratique aussi cette activité sportive.

TABLEAU 12. CONVERSION DE L'ACTIVITÉ PRÉFÉRÉE EN MÉTIER OU FORMATION⁴⁸ (EN %)

Concernant ton activité préférée, penses-tu :	Garçons	Garçons	Filles	Filles	Ensemble
	Lycées sportifs	Autres lycées	Lycées sportifs	Autres lycées	
Activité préférée sportive					
En faire ton métier	34	29	14	12	24
Faire des études dans cette activité	32	26	12	12	22
Toutes activités confondues (total)					
En faire ton métier	36	33	27	22	30
Faire des études dans cette activité	32	29	26	21	27

Source : enquête IREDU.

Lecture : 34 % des garçons en lycée avec une section sportive envisagent de convertir leur activité préférée sportive en métier et 32 % de faire des études dans cette activité.

Ainsi, le capital sportif⁴⁹ augmente les ambitions d'études chez les filles comme chez les garçons, notamment à l'université (de 8 à 13 % chez les lycéennes et de 7 à 10 % chez les lycéens), avec un intérêt pour la filière STAPS qui évolue aussi considérablement avec l'investissement sportif : 73 % des sportifs (contre 39 % des autres lycéens), et 48 % des sportives (contre 11 % des autres lycéennes). Les ambitions d'études à l'université sont donc plus élevées parmi les élèves qui pratiquent leur loisir sportif au moins trois fois par semaine et en compétition : faut-il y voir le signe de jeunes porteurs de

⁴⁶ Stebbins, 1992.

⁴⁷ Ce terme est un abus de langage renvoyant à une méconnaissance des intitulés précis des métiers, mélangeant le métier d'enseignant d'éducation physique et sportive, exerçant dans le cadre de l'Éducation nationale et non au sein du ministère de la Jeunesse et des sports comme le font les « professeurs de sport ».

⁴⁸ Les questions étaient les suivantes : « Quelle est ton activité préférée ? Penses-tu en faire ton métier ? Penses-tu faire des études dans cette activité ? »

⁴⁹ Pratiques sportives des jeunes au moins trois fois par semaine et en compétition.

dispositions de « compétition » ou de « recherche de performance » ou « d'engagement dans l'effort » acquises durant leur pratique et qui s'exprimeraient dans un désir de poursuite d'études supérieures ? On peut en douter, même si le discours commun plébiscite ce type de raisonnement tant ces dispositions mises en œuvre sur les terrains sportifs ne sont pas systématiquement actualisées dans le cadre scolaire (Érard, Louveau, 2016a, 2016b). C'est probablement davantage l'effet d'une socialisation familiale qui porte les traces d'un investissement éducatif par le biais des loisirs, à l'image de stratégies éducatives classiquement attribuées aux classes moyennes évoquées par Sandrine Garcia (2018), « les pratiques culturelles extra-scolaires (sportives, artistiques et musicales) souvent considérées comme l'un des avantages des enfants issus de classes moyennes ».

En revanche, si le projet d'études en STAPS s'accroît chez les garçons avec leur capital sportif (24 sur 32 lycéens), ce n'est pas le cas du côté des lycéennes qui restent rares à évoquer une telle orientation (seules 5 à 7 jeunes filles le font, qu'elles soient très sportives ou non). Les filles n'envisagent pas davantage des formations du champ de la jeunesse et des sports : les élèves qui projettent de préparer un diplôme sportif (BPJEPS) sont presque exclusivement des garçons et ils pratiquent eux aussi au moins trois fois par semaine (13 sur 15) et pour la plupart sous forme compétitive (g).

Très rares sont donc les bachelières professionnelles à envisager une formation en STAPS. À cela plusieurs raisons : d'abord, la faible proportion de sportives compétitrices notamment en lycée professionnel (Muller, 2003) réduit le vivier d'étudiantes potentielles pour cette filière. S'y ajoute le détournement de nombre d'entre elles qui privilégient des formations plus féminines et conventionnelles, dans le prolongement de leur baccalauréat (Lemarchant, 2017). Les jeunes femmes qui s'aventurent dans cette filière universitaire construite autour des métiers liés au sport, entrent en effet dans un espace masculin qui les destine, *a priori* (en théorie) à des métiers connotés eux aussi comme masculins en lien avec leur recrutement s'effectuant très largement parmi les hommes (Érard, Guégnard, 2018a).

Les barrières peuvent aussi apparaître du côté des représentations de l'université, monde incertain et inconnu pour la plupart, comme l'explique cette lycéenne : « *Il n'y a pas assez d'ouverture après un bac pro nous sommes découragés quand l'on évoque l'envie de faire nos poursuites d'études à l'université. Il faudrait plus de culture générale dans nos programmes.* » Effectivement, leurs perceptions⁵⁰ de l'université riment avec contraintes : après le mot « étude », les principales expressions sont « *difficile* », « *difficultés* », « *dure* », évoquées par près de 17 % des lycéennes et 11 % des lycéens ; ensuite viennent les termes « *travail* », « *travail perso* », « *trop de travail* », cités par 14 % des lycéennes et 17 % des lycéens. Du côté des filles, donc, il faut, pour que leurs engagements sportifs extra-scolaires pèsent sur leurs parcours scolaires, qu'elles en soient sur-dotées par comparaison avec les garçons. En cela, elles ne se distinguent pas des bachelières générales qui entrent en STAPS (Érard, Louveau 2016a, 2016b). Les loisirs sportifs ne jouent donc pas à la même hauteur pour tous et toutes.

Cherchant à identifier l'importance de loisirs comme le sport sur les projets des élèves de lycée professionnel au regard de déterminants plus « classiques » tels que les caractéristiques sociodémographiques ou scolaires, nous avons procédé à des analyses multivariées permettant de saisir simultanément l'ensemble de ces variables.

⁵⁰ La question était : « Que représente pour toi l'université en 3 mots ? »

Place du sport parmi les déterminants de l'orientation post-bac

Afin d'appréhender la place du sport dans les aspirations des élèves, des modélisations logistiques binaires sont réalisées. Cette méthode statistique permet d'expliquer, à caractéristiques équivalentes, la probabilité qu'un événement se produise ou non à partir de variables dites explicatives. Cette probabilité s'interprète en termes de probabilité augmentée ou réduite (*odds ratio*) et selon des seuils de significativité standard. Les variables explicatives utilisées dans les modèles correspondent à celles identifiées comme ayant une influence sur les projets d'orientation⁵¹. Ainsi, différents projets d'orientation seront estimés au regard de ces variables, à savoir la probabilité de vouloir poursuivre des études supérieures, la probabilité d'être intéressé par la filière STAPS, la probabilité de souhaiter convertir en métier ou formation sa pratique sportive (tableau 13).

▪ ***Poursuivre des études quand on est au lycée professionnel***

Parmi les 3 193 élèves répondants, 1 155 lycéennes et 1 110 lycéens aspirent à continuer des études après leur baccalauréat professionnel, soit un taux de poursuite d'études souhaitée de 71 % au moment de l'enquête. L'ensemble des variables introduites dans le modèle explique près de 15 % des écarts de chances de formuler un souhait en ce sens. Ce taux relativement faible ne permet pas d'anticiper la décision qui sera prise en fin d'année par chaque élève, mais le modèle permet néanmoins d'identifier quelques variables qui auront un poids significatif sur le projet de s'orienter vers le supérieur.

De manière générale, ce sont des déterminants « classiques » de l'explication des parcours scolaires qui interviennent (modèle 1, tableau 13). À caractéristiques comparables, les jeunes filles ont ainsi légèrement plus de chances d'exprimer ces aspirations. Cette probabilité augmente aussi pour les élèves dont un membre de la famille a fait des études supérieures. Au niveau du profil scolaire, la probabilité diminue pour les élèves en retard scolaire, mais cet effet sur le projet d'orientation peut être compensé par le degré de certitude qu'expriment les jeunes quant à leurs chances de réussite au baccalauréat et par le fait de s'inscrire dans une démarche de projet. Ces deux dernières variables ont d'ailleurs un impact sur les perspectives d'études plus conséquent que le retard pris dans la scolarité, soulignant combien le fait d'être porté par des ambitions est de nature à soutenir l'engagement scolaire des jeunes.

Indépendamment de ces caractéristiques personnelles, le contexte intervient aussi. Ainsi, le fait d'être scolarisé en année de terminale ou dans une spécialité de services a un effet positif sur les intentions d'études. De même, les élèves d'établissements situés en zone urbaine l'envisagent plus souvent. Enfin, il convient de noter que les élèves qui ont obtenu la spécialité souhaitée au lycée ont une plus forte propension à poursuivre des études, d'autant plus si elles s'inscrivent dans le prolongement de leur première orientation en LP.

⁵¹ Les variables sont synthétisées sous une forme dichotomique comme le fait d'avoir au moins un membre de la famille ayant fait des études supérieures. L'origine géographique est appréhendée par la dimension territoriale (métropole et pôle urbain, zone rurale). Par ailleurs, le degré de certitude de réussite au baccalauréat estimé par les jeunes est considéré comme une mesure alternative d'une forme de confiance en soi dans la lignée de travaux récents soulignant des effets importants sur de nombreux résultats sociaux dont la réussite scolaire (Heckman et al. 2014) ou universitaire (Berthaud, 2017 ; 2019).

TABLEAU 13. MODÉLISATIONS DES PROJETS DES ÉLÈVES DE LYCÉE PROFESSIONNEL

		Modèle 1 Continuer des études		Modèle 2 Intérêt pour STAPS		Modèle 3 Conversion dans le sport	
Modalité de référence	Modalité active	Coef.	Odds ratio	Coef.	Odds ratio	Coef.	Odds ratio
Lycéen	Lycéenne	0,175	1,2*	-0,868	0,4***	-0,884	0,4***
À l'heure	En retard scolaire	-0,375	0,7***	-0,112	-	0,400	1,5*
Famille sans formation supérieure	Études supérieures	0,540	1,7***	-0,116	-	0,079	-
Degré de certitude de réussite au bac	De difficile à facile	0,945	2,6***	-0,129	-	-0,157	-
Spécialité en LP non souhaitée	Souhaitée	0,351	1,5***	-0,108	-	-0,223	-
Pas de projet	Projet	0,600	1,9***	0,013	-		
Niveau Première	Terminale	0,368	1,5***	-0,117	-	-0,223	0,8*
Domaine Production	Services	0,324	1,4***	-0,074	-	0,451	1,6***
Zone rurale	Pôle urbain	0,156	1,2*	-0,137	-	-0,104	-
Capital sportif	De 0 à compétition	0,028	-	0,560	1,6***	0,509	1,7***
Lycée sans section sportive	Section sportive					0,415	1,5***
Famille	Famille pratiquant le même sport					0,622	1,9***
Constante		-2,371	0,09***	-0,276		-2,217	0,109***
R ² de Nagelkerke		15,2 %		27,4 %		23,9 %	

Source : enquête IREDU.

Lecture : ne sont présentés que les *odds ratio* significatifs avec les étoiles correspondant au seuil de significativité (*= 10 % ; **= 5 % ; ***= 1 %). Par exemple, la probabilité de vouloir continuer des études augmente pour les élèves des spécialités du domaine des services, comparativement à celles du domaine de la production (de 1,4), toute autre caractéristique étant égale par ailleurs, et ce résultat est très significatif.

Le poids du sport dans l'explication des intentions d'études apparaît ici non significatif, confirmant la nécessité de déconstruire l'idée naïve qui consiste à penser que la pratique du sport dans la dimension compétitive produit des compétiteurs et compétitrices dans tous les domaines, y compris scolaire (Érard, Louveau, 2016a). Toutefois, la variable à expliquer concerne la probabilité de continuer des études après le lycée, toutes formations et voies confondues. Le modèle suivant qui porte sur la probabilité d'un intérêt pour la filière STAPS après l'obtention du baccalauréat professionnel nuance cette non-significativité du poids du sport dans un contexte où aucune section de technicien supérieur ne propose à ce jour une valorisation des compétences sportives et où, en dehors des STAPS, la seule alternative réside dans des formations Jeunesse et sport plus coûteuses qu'une inscription à l'université.

■ **Être intéressé par la filière STAPS quand on est en lycée professionnel**

Dans notre recherche, 590 lycéens et 201 lycéennes affirment que les STAPS pourraient les intéresser, soit le tiers des jeunes qui envisagent une poursuite d'études. Cette part importante de jeunes pour qui le sport fait sens au point de devenir un motif pour prolonger leur investissement scolaire, mérite d'être soulignée, s'agissant d'élèves plutôt préparés à une insertion immédiate sur le marché du travail (seuls 30 % poursuivent des études hors apprentissage).

L'analyse du modèle probabiliste portant sur l'intérêt pour la filière STAPS met en valeur deux variables (modèle 2, tableau 13). En effet, en cohérence avec la domination masculine qui caractérise la filière STAPS, les lycéens sont significativement plus enclins à être intéressés. Mais c'est surtout le rapport au sport qui impacte fortement l'attrait pour cette filière à travers la pratique d'une activité sportive (Érard, Louveau, 2016a, 2016b ; Danner *et al.*, 2016). L'ajout d'une mesure appréciant l'ampleur du capital sportif apparaît très déterminant : plus la pratique est intensive, plus l'attraction pour la filière STAPS augmente, avec une probabilité multipliée par 1,8 à chaque niveau d'intensité franchi. Ce modèle explique 27 % des projections vers les STAPS et conforte ainsi l'hypothèse selon laquelle une orientation vers le supérieur pourrait aussi s'appuyer sur des critères extra-scolaires. D'autant plus que les autres variables sociales et scolaires ne s'avèrent pas déterminantes pour expliquer l'attrait de la filière STAPS, alors qu'elles exercent un effet certain sur la décision de poursuivre des études au-delà du baccalauréat (modèle 1). Les verdicts scolaires, qui sont largement intervenus pour leur orientation vers la voie professionnelle, ne sont pas les seuls à façonner la vie de ces jeunes. Ainsi, des pratiques extra-scolaires telles que le sport (pratiqué plusieurs fois par semaine et sous forme compétitive) sont en mesure de constituer des ressources mobilisables, qui viennent contrecarrer la vision déterministe souvent associée à ces élèves et qui les prédestinent à une insertion rapide ou tout au plus, et pour une rare élite, à une inscription en cycle court dans les sections de technicien supérieur. Pour approfondir cette réflexion, le dernier modèle propose de prendre en considération le projet professionnel des jeunes en opposant ceux qui envisagent de centrer leur avenir autour du sport et les autres.

- ***Convertir sa pratique sportive en projet de vie quand on est en lycée professionnel***

Parmi toutes les activités préférées recensées, le sport est cité par 1 318 jeunes, cependant seulement 294 lycéens et 91 lycéennes envisagent de construire un projet de vie en lien avec cette pratique extra-scolaire. Le goût prononcé pour un loisir sportif ne suffit donc pas à souhaiter le convertir en métier, sauf à considérer des conditions très particulières. Ainsi, l'investissement sportif est un marqueur positif puisque parmi les jeunes qui pratiquent une activité sportive au minimum trois fois par semaine ou en compétition, 35 % des jeunes gens (*versus* 21 % des autres lycéens) et 19 % des jeunes filles (*versus* 9 % des autres lycéennes) mettent en avant cette perspective.

Le dernier modèle (modèle 3, tableau 13), qui a un pouvoir explicatif des projections d'avenir de 24 % et qui repose principalement sur la significativité des variables évaluant le poids du capital sportif, va dans le sens du précédent en confirmant l'importance d'une activité extra-scolaire dans les trajectoires espérées.

Le fait d'être une femme joue négativement sur ce projet où la présence massive des hommes, que ce soit dans les études ou les métiers, participe à une auto-sélection. Le fait d'être en contact avec le monde du sport joue de façon attendue sur la propension à se projeter à plus long terme dans ce champ. Ainsi, pratiquer une activité sportive, avoir un membre de la famille (père, mère, frère ou sœur) qui exerce le même sport et être dans un lycée avec une section sportive augmentent les chances d'avoir un projet de métier ou d'étude en lien avec le sport. Derrière cet « effet établissement sportif », on peut imaginer le signe de stratégies de placement d'élèves qui accordent déjà une grande importance à leur pratique sportive dans leur choix de lycée et imaginent qu'une scolarité dans un tel type d'établissement peut constituer un atout favorable pour leur projet de formation ou métier. Ces résultats confirment le lien positif entre le souhait de convertir sa pratique sportive en un projet

professionnel de métier ou de formation dans le monde sportif, et la socialisation sportive familiale. Le sport (dés)oriente en premier lieu les parcours de jeunes « héritiers » de familles marquées par le sport sans pour autant s'y être professionnalisées. Le fait que les élèves en retard soient davantage prêts à convertir leur pratique sportive en projet de vie amène à penser que ces jeunes misent tout particulièrement sur leurs atouts sportifs, qui leur offrent peut-être plus de garanties de réussite.

Un capital sportif (une activité compétitive et pratiquée au moins trois fois par semaine et une socialisation sportive familiale) est donc de nature à placer des élèves de lycée professionnel dans un rapport positif et intéressé vis-à-vis de la filière STAPS, mais aussi à les inciter à transformer leur activité préférée en projet de formation ou de métier dans le domaine du sport. Reste à savoir si ce projet se concrétise par la suite dans cet espace limité de possibles dans l'enseignement supérieur, les propos des élèves de lycée professionnel illustrant bien leur découragement face aux obstacles :

« Pour moi les études supérieures paraissent impossibles, beaucoup de gens estiment qu'un bac pro vaut moins qu'un bac général. Le lycée et autres procurent beaucoup de stress. » (Lycéenne, 16 ans, en 1^{re} de commerce-vente.)

« Nous devrions tous avoir la même chance pour entrer dans des universités, DUT, BTS etc. Ne pas seulement se fier à un dossier scolaire qui ne montre pas réellement notre potentiel. » (Lycéenne, 17 ans, en terminale de gestion.)

« Les filières ne doivent pas être fermées, on nous catégorise et nous met dans des cases, c'est inadmissible, laissez-nous nous gérer seuls » (Lycéenne, 16 ans, en 1^{re} de commerce-vente.)

« Le système pro ne devrait plus exister ou sous une autre forme, on nous sous-estime trop et pousse les personnes en défaite scolaire à aller en bac pro. On devrait pouvoir faire ce qu'on a envie malgré notre réussite, ça pousserait peut-être plus de personnes à la réussite plutôt qu'au découragement. » (Lycéen, 19 ans, en terminale de gestion.)

« Bac pro devenu trop dévalorisé par rapport aux autres types de bacs. » (Lycéen, 17 ans, en 1^{re} de gestion.)

Que des lycéens professionnels envisagent une orientation est une chose, mais de là à passer le cap de l'inscription en est une autre, *a fortiori* lorsqu'elle est contingentée par des capacités d'accueil, notamment en STAPS. Mais qui sont ces bacheliers professionnels qui osent déjouer les probabilités statistiques en s'inscrivant définitivement en STAPS ? Comment justifient-ils une orientation vers des études risquées ? Est-ce un choix par défaut, faute de n'avoir pu entrer dans une filière sélective courte de type section de technicien supérieur ? Autant de questions qui supposent au préalable de mieux cerner la population des étudiant·es en STAPS en portant une attention toute particulière aux bacheliers professionnels.

II. Aspirations des étudiant·e·s en STAPS

La filière sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS) traverse actuellement une conjoncture particulièrement intéressante pour comprendre le sens des poursuites d'études des bacheliers¹. En effet, cette discipline illustre les perspectives historiques développées par Romuald Bodin et Sophie Orange pour infirmer le concept d'une « université en crise » en trois temps : « la tentation sélective » notamment pour endiguer l'arrivée de « nouveaux étudiants » principalement d'origine populaire, puis le « mythe de la désorientation universitaire » assurant que nombre de jeunes s'orientent par défaut vers l'université, et la préoccupation de la « professionnalisation » présente depuis longtemps au cœur de l'université, en lien avec l'insertion professionnelle des diplômés. Ensuite, cette filière attractive est plébiscitée par les élèves de terminale qui, au moment de la procédure d'admission dans l'enseignement supérieur, la placent dans le tiercé des premiers vœux au plan national, en deuxième ou troisième place selon les académies, quelle que soit la procédure d'admission post-baccalauréat (APB ou Parcoursup). De surcroît, les étudiant·e·s en STAPS apparaissent peu dans les dernières enquêtes nationales d'insertion et de conditions de vie étudiante², et parfois deviennent invisibles statistiquement ou intégrés avec les sciences.

Au moment de notre enquête, la formation STAPS est accessible de droit après obtention du baccalauréat et ne fait pas l'objet d'une sélection à l'entrée, ni d'un tirage au sort à l'université enquêtée (nommée Delta). Cette discipline représente la troisième formation en termes d'effectifs (hors première année commune aux études de santé) et à la rentrée universitaire 2017-2018, les étudiants de L1 STAPS comptent pour 7 % de l'ensemble des inscrits de première année (chiffre proche des premières inscriptions au plan national³).

Cette deuxième partie⁴ vise à mettre en lumière les spécificités des étudiants en première année de STAPS à travers une analyse portant sur 437 inscrits, 313 hommes et 124 femmes, au prisme de leur parcours scolaire, de leur profil social et sportif et des motifs qui les ont conduit·e·s vers ces études supérieures. Ces jeunes se caractérisent par une origine sociale et scolaire composite, une orientation vers des études en STAPS choisie depuis longtemps et un investissement sportif au sein ou en dehors de l'école soutenu. Parmi les étudiant·e·s en STAPS, l'audace et la détermination des bacheliers professionnels et des jeunes femmes, engagé·e·s dans une voie où ils/elles sont traditionnellement moins attendu·e·s méritent une attention particulière.

¹ Les termes employés pour désigner les personnes sont pris parfois au sens générique et ont à la fois valeur de féminin et de masculin dans ce rapport.

² Ainsi, pas un mot ni une ligne dans le dernier ouvrage de l'Observatoire de la vie étudiante (Giret *et al.*, 2016). Quelques exceptions confirment cette règle avec les publications en 2018 de l'article de Carine Énard et Christine Guégnard (2018a) et du cahier thématique n°14 en juillet 2019 de la revue *Sciences sociales et sport* intitulé « L'orientation des jeunes en STAPS : entre chemins de traverse et voie royale ».

³ Au niveau national, 6 % des effectifs à l'université hors études de santé (DEPP, 2018).

⁴ Les données analysées dans cette partie proviennent de l'enquête quantitative par questionnaire réalisée au premier semestre 2017-2018 auprès des inscrits en première année de STAPS à l'université Delta.

1. Les rapports aux études des jeunes en STAPS

La filière STAPS proposant de nombreux contenus sollicitant des connaissances scientifiques, les bacheliers scientifiques apparaissent comme les mieux armés pour suivre ce cursus. Il n'est donc pas surprenant de constater que, dans l'ensemble, les jeunes inscrits en L1 à l'université Delta présentent un profil scolaire relativement proche des étudiants de STAPS au plan national avec une surreprésentation des diplômés scientifiques et en contrepoint, une présence moindre de bacheliers technologiques (tableau 1). Ainsi, les bacheliers scientifiques composent plus de la moitié des effectifs en première année de STAPS, les titulaires de baccalauréat économique et social représentent le quart. Viennent ensuite les bacheliers technologiques (14 %), puis les bacheliers professionnels (6 %, soit 25 jeunes) et enfin, quelques littéraires constituant ainsi la minorité en STAPS (2 %).

Une origine scolaire et sociale composite

Au-delà de la série du baccalauréat, l'adaptation des élèves aux exigences académiques peut être appréciée par deux indicateurs que sont la durée des études secondaires et la mention obtenue au baccalauréat. Près de 80 % des jeunes ont obtenu leur baccalauréat à l'heure (à 18 ans ou moins) suivi d'une inscription directe en STAPS (tableau 1). En raison des modalités de l'orientation scolaire, les bacheliers technologiques et professionnels sont, de fait, moins concernés par ce profil linéaire. Quelques jeunes (16 %) ont connu des parcours plus longs dans le secondaire mais se sont inscrits dès l'obtention du baccalauréat. Autrement dit, la plupart des jeunes (86 %), une fois le baccalauréat en poche, continuent aussitôt leurs études en STAPS. Quelques-uns (14 %) ont commencé d'autres études (PACES, STS, IUT, classe préparatoire, infirmière...) ou attendu avant de s'inscrire, ou bien encore, ont connu des cursus moins standards, cumulant une scolarité plus longue dans le secondaire et des expériences ensuite.

TABLEAU 1. PASSÉ SCOLAIRE DES ÉTUDIANTS SELON LA SÉRIE DU BACCALAURÉAT (EN %)

	Baccalauréat				Ensemble
	S	ES et L	Pro	Techno	
Bac obtenu « à l'heure »	86 %	83 %	54 %	69 %	81 %
Mention Assez bien	26 %	25 %	28 %	29 %	26 %
Mentions Bien, Très bien	11 %	9 %	16 %	11 %	11 %
<i>Effectif STAPS</i>	230	119	25	63	437
STAPS université Delta	52 %	28 %	6 %	14 %	100 %
STAPS niveau national	46 %	27 %	7 %	20 %	100 %
Université niveau national	40 %	34 %	5 %	14 %	100 %

Source : enquête IREDU ; DEPP 2018.

Lecture : 52 % des inscrits en STAPS à l'université Delta ont un baccalauréat scientifique ; parmi ces bacheliers scientifiques, 86 % ont eu leur diplôme « à l'heure » et 26 % ont obtenu une mention assez bien. Au niveau national, les bacheliers scientifiques représentent 46 % des inscrits en STAPS et 40 % des inscrits à l'université.

S'agissant des mentions au baccalauréat, 26 % des inscrits en STAPS ont obtenu une mention assez bien et 11 % la mention bien ou très bien (tableau 1). Une comparaison avec les données nationales⁵ souligne une part moins importante de diplômés avec ces mentions d'excellence, notamment parmi les bacheliers scientifiques. En revanche, les bacheliers professionnels étudiants en STAPS obtiennent plus souvent ces mentions d'excellence.

En complément des compétences scolaires, la proximité du capital culturel et des *habitus* apportés par le milieu familial avec ceux des enseignants eux-mêmes très souvent marqués par une socialisation sportive compétitive (*a fortiori* du côté des certifiés et agrégés recrutés dans cette filière de formation) peut aussi placer les jeunes dans une position avantageuse au regard des études.

En STAPS, l'étude des professions⁶ des parents montre une mixité sociale. En retenant le statut le plus élevé de l'un des deux parents, près de 30 % des étudiants ont un parent cadre ou exerçant une profession intellectuelle supérieure, à l'instar des inscrits au plan national en STAPS et à l'université Delta. Les STAPS représentent donc une des filières universitaires les plus ouvertes socialement, avec une représentation manifeste de milieux plus modestes. Près de 46 % des mères et 40 % des pères occupent des postes d'employé-e ou d'ouvrier-ouvrière (tableau 2) et la moitié des étudiants ont le statut de boursier. La diversité sociale se traduit aussi par le fait que seulement 5 % de jeunes sont des « natifs du champ », c'est-à-dire ont un parent ou les deux qui exerce(nt) un métier en lien avec le sport (aucun parent chez les bacheliers professionnels).

TABLEAU 2. ORIGINE SOCIALE DES ÉTUDIANTS SELON LA PROFESSION DES PARENTS (EN %)

	STAPS Population enquêtée		STAPS National	Université National
	Père	Mère	Parent	Parent
Agriculteurs	4	1	10	10
Artisans, commerçants...	10	6		
Cadres, prof. supérieures	22	15	29	34
Professions intermédiaires	19	29	18	14
Employés	17	41	19	16
Ouvriers	23	5	14	12
Retraités, inactifs	5	3	10	14
Total	100	100	100	100
<i>Effectif</i>	404	419	53 052	1 401 988

Source : enquête IREDU ; DEPP 2018.

Lecture : 23 % des inscrits en STAPS à l'université Delta ont un père ouvrier. Au plan national, 14 % des inscrits en STAPS et 12 % des étudiants à l'université ont un parent ouvrier.

L'ouverture sociale de cette discipline peut donc constituer un facteur favorable à la présence de bacheliers professionnels, malgré leur profil de formation dans le secondaire peu adapté à poursuivre des études universitaires. Cependant, ce contexte ne doit pas masquer la dynamique personnelle qui

⁵ Sur l'ensemble des bacheliers 2017 toutes séries confondues en France, 26 % des jeunes ont la mention assez bien, 21 % la mention bien ou très bien. Parmi les lauréats, 29 % des bacheliers professionnels ont une mention assez bien et 12 % la mention bien ou très bien (*Note d'information*, n° 18.03, DEPP).

⁶ Les professions des parents, déclarées par les jeunes, ont été regroupées selon la nomenclature des professions et catégories socioprofessionnelles de l'INSEE (PCS 2003 en huit postes).

donne à ces jeunes la témérité de franchir les « portes entrouvertes » de l'université. Saisir notamment le moment de leur histoire où ce projet d'orientation a pris forme et les motifs de leur inscription en STAPS contribue à souligner que ces jeunes sont des acteurs stratégiques soucieux de se construire une trajectoire positive.

Une orientation en STAPS choisie depuis longtemps

La décision de faire des études en STAPS remonte à la fin de l'enseignement secondaire supérieur (première ou terminale) pour la moitié des jeunes, au moment où la question de l'orientation post-baccalauréat devient inévitable. Pour une part non négligeable d'étudiants cependant (21 %), le choix est fait depuis l'enseignement primaire ou le secondaire inférieur, témoignant ainsi du caractère déterminé de leur orientation. En termes de chronologie, les bacheliers professionnels font remonter ce projet plus tôt que les autres dans leur cursus, en primaire, au collège ou encore en seconde. Même si les bornes du temps contiennent une part d'approximation, la décision marque le moment de concrétisation d'un parcours et manifeste aussi une ambition d'étude de la part de ces jeunes, déconstruisant l'idée d'une orientation « par défaut » vers l'université.

En ce qui concerne les raisons de leur inscription en STAPS, les bacheliers professionnels ne se distinguent pas vraiment des autres étudiants (tableau 3)⁷. Les motifs les plus souvent avancés renvoient à la volonté de « rester dans le monde du sport » (95 %), suivie du fait « d'être doué » en sport (91 %), du souhait de « faire des études en lien avec le sport depuis toujours » (77 %) mais aussi de pouvoir « vivre une expérience étudiante » (56 %). Ils sont en revanche bien moins nombreux à s'être inscrits en STAPS pour avoir plus de chances de « trouver rapidement un travail » (20 %), ou parce que ces études leur ont semblé « faciles » (10 %) ou encore parce qu'ils considèrent que leur série de « baccalauréat limite les choix » (8 %). Si ces résultats d'ensemble renvoient l'image d'une relative unité de comportement, une analyse détaillée des réponses apporte toutefois quelques nuances. Les bacheliers technologiques évoquent davantage les limites de choix d'études liées à leur diplôme et aucun bachelier professionnel n'a retenu la « facilité » des études en STAPS.

La variété des profils qui caractérise la filière STAPS ne laisse pas supposer une telle homogénéité autour des motivations à suivre ce cursus. Autrement dit, les jeunes se définissent moins par leurs spécificités scolaires ou sociales que par un goût partagé pour le sport. Interrogés sur la raison principale qu'ils mettraient en avant parmi les items proposés, les jeunes identifient le plus souvent le fait de « rester dans le monde du sport » (42 %) et, en second lieu, parce qu'ils ont « toujours voulu faire des études en lien avec le sport » (27 %), soulignant ainsi des motifs plutôt d'ordre vocationnel et d'appartenance sociale à un groupe donné.

⁷ Dans le questionnaire, il était demandé aux jeunes de justifier leur orientation à partir de motifs habituellement évoqués, en leur proposant des items à valider ou non, puis de choisir la principale raison. Précisons que les termes et items du questionnaire sont reproduits dans ce rapport entre « guillemets », par exemple « motivation », « rester dans le monde du sport »...

TABLEAU 3. MOTIFS D'INSCRIPTION EN STAPS DES ÉTUDIANTS SELON LE BACCALAURÉAT (EN %)

	Baccalauréat				Ensemble
	S	ES et L	Pro	Techno	
Vivre une expérience étudiante	59	56	57	43	56
Trouver rapidement un travail	19	27	17	12	20
Rester dans le monde du sport	93	98	96	95	95
Ces études semblent faciles	14	8	-	3	10
Le bac obtenu limite les choix	2	9	9	31	8
Faire des études en lien avec le sport	72	87	71	74	77
Pourquoi pas ces études là	42	42	42	54	44
Doué.e pour le sport	92	87	100	93	91
<i>Effectif STAPS</i>	<i>230</i>	<i>119</i>	<i>25</i>	<i>63</i>	<i>437</i>

Source : enquête IREDU.

Lecture : 56 % des jeunes valident leur inscription en STAPS pour « vivre une expérience étudiante » à l'université, 20 % pour « trouver rapidement un travail »...

Tous les bacheliers présentent leur orientation en STAPS comme un choix réel et non une situation « subie » ou « par défaut ». Néanmoins leurs perceptions scindent la population enquêtée en deux. D'un côté, les bacheliers scientifiques considèrent cette orientation comme « facile » et/ou « sans risque » et/ou « dans le prolongement de leur baccalauréat » (98 % contre 13 % des autres diplômés). En contrepoint, les autres bacheliers (quelle que soit la série du bac) estiment que cette orientation constitue un « risque » et/ou qu'elle est « difficile » et/ou « osée » par rapport à leur diplôme (96 % contre 10 % des bacheliers scientifiques). Ces risques sont d'ailleurs exprimés par plusieurs jeunes⁸ : « *On m'avait mis en garde sur certaines matières réputées difficiles, cela s'est avéré vrai* » (Tom, bachelier technologique) ; « *Je savais que sortant de bac pro ce serait compliqué mais avec motivation et à faire les efforts nécessaires c'est accessible* » (Cristina, bachelière professionnelle) ; « *C'est une filière certes plus difficile que je l'avais imaginée, mais elle reste passionnante ! Des professeurs passionnants ! Des cours intéressants ! C'est une filière épanouissante, et d'actualité* » écrit Anaïs, bachelière littéraire, qui espère devenir professeure d'EPS depuis le collège, « *un rêve d'enfant* » comme elle l'explique.

Quels que soient leurs motifs et la période à laquelle ils ont choisi de suivre des études en STAPS, les étudiants sont massivement satisfaits de leur orientation. Pour la plupart cela correspond à leurs attentes (86 %). « *Car il y a autant de sport que je pensais et on est autonome* » : cette phrase écrite par Zora, bachelière professionnelle, résume les perceptions positives qui complètent celles de Boris, bachelier scientifique, « *Emploi du temps léger, assez de sport et matières diversifiées* ». Dans l'ensemble, les jeunes signalent s'être (bien) renseignés avant leur inscription, notamment auprès d'enseignants, de professeurs d'EPS, d'entraîneurs, d'amis ou d'étudiants en formation STAPS. Plusieurs évoquent ainsi la théorie, les matières ou les difficultés attendues comme Valentin, bachelier technologique, « *averti à l'avance que ce n'était pas que du sport et que le niveau était élevé* », ou Amélie, bachelière scientifique, « *car on a autant de pratique que de théorie, on m'avait prévenu qu'il n'y aurait pas que du sport* ». Cette connaissance éclairée sur la discipline fait que peu déclarent être déstabilisés par rapport à l'image qu'ils avaient de STAPS : autant de jeunes (7 %) reconnaissent être

⁸ Les écrits et paroles des jeunes sont reproduites en « italique », et pour garantir leur anonymat, les prénoms sont fictifs ou ont été choisis par les étudiants interviewés.

décus qu'agréablement surpris avec des représentations opposées. Du côté des décus : « *Je ne m'attendais pas à autant de sciences et si peu de sports* », témoigne Quillian, bachelier ES ; du côté positif : « *Beaucoup de sports, de polyvalence et de sciences !* », souligne Anaïs, bachelière L.

D'ailleurs, ils sont nombreux (plus de 92 %) à affirmer qu'ils referaient le même choix de formation à l'image de ces jeunes qui explicitent : « *Le sport me plaît malgré des difficultés dans certaines matières* » (Boris, bachelier S) ; « *Parce que j'aime le sport, c'est plus qu'une passion c'est un mode de vie* » (Joé, bachelier technologique) ; « *Les études STAPS sont liées au sport et m'orientent vers mon métier* » (Zora, bachelière professionnelle).

Le fait que ces études s'inscrivent dans le prolongement d'activités extra-scolaires avec lesquelles ils se sentent en affinité permet aux bacheliers de développer un rapport positif à leurs études universitaires, quand bien même elles leur semblent difficiles. En effet, moins de deux étudiants sur dix estiment, lors de l'enquête menée avant les résultats du premier semestre, avoir de très bonnes chances de réussite en STAPS, alors que la majorité des jeunes interrogés pensent avoir des chances incertaines et que le quart ne savent pas évaluer leurs chances. Pour faire face à ce défi, ils mobilisent une rhétorique fréquente dans les pratiques sportives. Ainsi, interrogés sur ce qui, selon eux, est important pour réussir en STAPS, l'engagement personnel ressort fortement : la « motivation »⁹ arrive en tête, citée par les deux tiers des jeunes (tableau 4), à l'image d'Anaïs, bachelière littéraire qui écrit : « *Avec de la bonne volonté et de la motivation, on peut déplacer des tapis de gym !* » Mais « la passion pour le sport » (20 %) et le fait d'« avoir un projet professionnel lié au sport » (18 %) sont aussi deux items fréquemment évoqués par les étudiants.

Pour autant, conscients d'évoluer dans un cadre où les exigences académiques pèsent lourdement sur les cursus, les jeunes ne sont pas dans l'illusion que le « niveau sportif » est suffisant pour réussir, item cité par seulement 10 % des étudiants. Ainsi, « le niveau scolaire » (45 %) et « le goût pour les études » (23 %) sont aussi des éléments pris en considération par les étudiants. D'ailleurs, ils estiment que certains profils scolaires (type de baccalauréat) sont moins adaptés pour réussir : le baccalauréat professionnel en particulier, pour la moitié des étudiants, suivi du baccalauréat littéraire (44 %), puis du baccalauréat technologique (27 %).

TABLEAU 4. FACTEURS DE RÉUSSITE EN STAPS SELON LES ÉTUDIANTS (EN %)

	Baccalauréat				Ensemble
	S	ES et L	Pro	Techno	
Niveau sportif	8	13	16	8	10
Niveau scolaire	46	41	48	48	45
Projet professionnel lié au sport	19	19	8	14	18
Passion pour le sport	22	18	8	22	20
Motivation	63	68	64	56	63
Goût pour les études	20	30	16	22	23
<i>Effectif STAPS</i>	230	119	25	63	437

Source : enquête IREDU. Lecture : 63 % des jeunes pensent que réussir en STAPS est en premier lié à « la motivation », 45 % indiquent « le niveau scolaire », 23 % « le goût pour les études »...

⁹ Cette référence à un terme de sens commun issu de la psychologie n'est pas sans rappeler le poids de la psychologie au sein du monde scolaire (Bonnerly, 2008).

L'examen des justifications que se donnent les jeunes dans leur choix d'orientation pour la filière STAPS montre qu'ils ont tous de « bonnes raisons » d'avoir choisi ce cursus, quelle que soit la spécificité de leur profil. Ce point mérite d'être souligné en particulier pour les bacheliers professionnels, car les analyses des trajectoires mettent plutôt en avant les conséquences de décisions institutionnelles sur leur orientation, dans le secondaire comme dans le supérieur, avant de s'intéresser à la rationalité de leur choix et à la dynamique propre qui les anime. À cet égard, dans la mesure où les étudiants de STAPS mobilisent à la fois les valeurs du sport et du monde académique pour situer les déterminants de la réussite universitaire (au sens de la validation d'un diplôme), il devient intéressant de regarder plus concrètement comment ils parviennent à traduire cela en engagement effectif pour le travail scolaire, celui-ci faisant partie des conditions d'études jouant sur la réussite des parcours des jeunes à l'université (Landrier *et al.*, 2016). Au regard de l'importance que revêt le sport dans l'histoire de ces étudiants, cela revient à questionner les conséquences de l'intensité du temps sportif sur le temps studieux personnel effectué et/ou perçu par les étudiants en STAPS.

Des études rythmées par un investissement sportif

Malgré une histoire scolaire différente, les bacheliers généraux, technologiques et professionnels ont pour caractéristique commune un investissement sportif important au sein ou en dehors de l'école. Ainsi, les trois quarts pratiquent ou ont pratiqué une ou plusieurs activités en AS (association sportive) ou à l'UNSS (union nationale du sport scolaire), dont la plupart en compétition au niveau régional ou national. Presque tous les étudiants pratiquent ou ont pratiqué en club ou en association, en compétition, au niveau régional ou national notamment. De plus, les deux tiers indiquent aussi une ou plusieurs activités sportives hors institution à l'image de Carla bachelière scientifique qui rêve des Jeux olympiques *via* l'athlétisme. Par ailleurs, un quart de ces jeunes ont opté pour l'option sport au baccalauréat et près de 20 % sont passés par une section sport-études. Au cours de cette première année à l'université, 42 % des jeunes s'entraînent au moins trois fois par semaine et près de 40 % encadrent ou entraînent une équipe. Pratiquants assidus et réguliers, ils le sont rarement à haut niveau : 19 répondants ont le statut de sportif de haut niveau (13 garçons et 6 filles). Néanmoins, le quart des étudiants évoquent un entraînement hebdomadaire de quatre séances au minimum.

Si l'orientation vers cette filière se fonde sur un engagement personnel dans le sport, l'importance des *habitus* ou « le sens de l'orientation sociale » doit aussi être évoquée. En effet, la trajectoire universitaire de ces jeunes s'inscrit dans le prolongement d'une socialisation sportive familiale, 70 % des étudiants attestant que la pratique d'un sport a toujours tenu une grande place dans leur famille. Ainsi, les parents pratiquent ou ont pratiqué une activité physique ou sportive (plus souvent leur père) et dans plus de la moitié des cas, en compétition (notamment leur père), tout comme leur(s) frère(s) et sœur(s). S'ils sont nombreux à poursuivre un loisir déjà pratiqué au sein de leur famille, rares sont en revanche les « héritiers », c'est-à-dire ceux dont les parents exercent un métier en lien avec le sport (5 %).

En écho à ces engagements sportifs, l'investissement studieux en dehors des cours paraît moins important. En effet, près de 40 % consacrent entre 2 à 5 heures par semaine au travail universitaire personnel (week-end inclus), le quart entre 5 et 10 heures et 11 % plus de 10 heures par semaine. À titre de comparaison, les étudiants inscrits au niveau licence en filière scientifique indiquent un temps de

travail autonome compris entre 10 et 14 heures par semaine, ceux des sciences sociales un temps académique entre 8 et 15 heures en moyenne (Fernex, Lima, 2016).

Le temps consacré au travail personnel peut aussi être impacté par celui dévolu à une activité salariée. En STAPS, plus de deux jeunes sur dix affirment avoir un job ou un travail régulier durant la semaine. Si les étudiants qui effectuent une activité régulière déclarent les mêmes temps d'études que les autres jeunes en moyenne, soit 9 heures par semaine (écart-type = 7), de fortes variations sont à relever entre eux : un jeune peut travailler seulement 1 heure, alors qu'à l'extrême, un autre y consacre 35 heures. Les bacheliers professionnels sont non seulement les plus nombreux à exercer une activité régulière (le tiers), mais aussi de manière plus intensive, avec une durée moyenne de 15 heures et une amplitude de 2 à 25 heures par semaine (écart-type = 7). Pour près de la moitié des étudiants, ce job ou travail régulier se trouve dans le milieu sportif et pour moins de 10 % dans le milieu éducatif. L'empreinte du monde sportif apparaît ainsi à travers les expériences professionnelles extra-universitaires des étudiants dès la première année universitaire, à l'image de la « génération 2010 », passée par une formation STAPS (Érard, Guégnard, 2018a).

Cette partie de la recherche qui explore les rapports aux études des jeunes inscrits en STAPS souligne l'importance des engagements sportifs extra-scolaires, non seulement dans la décision de s'orienter vers l'université, mais aussi dans la satisfaction retirée de ce choix. Dans la lignée d'autres recherches qui se refusent à regrouper les bacheliers professionnels sous une même identité de jeunes à l'orientation contrariée, ces constats rappellent donc que l'expérience scolaire peut s'avérer positive lorsqu'elle est soutenue par un projet personnel, quand bien même chacun reste conscient que cet engagement ne suffit pas pour réussir ses études. Ces réflexions méritent d'être prolongées par une analyse prenant en considération le genre, dans la mesure où cette approche met davantage en lumière le poids du sport dans la capacité d'une personne à décider de sa destinée, indépendamment des normes sociales.

2. Des étudiantes au choix audacieux, déterminé et soutenu

Aussi attractive que soit la filière STAPS, cette formation n'en demeure pas moins sous domination masculine, avec une faible présence des jeunes femmes qui interpelle : moins de 30 % au plan local ou national alors que la population féminine représente près de 60 % des étudiants à l'université. Or, les étudiantes qui s'aventurent en STAPS se singularisent par un meilleur niveau scolaire que les jeunes hommes mais aussi par un engagement envers les études sportives qui s'enracine plus tôt dans leur histoire scolaire. Davantage déterminées, elles dérogent aussi à la norme statistique qui situe les pratiques sportives des femmes en-deçà de celles des hommes.

Une dynamique sportive plus affirmée

Si les 124 répondantes à l'enquête présentent un profil social moins favorable comparativement à celui des étudiants de STAPS à l'université Delta, leur parcours académique est nettement supérieur (tableau 5). Moins souvent d'origine sociale favorisée (davantage de parents sans diplôme, 24 % ont un

de leurs parents cadre pour 32 % des hommes), ces femmes ne sont cependant pas plus fréquemment boursières. Plus jeunes, elles indiquent pourtant plus souvent avoir un job étudiant ou un travail salarié et elles décohabitent davantage que la population masculine durant la semaine (74 % pour 62 %), autant d'indices d'une plus grande indépendance.

La répartition de jeunes femmes selon les séries du baccalauréat est similaire à celle des hommes : la moitié des inscrites en STAPS sont titulaires d'un baccalauréat scientifique et seulement 6 % d'un baccalauréat professionnel, à l'instar des hommes inscrits en L1 (tableau 5). Cependant, de manière attendue, leur réussite scolaire les distingue. Plus nombreuses à obtenir leur baccalauréat « à l'heure » (87 % pour 79 %), notamment avec des mentions d'excellence, les étudiantes investissent aussi davantage le travail universitaire personnel. Si le quart des hommes affirment travailler moins de 2 heures par semaine, ce n'est le cas que de 7 % d'entre elles qui, en revanche, déclarent un temps de travail studieux de 5 à 10 heures (33 % pour 23 % des hommes), voire de plus de 10 heures hebdomadaires (15 % pour 10 %).

TABLEAU 5. PROFILS DES ÉTUDIANTS SELON LE SEXE (EN %)

	Femmes	Hommes
Série du bac : S	54	52
ES et L	27	27
Technologique	13	15
Professionnel	6	6
Mentions Bien et Très Bien	14	10
Baccalauréat à 18 ans	87	79
Section sport-études	19	16
Option sport au bac	30	22
Boursier	10	8
Parent cadre	24	32
Parent ouvrier	25	22
Choix STAPS en primaire, collège	26	19
STAPS correspond aux attentes	86	84
Projet professionnel depuis collège	37	28
<i>Effectif STAPS</i>	<i>124</i>	<i>313</i>

Source : enquête IREDU.

Lecture : 54 % des étudiantes en L1 STAPS ont un bac S, 87 % ont obtenu leur baccalauréat à 18 ans..

Dans l'ensemble, les étudiantes présentent un capital sportif, personnel et hérité, comparable à celui des étudiants. En termes de pratique sportive, les femmes ont autant pratiqué que les hommes en AS ou UNSS (un peu plus souvent en compétition 76 % pour 72 %), en club (un peu moins en compétition 79 % pour 86 %) et hors institutions. De plus, le sport de haut niveau concerne six étudiantes, ce qui représente le tiers des inscrits en STAPS comme sportifs de haut niveau (au plan national, les femmes composent aussi le tiers des sportifs de haut niveau). Même si elles affirment (à plus de 92 %), à l'instar des hommes, avoir été parmi les meilleures en EPS (éducation physique et sportive) au collège et au lycée, leurs parcours révèlent une appropriation plus forte de la pratique sportive au service des études avec un plus

grand nombre de cursus en section sport-études, de choix de l'option sport aux épreuves du baccalauréat (30 % pour 22 %), de diplômes de moniteur-entraîneur, de BAFA, BNSA ou SB¹⁰.

Les étudiantes en STAPS se distinguent donc par des engagements sportifs au moins à la hauteur de ceux des étudiants, ce qui les différencie nettement de la population globale des jeunes (les filles présentant une pratique instituée [en club] moins fréquente et moins compétitive, en particulier après la classe de seconde, qui marque un décrochage féminin en matière de loisirs sportifs – voir Muller, 2004). Si elles sont moins souvent inscrites dans un club ou une association durant la première année à l'université (78 % pour 86 % des garçons), les « stapsiennes » sont recrutées parmi la faible proportion de filles sportives compétitrices. Par ailleurs, si ces femmes s'entraînent moins souvent (toutes proportions gardées, 33 % évoquant un entraînement hebdomadaire de trois séances au minimum pour 40 % chez les hommes), elles encadrent autant des équipes ou des activités sportives que les hommes. En étant aussi davantage détentrices d'un diplôme de monitrice ou d'animatrice, leur capital sportif est important et les distingue d'une jeunesse féminine globalement moins sportive, *a fortiori* en club et en compétition (Davisse, Louveau, 1998 ; Cléron, Caruso, 2017).

Le sport tient aussi une place importante dans leur famille, à l'image des étudiants (69 %). D'ailleurs, leur père pratique ou a pratiqué un sport dans les mêmes proportions que les étudiants mais un peu moins souvent en compétition (66 % pour 71 %). Ces étudiantes se différencient toutefois par leur mère qui a plus souvent pratiqué un sport (79 % pour 68 %), de surcroît en compétition, comme le montrent certains travaux antérieurs ayant repéré ces mêmes tendances (Érard, Louveau 2016a, 2016b).

Une dynamique vocationnelle plus ancrée

Autre élément de distinction, le choix de l'orientation en STAPS est survenu plus tôt chez les bachelères, notamment en primaire ou au collège (26 % pour 19 % des bacheliers). Ces perspectives d'orientation plus précocement envisagées ne sont pas sans lien avec un projet professionnel également plus fréquemment formulé depuis le primaire et le collège (37 % pour 28 %), notamment pour devenir « *prof de sport* » ou « *prof d'EPS* », « *entraîneur* » ou « *travailler dans la rééducation ou devenir kinésithérapeute* », « *psychomotricienne* », « *sapeur-pompier professionnel* », « *gendarme* »...

Alors que la filière STAPS est une formation historiquement masculine, les étudiantes n'envisagent pas leur orientation de façon plus négative (« difficile, risquée ou osée »), ni même à l'inverse plus positive (« facile, sans risque et dans le prolongement du baccalauréat ») que les hommes. Si elles évoquent les mêmes motifs qui les ont incitées à s'inscrire en STAPS (à l'exception de « pourquoi pas ces études-là ? » (47 % pour 42 % des étudiants), leurs réponses sont pourtant toujours légèrement inférieures (notamment quant au fait de trouver rapidement un travail, de s'estimer douée pour le sport et de vouloir vivre une expérience étudiante). Par ailleurs, elles portent un regard plus négatif sur la procédure d'admission APB en la jugeant plus souvent « difficile » (45 % pour 38 %), « stressante » (79 % pour 72 %) et « décourageante » (33 % pour 17 %). Globalement, si les trois quarts des hommes émettent un avis positif sur APB, ce n'est le cas que de la moitié des femmes. Percevant plus négativement cette procédure

¹⁰ Brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur (BAFA), brevet national de sauvetage et sécurité aquatique (BNSA), surveillant de baignade (SB).

d'admission, les femmes ont en revanche reçu davantage d'encouragements (80 % pour 69 % des hommes), de la part de leurs parents notamment, et surtout, de leur mère.

Engagées dans une filière majoritairement masculine du côté des étudiants comme du côté des enseignants, elles ont une image de leur formation un peu plus positive : seulement 5 % des « stapsiennes » se disent déçues contre 8 % des hommes. Les étudiantes sont tout autant satisfaites de leur orientation en STAPS que les hommes (98 %) et seraient aussi nombreuses à choisir à nouveau cette formation si c'était à refaire (94 %). L'inversion du genre qu'elles opèrent au travers de leur orientation semble donc positivement vécue par la plupart. Toutefois, malgré une carrière scolaire antérieure souvent supérieure à celle de la population masculine, elles estiment moins fortes leurs chances de réussite et affirment plus souvent être dans l'inconnu à ce sujet (29 % pour 23 % des étudiants). À leurs yeux, plus que pour les garçons, la réussite en STAPS est davantage liée « au goût pour les études » (27 % pour 21 %) et à la « motivation » (66 % pour 62 %). Leur rapport positif à la formation ne semble donc pas entaché par des chances de réussite (au sens de la validation d'un diplôme) estimées moindres.

Il est difficile de savoir si leur attitude qui fait preuve de moins d'assurance dans les études est à rapprocher de la tendance générale des filles à sous-estimer leurs compétences (Duru-Bellat, Mingat, 1988 ; Duru-Bellat, 2010 ; Érard, Louveau 2016b) ou de leur moindre légitimité sociale à exister dans une discipline où les hommes sont plus présents. Quoi qu'il en soit, les jeunes filles ne semblent pas avoir conscience des inégalités d'accès aux espaces sociaux liés au sport.

Une vision du monde du sport peu sensible aux inégalités

« *Il y a autant de femmes que d'hommes dans le monde du sport.* » Cette phrase résume leur vision du monde du sport. La plupart des jeunes interrogé·e·s pensent donc que la réussite professionnelle dans le monde du sport est aussi facile pour un homme que pour une femme (tableau 6). Les répondant·e·s soulignent l'égalité, le fait qu'il n'existe pas (ou qu'il ne doit pas y avoir) de différence entre hommes et femmes, tout le monde a des chances de réussir, mais cela dépend du projet, du domaine, du sport, de la motivation, de la détermination de chacun·e, des contacts, de la passion, d'après leurs écrits : « *Tout dépend de sa passion pour le monde du sport et son investissement.* »

Les étudiantes l'explicitent ainsi : « *L'égalité homme/femme est de plus en plus présente* » ; « *Le monde du sport évolue et que ce soit pour une femme ou un homme les chances de réussites sont égales malgré les préjugés* » ; « *Être un homme ou une femme ne limite aucune possibilité* » ; « *Femme ou homme cela est pareil. Le sexe n'a rien à voir avec l'envie et la motivation quand l'envie de faire un métier est présente* » ; « *Homme ou femme tout le monde a la même chance de réussir* » ; « *Chaque sexe est lié à des catégories de sport et d'activités physiques donc il faut autant de femmes que d'hommes et je pense que le nombre d'hommes et de femmes dans le monde du sport est assez proche* » ; « *Les femmes ont autant de chances de réussir que les hommes : il y a beaucoup de débouchés, chacun peut trouver sa place* », « *Femmes plus douées dans certains sports et inversement* »...

Les étudiants, de leur côté, exposent des argumentaires proches : « *Car quand on possède des diplômes ou qualités, les chances sont les mêmes pour tout le monde* » ; « *Femmes et hommes ont leurs capacités et potentiels pour aller loin dans le sport* » ; « *Le genre n'est pas prépondérant à la réussite seule la motivation de l'individu est déterminante* » ; « *Car tout dépend de la motivation et l'envie de réussir* » ;

« Je ne vois pas d'inégalités de sexe dans le milieu pro du sport » ; « Pour travailler, il faut des diplômes. Les diplômés ne sont pas favorisés à un des deux » ; « Le milieu du sport donne sa chance à tous » ; « Tout le monde est libre de réussir selon le code du sport L100-1. Hommes et femmes ont libre accès aux APS » ; « Si on se donne les moyens et qu'on ne donne pas une image négative de soi au sport, chacun peut réussir » ; « Parité des sexes » ; « Pas de différence c'est dur pour les deux »...

TABLEAU 6. PERCEPTION DE LA RÉUSSITE SEXUÉE DANS LE MONDE DU SPORT (EN %)

Il est plus facile de réussir	Femmes	Hommes
Quand on est un homme	30	21
Quand on est une femme	1	2
C'est pareil pour les deux	69	77
Total	100	100

Source : enquête IREDU. Lecture : 30 % des femmes estiment qu'il est « plus facile de réussir professionnellement dans le monde du sport quand on est un homme », 69 % que « c'est pareil » pour les hommes et les femmes.

Interrogés sur leurs représentations en matière de réussite professionnelle, les jeunes tiennent un discours qui paraît assez consensuel. Pour autant, les étudiantes sont plus nombreuses à percevoir les inégalités de sexe dans le secteur sportif : 69 % d'entre elles pensent qu'il est aussi facile pour un homme ou une femme de réussir dans le monde du sport (pour 77 % des étudiants) et 30 % indiquent qu'il est plus facile de réussir quand on est un homme (pour 21 % des étudiants). Quelques extraits des propos des étudiantes reflètent cette prise de conscience :

« Car stéréotype (homme = sport) ! » ;
 « Il existe toujours une inégalité homme/femme, les hommes présents depuis toujours dans le sport » ;
 « Il y a encore trop de stéréotypes, et de différences, d'inégalités entre les hommes et les femmes » ;
 « Les hommes sont + considérés dans le monde du sport malgré que les égalités homme/femme évoluent dans la professionnalisation du sport » ;
 « Depuis toujours les hommes ont la réputation d'être meilleurs en sport, d'être "faits pour ça" » ;
 « Les hommes sont souvent considérés comme meilleurs sportifs » ;
 « Tous les sports sont "adaptés" aux attributs physiques, psycho etc. des hommes. On encourage beaucoup plus les hommes à persévérer dans le sport ».

Quelques étudiants se rallient à ces explications qui mettent en exergue la société, les stéréotypes, la persistance des inégalités, voire la discrimination, les médias :

« La société est globalement machiste, les hommes sont encore trop considérés comme supérieurs aux femmes » ;
 « Les femmes doivent toujours jouer plus des coudes que les hommes » ;
 « Parce que les femmes, dans beaucoup de domaines sont discriminées. Et dans le monde du sport, certains clichés veulent que ce monde soit réservé aux hommes. Ce qui est faux, les femmes peuvent réussir dans le monde du sport » ;
 « Car les hommes sont beaucoup ancrés dans le sport. Que ça soit médiatiquement que professionnellement » ;
 « Toujours le problème de la société actuelle que ce soit dans le sport ou non, les femmes sont sous-représentées » ;
 « On a plus l'habitude de voir les hommes à la TV par exemple, et ils sont de plus haut niveau ».

En définitive, la réussite professionnelle dans le monde du sport se conjugue au masculin pour 30 % des étudiantes et 21 % des étudiants. Peu nombreux à évoquer la domination masculine présente dans le champ sportif, les jeunes de STAPS y font pourtant explicitement référence, de façon indirecte. Parmi les dix premières personnalités sportives nommées par les étudiantes comme leurs propres références ou modèles, une seule femme apparaît, Simone Biles (tableau 7). Au regard de l'ensemble des réponses, la personnalité féminine n'arrive qu'à la 17^e position ex aequo avec Mohamed Ali et après Karabatic, James, Jordan et Mayer.

TABLEAU 7. LES PERSONNALITÉS SPORTIVES LES PLUS CITÉES PAR LES JEUNES

Nom	Ensemble Effectif	Étudiantes Effectif	Étudiants Effectif
Zinédine Zidane	73	6	67
Teddy Riner	71	17	54
Usain Bolt	34	9	25
Cristiano Ronaldo	29	5	24
Lionel Messi	28	2	26
Roger Federer	22	1	21
Martin Fourcade	20	8	12
Rafael Nadal	15	2	13
Ronaldinho	15	-	15
Tony Parker	14	5	9
Simone Biles	10	10	-

Source : enquête IREDU.

Lecture : à la question « Cite 3 personnes du monde du sport qui sont pour toi des références ou des modèles », 17 étudiantes nomment Teddy Riner, 67 étudiants désignent Zinédine Zidane.

Au terme de cette deuxième partie portant sur les particularités des étudiants en première année de STAPS, les bacheliers professionnels font ainsi figure d'« *outsiders* sociaux et scolaires » (Danner *et al.*, 2016) malgré une hétérogénéité qui distingue cette filière de la plupart des formations universitaires. Si leur profil spécifique ne les place pas dans une position favorable en termes de réussite, ils se révèlent pourtant comme des « ayants droit » (Becker, 1985) du sport au regard de leurs parcours sportifs, de leurs pratiques et de leur famille, qui vont être présentés dans la troisième partie de ce rapport. Ils profitent aussi du droit que leur accorde leur baccalauréat, sésame pour accéder à l'université, en STAPS, à l'instar des bacheliers technologiques plusieurs années auparavant, dont ils sont relativement proches sur plusieurs points (l'âge, le capital sportif familial ou personnel... et le passage en deuxième année¹¹).

¹¹ Parmi les 25 bacheliers professionnels inscrits pour la première fois en STAPS à la rentrée universitaire 2017-2018, Cristina et Théodore sont les deux à passer en L2 STAPS, 13 jeunes refont une première année et 10 ne sont pas réinscrits en L1 de STAPS. Du côté des bacheliers technologiques, 7 jeunes sur 63 sont inscrits en deuxième année de STAPS à l'université Delta.

III. Portraits des bachelières et bacheliers professionnels en STAPS

A *priori* moins destinés à poursuivre des études universitaires, les bacheliers¹² professionnels sont effectivement peu présents en STAPS à l'université Delta. À l'échelle nationale, ils représentent 7 % des nouveaux entrants en STAPS et 6 % des répondants à notre enquête (vingt-cinq bacheliers dont sept jeunes femmes)¹³. Cette troisième partie¹⁴ vise à souligner les spécificités des bacheliers professionnels inscrits en première année de STAPS à l'université Delta et révèle la diversité de leurs attitudes et stratégies à l'égard de l'enseignement supérieur.

Ces étudiants « atypiques » se distinguent par un profil social moins favorisé, un parcours scolaire davantage subi mais plutôt réussi, et un investissement sportif moindre. Ils se positionnent entre une dynamique vocationnelle ancrée dans le temps et une prise de risque consciente dans le choix de cette filière, malgré un chemin semé d'embûches pour accéder aux STAPS. Le rapport aux études supérieures ne peut se décliner au singulier et englobe une multiplicité d'expériences relatées au fil des entretiens. Comprendre comment le passé social, scolaire et sportif se raconte au regard du présent permet ainsi d'identifier quatre types de parcours, illustrés par quatre portraits de bachelières et bacheliers professionnels en STAPS.

1. Des inégalités sur la ligne de départ¹⁵

Du point de vue de leur portrait social et scolaire, les bacheliers professionnels sont âgés de 18,5 ans en moyenne au moment de leur première inscription en STAPS. Cette moyenne d'âge est très proche de celle des autres étudiants avec quelques mois de différence : 18,1 pour les bacheliers généraux et 18,4 pour les titulaires d'un baccalauréat technologique. Comparés aux autres étudiants, ils viennent de milieux plus modestes : leurs parents sont moins souvent en emploi, cadres¹⁶ ou diplômés de l'enseignement supérieur. Ils se différencient par le fait qu'ils sont fréquemment les premiers de leur famille à accéder à l'université, un espace peu connu donc de leur environnement familial¹⁷. Ils sont

¹² Les termes employés pour désigner les personnes sont pris parfois au sens générique et ont à la fois valeur de féminin et de masculin dans ce rapport.

¹³ Notons que parmi les bacheliers professionnels qui s'orientent vers STAPS à l'université Delta, la part des filles est semblable à la moyenne de cette filière (28 %).

¹⁴ Les données analysées dans cette partie viennent de l'enquête quantitative par questionnaire réalisée auprès des inscrits en première année de STAPS à l'université Delta et des entretiens semi-directifs menés auprès de ces mêmes jeunes au cours de l'année 2017-2018. Les écrits et paroles des jeunes sont reproduits en « *italique* ». Pour garantir leur anonymat, les prénoms sont fictifs ou ont été choisis par les étudiants interviewés. Précisons que les mots, termes et items du questionnaire sont reproduits entre « guillemets », par exemple « motivation », « rester dans le monde du sport »...

¹⁵ Pour reprendre la métaphore de l'article de Catherine Louveau consacré à l'arrivée des femmes dans le monde du sport (2006).

¹⁶ 30 % ont un de leurs parents cadre (34 % des inscrits à l'université au plan national) et le quart ont un parent ouvrier (12 % des effectifs à l'université au plan national) (DEPP, 2018).

¹⁷ 4 bacheliers professionnels sur 10 ont un de leurs parents qui a continué des études supérieures (*versus* 6 étudiants sur 10) et près du tiers ont un frère ou une sœur qui a fait des études supérieures (*versus* la moitié des autres étudiants).

aussi davantage boursiers tout en exerçant plus souvent un job ou un travail salarié régulier et ils résident principalement au domicile familial. Malgré ce profil socioéconomique significativement moins favorable que celui de leurs camarades, ils ne déclarent pas plus que les autres rencontrer de difficultés financières.

Cette population est composite de par son passé scolaire : la moitié des diplômés professionnels ont eu leur baccalauréat l'année de leurs 18 ans sans redoublement et 46 % ont obtenu une mention, ce qui les distingue de tous les autres bacheliers. Cette population est hétérogène aussi de par les spécialités professionnelles qui ne laissent pas supposer une telle orientation à l'université (sécurité prévention, électrotechnique, commercialisation, gestion-comptabilité, gestion-administration, vente, accompagnement-soins-services à la personne, production végétale, logistique, aménagement et finition du bâtiment, laboratoire, métallurgie, maintenance des équipements industriels, hôtellerie-restauration, techniques forestières, etc.). Les bacheliers font ainsi preuve d'une audace qui parfois s'explique par leurs expériences et leur projet. À titre d'illustration, Cristina explicite son choix du baccalauréat professionnel sécurité-prévention : « *Parce qu'il m'a permis de faire ce que j'aime, me faire entrer chez les pompiers volontaires et dans la gendarmerie* » ; puis son orientation en STAPS : « *C'était STAPS ou alors je passais directement mon concours pour les pompiers de Paris et je partais.* »

Mais surtout, plus du tiers de ces jeunes ont expérimenté une orientation par défaut en lycée professionnel et les deux tiers ne choisiraient pas le même baccalauréat si c'était à refaire (tableau 1). Sans doute leurs bons résultats au baccalauréat les conduisent à penser qu'ils auraient pu réussir dans la voie générale. Certains précisent d'ailleurs avoir été « *poussés* » vers la voie professionnelle et plusieurs disent rencontrer des difficultés à l'université du fait des matières générales, notamment scientifiques, moins développées dans leur formation professionnelle. Ils se distinguent des autres par cette orientation davantage vécue de manière négative. Il est vrai que l'orientation scolaire ne peut être ramenée uniquement à un choix individuel, « *l'élève ne choisit que ce qui lui reste à choisir en fonction de ses performances* » (Dubet, 1996).

TABLEAU 1. ORIENTATION DES JEUNES VERS LE BACCALAURÉAT (EN %)

	Baccalauréat				Ensemble
	S	ES et L	Pro	Techno	
Orientation bac choisie	91	88	60	79	87
Orientation bac par défaut	8	9	36	19	12
Ne choisirait pas le même bac	7	26	64	39	20
Bac lié à un projet	65	20	29	44	48
<i>Effectif STAPS</i>	<i>230</i>	<i>119</i>	<i>25</i>	<i>63</i>	<i>437</i>

Source : enquête IREDU.

Lecture : 87 % des étudiants affirment avoir choisi l'orientation vers le bac qu'ils ont obtenu ; 12 % l'ont choisie par défaut ; 20 % ne choisiraient pas le même bac si c'était à refaire ; 48 % avaient un projet en LP.

En déclarant moins souvent que les autres jeunes que leur baccalauréat était lié à un projet, un certain nombre d'entre eux peuvent apparaître comme des « *relégués du secondaire* » mais aussi comme des jeunes indécis à l'image de Samuel, élève sans retard scolaire, qui écrit : « *Mes parents m'ont conseillé de choisir un bac qui allait m'apprendre un métier vu que je n'étais pas particulièrement très motivé pour*

les études. » La population des bacheliers professionnels paraît tout aussi divisée par leur expérience en lycée professionnel perçue par certains comme la chance d'apprendre un métier ou la réalisation d'un projet, quand d'autres la vivent comme un échec, un enfermement mais toujours avec à l'horizon, l'opportunité ou l'espoir de continuer des études par la suite. Ces aspects positifs et négatifs de leur orientation apparaissent notamment au fil des entretiens.

2. Le sport, un loisir sérieux ?

S'ils estiment tout autant que les autres avoir été parmi les meilleurs en EPS dans le secondaire (96 %), les bacheliers professionnels présentent néanmoins un investissement sportif inférieur hormis les deux étudiants sportifs de haut niveau (dont Dorian qui explique son choix de la filière STAPS sous l'impulsion de son coach). En effet, ils ont moins bénéficié d'une option sport au baccalauréat alors qu'ils étaient proportionnellement aussi souvent inscrits en section sport-études que les autres étudiants (17 %). Si les deux tiers ont déjà pratiqué un sport *via* l'AS/UNSS (*versus* 75 % chez les autres bacheliers), ils ont dans l'ensemble moins participé à des compétitions. Lors de la première année de STAPS, ils s'investissent aussi moins dans un club ou une association sportive (71 % vs 85 %) et quand ils le font, ils s'entraînent moins que les autres bacheliers. Si tous ces indicateurs signalent un moindre engagement sportif, ils ne dérogent pas à la tendance générale faisant de la filière professionnelle celle où les élèves présentent les taux de pratique sportive les moins élevés en rapport avec le recrutement plus populaire de ce baccalauréat (Muller, 2006 ; Gleizes, Pénicaud, 2017).

Pour autant, les bacheliers professionnels consacrent à la pratique sportive extra-universitaire une partie non négligeable de leur emploi du temps (la moitié indiquant s'entraîner au moins deux fois par semaine), compte tenu du fait que le tiers d'entre eux exercent aussi un job ou un travail régulier (*versus* 20 % chez les autres étudiants) essentiellement dans le milieu sportif ou associatif, et ce, durant un nombre d'heures élevé. De plus, pour certains, la pratique sportive s'inscrit dans la durée (plusieurs pratiquent depuis longtemps), s'approchant dès lors d'un « *serious leisure* » (Stebbins, 1992) dans la mesure où cet investissement évolue d'une pratique d'amateur vers une activité d'encadrement : ainsi le tiers des bacheliers professionnels encadrent une équipe (*versus* 40 % des bacheliers généraux mais 22 % des bacheliers technologiques).

Cette population paraît, à nouveau, composite de par son engagement sportif et les activités extra-universitaires. Cela se retrouve aussi au regard du temps de travail académique. En effet, les bacheliers professionnels déclarent des temps personnels de travail en dehors des cours très différenciés durant la semaine : entre 2 et 5 heures pour la moitié d'entre eux (*versus* 43 % chez les autres étudiants) et entre 10 et 15 heures pour 16 % d'entre eux (*versus* 11 %).

Le sport n'occupe pas une place très importante dans leur famille pour près de la moitié d'entre eux, ce qui les différencie des autres étudiants. Cela se vérifie par le fait que le père ou les frères et sœurs ont moins souvent pratiqué un sport ou une activité physique, mais lorsque les parents ont pratiqué, les pères et les mères ont davantage effectué de compétitions. Si en moyenne, la pratique sportive de la famille est légèrement plus faible que chez les autres bacheliers, l'écart est toutefois plus réduit par

rapport à la pratique sportive de l'étudiant lui-même¹⁸. Autrement dit, les bacheliers professionnels disposent d'un capital sportif personnel inférieur et d'un capital sportif hérité comparable aux autres jeunes, notamment les bacheliers technologiques, d'autant plus que l'activité sportive dans les milieux les plus modestes, qu'elle soit compétitive ou non, encadrée ou non, reste parmi les plus faibles.

TABLEAU 2. CAPITAL SPORTIF SELON LA SÉRIE DU BACCALAURÉAT

	Baccalauréat				Ensemble
	S	ES et L	Pro	Techno	
Capital sportif étudiant	8.7	7.6	6.7	6.9	8.0
Capital sportif familial	3.5	3.5	3.4	3.4	3.5

Source : enquête IREDU.

Lecture : les étudiants inscrits en STAPS ont un score lié à leur capital sportif de 8 points en moyenne, et un score lié à leur capital sportif familial de 3,5 points.

3. Vers les STAPS, un chemin semé d'embûches

Le choix de l'orientation en STAPS est survenu plus tôt chez les bacheliers professionnels que chez les autres étudiants, soulignant une détermination vocationnelle ancienne, déjà relevée dans une enquête antérieure (Danner *et al.*, 2016 ; Danner, Guégnard, 2019). Cette ambition déconstruit l'idée d'une orientation « par défaut » vers l'université. Plus nombreux à avoir fait ce choix en primaire, au collège ou encore en classe de 2^{de}, ils n'ont ensuite formulé que deux à trois vœux en moyenne *via* internet (*versus* cinq vœux chez les autres étudiants), le plus souvent en citant plusieurs lieux de formation en STAPS. Recevant fréquemment de l'université un avis défavorable concernant leur 1^{er} vœu en STAPS, ils ont pourtant opté pour cette orientation, passant outre les retours négatifs qu'ils ne comprennent pas toujours, comme en témoigne Étienne : « *J'ai juste vu avis défavorable. Moi, je croyais que je n'étais pas pris au début mais non... C'est juste moins de chances de...* »

Parmi le tiers des premiers vœux universitaires plébiscités par les lycéens professionnels, se trouvent les STAPS depuis plusieurs années. Or cette formation doit être placée en premier vœu si les bacheliers veulent y être affectés, compte tenu des capacités d'accueil. De plus, à l'université Delta, c'est l'une des deux UFR¹⁹ à demander au futur bachelier de préciser ses motivations²⁰ *via* internet et à

¹⁸ Des scores de pratique sportive ont été construits pour chaque étudiant et pour sa famille. Le score de capital sportif étudiant vaut 0 si aucun sport n'est déclaré, 1 pour chaque sport pratiqué en loisir (ou non précisé), 2 pour chaque sport pratiqué au niveau départemental (ou niveau non précisé), 3 pour chaque sport pratiqué au niveau régional, 4 pour chaque sport pratiqué au niveau national, 5 pour chaque sport pratiqué au niveau international ; le score de capital sportif familial vaut 0 si aucun sport n'est pratiqué, 1 si sport(s) pratiqué(s) en loisir, 2 si sport(s) pratiqué(s) en compétition. À partir du test de Pearson, on relève une corrélation de 0,222 entre les deux scores avec un seuil de significativité de $p < 0,001$. Notons que le capital sportif de l'étudiant est fortement corrélé au capital sportif de la famille. Ainsi plus la pratique d'un sport est importante dans la famille et plus les membres de la famille font ou ont fait de la compétition, plus l'étudiant pratique des activités sportives ou physiques et plus souvent il fait lui-même de la compétition.

¹⁹ Unité de formation et de recherche, la seconde étant PACES.

²⁰ Lors de la procédure APB, il est explicitement demandé au futur bachelier qui émet un vœu d'étude en première année de STAPS : « Pouvez-vous préciser brièvement vos motivations pour intégrer cette formation et indiquer les métiers que vous aimeriez exercer à l'issue de vos études (1 000 caractères maximum) ? »

formuler un avis en retour²¹ (orientation active), ces trois avis (favorable, avec recommandation, réservé) n'empêchant pas l'inscription toutefois. D'ailleurs, le site de l'université au moment des candidatures avertit très explicitement les jeunes des limites de leur choix : « ATTENTION : si vous préparez un bac professionnel ou technologique, il vous est vivement recommandé de solliciter l'orientation active afin d'éclairer votre choix car le taux de réussite est faible depuis ces filières. » Cette mise en garde est renforcée par les conseils défavorables des responsables de STAPS à leur rencontre, du type :

- « Les étudiants ayant obtenu un baccalauréat professionnel ont statistiquement beaucoup de difficultés pour réussir dans notre filière de formation (beaucoup d'échecs en première année). Néanmoins, si vous êtes très motivé et prêt à consentir des efforts importants pour combler vos lacunes, vous pouvez aussi vous donner les moyens de satisfaire aux exigences des études universitaires. »
- « Aimer le sport ne suffit pas pour réussir ses études dans la filière STAPS. Vous devez vous sentir prêt à fournir un important travail personnel car cette formation est très exigeante. »

Comment les bacheliers vivent-ils les procédures d'orientation qui peuvent constituer autant d'étapes de découragement vers une orientation atypique ? En effet, ces jeunes sont exposés à d'autres signaux négatifs qui peuvent aussi se trouver dans les brochures de l'ONISEP distribuées aux élèves, lors des journées portes ouvertes, dans les avis des enseignants de lycée, des conseillers d'orientation... autant d'éléments relatés lors des entretiens, qui les mettent à l'épreuve.

À l'image de nombreux bacheliers professionnels, Samuel est ainsi largement découragé par une conseillère d'orientation, la réponse négative *via* APB et des indications formulées lors des journées portes ouvertes :

« [La conseillère] nous conseillait de poursuivre, d'aller en BTS sur ce qu'on faisait déjà en bac. Du coup quand je disais que je voudrais faire kiné, aller en STAPS, elle me disait : "je ne sais pas si vous avez déjà vu les pourcentages de réussite des bacs pro mais, c'est, c'est ridicule." Du coup sur ça, elle ne m'encourageait pas forcément, elle me disait "tu mets STAPS en 1^{er} vœu mais tu trouves, tu mets autre chose, tu mets par exemple le BTS maintenance ou..." »

Quant au retour de l'université, Samuel se souvient que « *c'était le plus bas au niveau de l'échelle* » : « [...] Ils marquaient le taux de réussite des bac pro. Mais après ça c'est proportionnel du nombre de bac pro... C'est je ne sais pas, il y avait marqué je crois 5 % ou 2 % [...] Du coup ça, ça n'encourage pas forcément... ». Puis il répond que cela ne l'a pas découragé « *parce que vu que je veux faire kiné et puis c'est le seul moyen* ». Il raconte une autre expérience :

« Quand j'étais venu faire la porte ouverte ici, j'étais en bas, il y avait toute une queue pour, pour aller discuter avec des professeurs et il y avait une dame qui était dans la queue, elle m'a demandé "tu voudrais poser quoi comme question, vers qui je pourrais t'orienter", puis j'ai dit j'aimerais, j'aimerais venir en STAPS l'année prochaine puis faire kiné... Et elle m'a dit "non, ça n'existe pas" euh, puis en gros elle m'a dit dégagez quoi [...] je suis parti du coup, puisque ça m'a pas plu puis du coup, du coup j'ai pas posé de question, mais bon c'est pas grave, c'est pas grave. »

²¹ En 2017, 3 140 avis ont été émis par les responsables locaux de STAPS (pour 3 298 dossiers de L1) : avis favorables pour 58 % des dossiers, avis avec recommandations pour 24 %, avis réservés pour 18 % (SAIO de l'académie Alpha, 2017).

M10 avait lui aussi bien noté, dans les brochures de l'ONISEP, les faibles chances de réussite : « *Oui j'avais vu euh, il y a 4 % d'étudiants de bac pro qui réussissent [...] sur le site de l'ONISEP. Donc, voilà. [...] Oui ça ne m'a pas refroidi non plus pour aller à l'université.* » Pour lui, passer d'un baccalauréat professionnel à l'université n'est pas conseillé : « *[...] c'est même pas du tout conseillé. Mais je pense c'est que c'est faisable quand même. Je pense qu'il y a pas mal de bac pro qui, qui peuvent réussir. Parce qu'il y a quand même de très bons élèves en bac pro et qui peuvent réussir ensuite à la fac.* »

Le sport à haut-niveau fait envisager à Eb de continuer ses études en STAPS depuis la classe de première. S'il hésite avec une poursuite d'études plus « accessible » en BTS, ce sont les STAPS qui ont sa préférence pour rester dans le monde du sport : « *J'avais hésité avec le BTS. Enfin, comme moi je viens d'une filière professionnelle, euh, le BTS ça fait plus accessible pour moi mais sauf que moi je voulais rester dans le sport, dans le monde du sport.* » Alors qu'il classe STAPS en premier vœu, c'est en connaissant l'existence d'une capacité d'accueil et les faibles proportions de réussite des bacheliers professionnels dans cette discipline :

« [...] surtout pour STAPS, je regardais aussi les pourcentages de réussite, les pourcentages d'entrée. Et, c'était pour moi assez compliqué dès que j'ai vu, déjà le pourcentage de réussite pour un, pour la filière professionnelle, c'était vraiment peu. Bon, la preuve là, je suis un peu en difficulté mais, mais je vais essayer de, d'y arriver... »

Il n'en est pas découragé pour autant, ni même par les taux de réussite lus sur divers sites internet « *qui mettaient les pourcentages* » : « *Non, ça m'a pas fait douter, parce que moi je suis optimiste et enfin pff, je j'arrive à, à me donner à fond quand il faut, et bah rien, rien ne me fait peur et je me donnerai à fond.* »

Pour Théodore, le choix de STAPS remonte à la classe de première où il a été encouragé par son enseignant d'EPS, sa professeure principale et sa famille. Lors de l'entretien, il décrit la procédure d'inscription « *facile mais pénible* » :

« [...] et pourtant j'ai eu un avis même défavorable [...] Ils m'ont directement dit les chances pour un bac pro de réussir en STAPS sont de 5 % ou un truc comme ça... en fait le message ça revenait plusieurs fois, plusieurs fois, et on recevait même des mails comme quoi le taux de réussite pour les bac pro était... à chaque fois, ils remettaient ça, c'était en petit, c'était écrit en petit, c'était mis à la fin mais je trouvais que c'était un peu, c'était un peu abusé quoi. Ils cherchent à ne pas nous faire venir. »

Mais il continue en affirmant que cela ne l'a pas incité à changer ses vœux :

« Parce que bon ok ça me décourageait mais en même temps je me disais bah je m'en fiche, ça changera rien, quoi qu'il arrive si je ne réussis pas, ok je serais dans les pourcentages qui n'ont pas réussi, et si je réussis je serais peut-être bien le pourcentage qui réussit [...] j'ai fait les démarches et puis j'ai eu la chance d'être pris et pour l'instant ça va plutôt bien. Donc ça montre que j'ai eu raison de le faire²². »

Les jeunes paraissent bien informés dans l'ensemble que ce soit sur la procédure et le fait de positionner STAPS en premier vœu. Ils affirment s'être (bien) renseignés avant leur inscription notamment auprès des enseignants, des professeurs d'EPS, d'entraîneurs, d'amis ou d'étudiants en formation STAPS, et ils évoquent aussi la théorie, les matières ou les difficultés attendues. Dès lors, ils sont massivement satisfaits de leur orientation et l'image qu'ils avaient de STAPS correspond à leurs

²² Théodore est l'un des deux bacheliers professionnels à être admis en L2 STAPS.

attentes. « *Car il y a autant de sport que je pensais et on est autonome* », cette phrase écrite par Zora résume leurs perceptions positives.

Cette fois, en contraste avec leur orientation plus ou moins contrainte vers le lycée professionnel, pour tous les bacheliers professionnels, l'inscription en STAPS est un choix réel et n'est pas une situation subie ou par défaut. Elle s'inscrit dans une démarche déterminée allant souvent contre les verdicts négatifs institutionnels qui leur sont renvoyés et passant outre les découragements, venant le plus souvent de leurs professeurs de lycée, parfois du directeur. Ainsi Cristina explique le manque de soutien de la part de l'ensemble des enseignants, même le proviseur « *a fait un dessin d'un avion qui se cassait, qui se crashait* » :

« Le lycée m'a toujours dit ça va être compliqué, ça va être difficile et au final quand j'ai vu que j'avais quand même eu 10 et quelques... je l'ai de peu mon semestre, mais je l'ai voilà, je me dis que rien n'est impossible en fait. »²³

Dans ce contexte, les étudiants interrogés jugent la procédure d'orientation vers l'enseignement supérieur comme une formalité, « *facile mais pénible* », « *fastidieuse* » quant au fait d'écrire pour chaque formation et établissement ses motivations et ce, malgré les soutiens reçus des enseignants au moment de la phase d'écriture. Par exemple, Jaz a formulé ses vœux d'orientation et effectué trois vœux sans changer au fil de l'année avec le soutien de son professeur principal de français : « *[...] franchement je ne vous cache pas, parce qu'internet c'est un peu compliqué pour moi [...] j'ai rédigé, il a un peu corrigé* ».

Exposés à de nombreux signaux négatifs qui souvent se succèdent, depuis les propos des conseillers d'orientation ou avis des enseignants, en passant par les documents de l'ONISEP distribués aux élèves, ou lors des journées portes ouvertes, les bacheliers professionnels s'avèrent particulièrement persévérants et déterminés dans leur choix, mettant à distance ces avis formulés au moment de leur transition vers l'université, tout en ne surestimant pas leurs chances de réussite.

4. Illusion peu fréquente d'une réussite facilitée par le sport

Considérant souvent leur orientation comme « osée » et « risquée » et malgré des retours peu encourageants voire défavorables, aucun d'entre eux ne se dit déçu de la formation : 23 jeunes déclarent que cela correspond à leurs attentes et 2 sont agréablement surpris. D'ailleurs, ils ont tous répondu qu'ils referaient le même choix de formation si c'était à refaire, à l'exception d'un bachelier qui se réorienterait « *vers un BPJEPS* ».

Tous satisfaits de leur formation après quelques mois à l'université, les bacheliers professionnels affirment néanmoins, encore plus que les autres, que leur série de baccalauréat est la moins adaptée pour réussir en STAPS (les baccalauréats technologiques ou littéraires arrivant ensuite). Ils semblent donc peu nombreux à être baignés par l'illusion d'une réussite universitaire. Ils estiment bien moins que leurs camarades scientifiques avoir de très bonnes chances de réussite mais pas tellement moins que les bacheliers technologiques et toutefois plus que les bacheliers économiques et littéraires. Ils sont en

²³ Cristina passe en fin d'année en L2 STAPS.

fait assez nombreux à ne pas savoir estimer leurs chances (le tiers – comme les bacheliers technologiques).

Si les facteurs de réussite qu'ils énoncent ne sont pas vraiment différents de ceux cités par les autres jeunes (tableau 4, p. 53), les bacheliers professionnels pensent cependant moins souvent que la réussite est liée à « une passion pour le sport », à « un projet professionnel lié au sport » ou au « goût pour les études », tout en évoquant un peu plus qu'elle est liée à un « niveau sportif », comme si, sans se faire une grande illusion quant à leur chance de réussite académique, ils sont tout de même un peu plus souvent animés par cette croyance en l'importance du niveau sportif pour la validation d'un diplôme en STAPS.

Conscients des risques liés à leur orientation, sans illusion quant à leurs chances de réussite universitaire bien qu'un peu plus souvent animés d'une croyance en l'importance du capital sportif pour valider un diplôme STAPS, aucun n'envisage pourtant d'arrêter ses études en STAPS. Ils sont même plus nombreux que les autres à envisager d'aller jusqu'au niveau licence (le tiers) ou à l'inverse, à ne pas savoir (le quart). Porteurs de projet professionnel, ils sont, avec les bacheliers ES et L, ceux pour qui ce projet est intervenu le plus tôt dans la scolarité. Au moment de l'enquête, si les trois quarts des jeunes pensent déjà à un projet professionnel en lien avec le monde du sport, ce projet est d'ailleurs davantage affirmé chez les bacheliers professionnels (deux non-réponses) qui citent alors les métiers d'« entraîneur », de « préparateur physique », « coach sportif », « professeur d'EPS », « pompier », « APA²⁴ », « artiste acrobate », « kiné »... à l'instar des autres étudiants, soulignant ainsi la pluralité des perspectives professionnelles.

Bien loin d'apparaître comme des étudiants arrivés « par défaut » ou « par hasard », ou dans l'illusion d'une réussite universitaire, notamment grâce à leur capital sportif, et sans perspective d'avenir, les bacheliers professionnels se présentent en étudiants volontaristes depuis leur orientation jusqu'à leurs projections d'avenir (scolaire et professionnel), tels des jeunes « tacticiens », conscients des risques.

L'ensemble de ces tendances tendent à homogénéiser les profils et parcours des bacheliers professionnels, masquant en réalité des jeunes aux expériences variées, ce que les entretiens individuels menés permettent de mieux appréhender.

5. Une mosaïque de profils et de parcours

Après le baccalauréat, perçu comme un passeport pour continuer des études, les jeunes sortant de lycée professionnel développent des rapports aux études et au travail singuliers car ils en mesurent le prix : ils ont eu « la chance d'être pris à l'université ». Leurs discours révèlent leurs choix de venir en STAPS – « tenter le tout pour le tout », pour une nouvelle « aventure », « pourquoi pas tenter puisque j'aime le sport », « je voulais rester dans le monde du sport » – afin de convertir une « passion » en métier²⁵ pour plusieurs d'entre eux.

²⁴ Activité physique adaptée.

²⁵ Cette idée que les métiers du sport représentent une façon de convertir une « passion » en un métier est largement répandue sur les sites d'informations consacrés aux formations aux métiers du sport (*Diplomeo*, *Studyrama*, etc.). Elle est aussi au cœur de stratégies managériales d'entreprise qui s'appuient sur « le travail passionné », à l'image de Décathlon, non sans ambivalence (Loriot, Leroux, 2015).

L'analyse présentée dans cette section montre une multiplicité d'histoires et d'expériences positives ou négatives, mises au jour au cours des entretiens. Certains jeunes sont marqués par des contrariétés scolaires (comme Zora, Samuel, Théodore, M10, Jaz)²⁶, quelques-uns ont déchanté dès les premiers contacts avec le monde professionnel, et élaboré alors une alternative à l'issue de l'obtention du baccalauréat. D'autres jeunes ont aussi été contrecarrés dans leurs pratiques sportives assidues, en lien avec un souci de santé (Samuel, Zora), un renoncement à un départ en équipe nationale (Théodore), une migration (Jaz).

Ces jeunes semblent stratégiques et tacticiens (Palheta, 2012), ils jouent au coup par coup sur le terrain de jeu en passant par la case baccalauréat professionnel qui donne l'espoir aux meilleurs (Antonin, Cristina, Matt, Théodore) comme aux moins bons élèves (Zora, Jaz). La plupart construisent un chemin positif et deviennent responsables de leur histoire en s'autorisant d'autres destins scolaires que ceux préfigurés par leur cursus dans l'enseignement professionnel. Ils se prennent au jeu, encouragés par leurs parents ou famille, leurs enseignants pour la plupart. Leurs discours expriment la fierté d'avoir réussi leur baccalauréat, même sans travailler, car cela leur offre l'opportunité d'aller plus loin et plus haut, voire pour certains d'avoir une ambition sociale ou une accentuation des rêves d'évasion hors du monde manuel ou ouvrier, ou pour d'autres avec le support du sport qui assure le lien social et familial. Rares sont les bacheliers qui ont hésité à entrer directement dans le monde du travail.

Une analyse plus approfondie des réponses apportées au questionnaire auprès des étudiants en STAPS a permis de dresser quatre profils de bacheliers professionnels en fonction de leur engagement sportif (appartenance à un club, activités d'encadrement, nombre d'entraînements par semaine) et de leur investissement dans les études de STAPS (temps de travail) :

- les bacheliers professionnels peu investis dans les études et le sport (profil 1),
- les bacheliers professionnels investis dans le sport mais peu dans les études (profil 2),
- les bacheliers professionnels investis fortement dans le sport mais de façon variable dans les études (profil 3),
- les bacheliers professionnels investis dans le sport et fortement dans les études (profil 4).

À titre d'illustration pour chaque profil est présenté un portrait, élaboré sur la base des entretiens conduits en appui à la recherche quantitative. Ces extraits d'entretien doivent être considérés comme des grilles de lecture permettant de saisir le sens que les jeunes donnent à leurs expériences et parcours.

Profil 1, jeunes peu investis dans les études et le sport

Le profil 1 rassemble les jeunes déclarant au moment de l'enquête peu de pratique sportive et peu de travail personnel dans les études. Ce profil comprend six jeunes (dont Jaz) qui ont en commun une origine sociale modeste – ce qui explique que la moitié d'entre eux ont une bourse d'étude – et un étudiant exerce aussi une activité salariée en milieu hospitalier à hauteur de 16 heures par semaine. La plupart vivent des situations familiales difficiles (un parent en arrêt maladie, au chômage, décédé ou absent).

²⁶ Rappel : les prénoms sont fictifs ou ont été choisis par les jeunes lors des entretiens afin de préserver leur anonymat.

Ces bacheliers ont eu une orientation dans le secondaire plutôt contrariée puisque deux d'entre eux seulement ont choisi de suivre un baccalauréat professionnel et referaient les mêmes études si la question était posée, les autres en revanche auraient été plus intéressés par un bac en lien avec le sport. Leur baccalauréat est obtenu en retard ou sans mention. Un seul valide ce premier diplôme à l'heure et avec la mention AB. Au sein de leur fratrie, tous sont les premiers à entreprendre des études dans le supérieur et font même figure de pionniers dans leur famille, les parents n'ayant pas dépassé le baccalauréat.

Au niveau du capital sportif, aucun de ces étudiants n'a intégré une section sport-études ni même choisi une option sport durant leurs études secondaires. Deux jeunes ne considèrent d'ailleurs pas avoir été parmi les meilleurs en EPS. Dans leurs loisirs, les sports exercés dans le cadre de l'UNSS ou des clubs restent conformes aux pratiques sociales de leur milieu : natation, sport collectif (football, volleyball, handball, basketball) et sport de combat (judo, karaté ou boxe). La moitié d'entre eux ont été jusqu'à faire de la compétition, mais plutôt dans un contexte local (pompier, Secours populaire...). Les six étudiants mentionnent aussi que, selon eux, la pratique sportive dans leur famille présente peu d'intérêt, bien que quasiment tous citent un parent au moins pratiquant un sport (sport de combat, natation, majorette, athlétisme, musculation) et participant parfois à des rencontres sportives. Au moment de l'enquête, aucun de ces jeunes n'est encore inscrit en club et pour ceux qui font encore du sport, cela ne dépasse pas les deux heures par semaine. Ils n'ont donc pas de responsabilités d'encadrement d'équipe.

S'agissant de leur rapport aux études supérieures, cinq d'entre eux ont envisagé des études courtes en CREPS et/ou auraient été intéressés par des études en DUT/BTS si cette offre de formation avait existé. Le choix des études universitaires longues en STAPS a d'ailleurs été pour tous tardif, en terminale ou au dernier moment, et, pour trois d'entre eux, il est venu après une expérience post-baccalauréat. Dans ce processus d'orientation, ils se sont sentis encouragés par leurs parents et/ou leur enseignant d'EPS, mais les autres acteurs institutionnels sont rarement mentionnés. Le signal envoyé par APB (quatre avis défavorables et deux avis réservés) n'est cependant pas très positif. Les raisons évoquées pour justifier leurs études en STAPS témoignent aussi d'un rapport plus distant avec le monde du sport. En effet, tous choisissent cette filière pour « rester dans le monde du sport » et parce qu'ils ou elles se pensent « doué·e·s en sport » mais deux jeunes seulement affirment « avoir toujours voulu faire ces études », les autres se contentant de cocher l'item « pourquoi pas ces études-là ? ». En revanche, quatre évoquent l'envie de « vivre une expérience étudiante ». Tous sont lucides et reconnaissent que cette orientation dans le supérieur est difficile par rapport à leur baccalauréat professionnel, voire « osée » et « risquée » pour la moitié d'entre eux. Les chances de réussite leur apparaissent, de ce fait, incertaines, même si pour quatre étudiants, c'est avant tout une affaire de « motivation ». Il est vrai que leur investissement scolaire est en-deçà de la norme attendue, entre 2 et 5 heures par semaine seulement, voire moins pour Jaz. La formation en STAPS répond à leurs attentes et tous referaient les mêmes études mais trois d'entre eux se disent néanmoins moyennement satisfaits de ce choix d'orientation. Leur projet d'études reste d'ailleurs à court terme, cinq d'entre eux visant au mieux la licence. En termes de projet professionnel, cinq se voient à l'avenir coach sportif (ou professeure de sport).

PORTRAIT 1. UN JEUNE PEU INVESTI DANS LES ÉTUDES ET LE SPORT

Jaz : « Ce qui m'a amené en STAPS, c'était en fait une aventure »

Ressources sociales

Jaz arrive en France à l'âge de 14 ans. D'origine africaine, il est l'aîné d'une sœur (en terminale générale) qui ne vit pas avec eux et d'un frère âgé de 5 ans. Sa mère est ouvrière et son père militaire est décédé. Faute de papiers, Jaz déménage souvent et connaît une scolarité perturbée depuis son arrivée à Paris. Il est soutenu par sa mère : « *Il fallait qu'on fasse des études, voilà c'était nécessaire pour ma mère, en tout cas c'était ça la priorité.* » Il est le premier à entreprendre des études supérieures, sa mère ayant obtenu « *le baccalauréat d'Afrique pas bien valorisé ici* », et il explicite : « *J'ai ouvert la voie.* » Boursier, Jaz ne déclare pas de difficulté financière mais, à travers son histoire, l'aspect financier transparait : il travaille durant toutes les vacances (dans le bâtiment, usine de volailles...) et a commencé très jeune (dans les vignes dès son arrivée dans la capitale régionale). Il vit actuellement en résidence universitaire, à moins d'une demi-heure de l'université.

Capital scolaire

Jaz a passé le baccalauréat professionnel aménagement et finition du bâtiment avec deux années de retard, du fait de son arrivée en France à 14 ans et de sa scolarisation morcelée. Sa scolarité en France est jalonnée par les différentes étapes de la sélection scolaire (fin du collège, lycée professionnel, apprentissage, STAPS), sur fond de déménagements et d'intégration. Au collège, « *perdu dans le cursus français* », il effectue plusieurs stages dans divers domaines (serveur, vitrier, peintre...) et après un stage dans le bâtiment, il accepte l'orientation en lycée professionnel : « *On m'a parlé de ça, on m'a parlé tiens pourquoi pas faire un bac pro finition aménagement du bâtiment, c'est quand même pas plus difficile que ça, tout ça, va faire un stage et j'ai effectué un stage, ça m'a plu, c'était un stage de deux, deux semaines [...] Vous savez quand on est en 3e, c'est un peu, on ne sait pas trop, on ne sait pas, ça chauffe un peu la tête, j'étais un peu dans le cursus français, j'étais un peu perdu. En même temps j'avais une tête de Pinocchio, on ne sait pas trop ce qui est... Je ne savais pas trop aussi comment m'intégrer aussi, j'ai dit bon d'accord, on va essayer de s'intégrer, donc voilà. Et à partir de là, je suis passé en 2de.* »

Son expérience en lycée professionnel est vécue positivement : « *Plutôt positif globalement voilà. J'ai appris des choses, j'ai appris beaucoup de choses et, comment voilà, j'ai appris énormément et surtout au niveau connaissances dans le bâtiment, dans la peinture, dans comment ça va arriver dans le monde du travail en fait.* » L'entreprise de peinture l'embauche d'ailleurs sur un contrat d'apprentissage dès la fin de première année de bac pro (incité aussi par la professeure principale au vu de son niveau), mais il résilie son contrat tout en y travaillant les deux mois durant l'été, car Jaz préfère tenter et continuer en LP. Il ne s'attend pas à avoir son baccalauréat : « *Du premier coup, donc voilà, je m'attendais pas, toujours des doutes beaucoup de doutes. Et même les profs ils disaient même qu'il fallait que j'aie aussi en, au niveau CAP, mais quand je l'ai eu, tiens ! [...] Certaines personnes sont capables et j'avais des doutes toujours, certaines personnes sont capables mais voilà, pourquoi pas se donner, donc je me suis donné, je l'ai eu, à partir de 10, 10 euh, 10 et quelques, presque 11.* » Il explique qu'il referait ce choix : « *J'ai toujours aimé le monde de la décoration et tout ce qui est en rapport avec le milieu artistique. Cependant j'aime aussi le sport.* »

Capital sportif

Jaz estime avoir été parmi les meilleurs en EPS. En Afrique, Jaz débute par le basket (de 6 ans à 10 ans), pratiqué avec le judo jusqu'à 13 ans, puis le football en arrivant en France, la boxe (un an en 2011, puis arrêt, car nez cassé). Ces activités sportives se font hors club ou association parce qu'il est « *un pigeon voyageur* » et sans papier – « *quand on n'a pas de papiers on ne peut pas s'inscrire* » –, et une fois stabilisé à J., il reprend le football à l'AS et participe à quelques compétitions, intègre l'équipe du Secours populaire pour le plaisir ou joue également pour le plaisir à la fois au football et au *futsal* en dehors de tout cadre. Actuellement, il n'est dans aucun club ou association et ne s'entraîne donc pas. Pour Jaz, sa famille n'a qu'un faible intérêt pour le sport : sa mère a pratiqué la natation et du basketball en rencontres amateurs. Quant à son frère, il pratique le *taekwondo*.

L'inscription en STAPS

Jaz entre directement à l'université ayant toutefois aussi envisagé le CREPS et, si un baccalauréat en lien avec les métiers du sport avait existé, il aurait été intéressé. Son choix pour STAPS s'est fait tardivement, en terminale. Il précise : « *J'ai eu connaissance de cette filière grâce à ma prof de sport et mon prof de français. Au passage j'ai fait mes propres recherches sur un bouquin indiquant les futures études et métiers.* » Il est encouragé par sa mère mais aussi sa professeure d'EPS et son professeur principal de français (qui le soutient toujours dans ses démarches comme pour la carte d'identité et au moment d'APB), avec qui il valide au lycée la procédure. Il n'est pas découragé dans son choix. Son inscription sur APB lui semble facile grâce à ce soutien, et cela l'aide à réfléchir à son orientation pour laquelle il effectue trois vœux sans changer au fil de l'année (deux STAPS, un éducateur Paris). Il est « *admis en STAPS* » : « *[...] j'ai envoyé des documents, tous les documents complets, bulletins, quelque chose comme ça, donc j'ai envoyé, je me suis inscrit, j'ai envoyé. Je fais une demande de bourse tout ça, donc, je n'ai pas de réponse en fait. Après j'ai juste eu une réponse quoi, que voilà je suis admis.* »

Jaz s'inscrit en STAPS à la fois parce qu'il a « *toujours voulu faire des études en lien avec le sport* », qu'il s'estime « *doué* » et souhaiterait « *rester dans le monde du sport* ». Toutefois, il admet aussi que son inscription dans le supérieur se justifie aussi par l'envie de « *vivre une expérience étudiante* » alors « *pourquoi pas ces études-là ?* » : « *Ce qui m'a amené en STAPS c'était en fait une aventure de savoir un peu, je suis amoureux du sport et le foot, principalement ce que je faisais il y a trois ans, parce que cela peut être très compliqué de faire le foot là où on est dans des petites provinces à J., cela peut être compliqué donc voilà, ce qui m'a poussé à venir ici. Et aussi, j'ai saisi cette occasion parce que voilà on dit toujours le STAPS c'est difficile et il y a beaucoup de gens qui souhaitent intégrer le STAPS, donc je suis arrivé à cette occasion, je venais d'un bac pro en finition aménagement du bâtiment donc je me suis dit bon pourquoi pas essayer de tenter donc... Vu qu'il y en a beaucoup qui peut-être souhaitaient entrer ici, on va voir comment ça va se passer. Et vers la fin je me suis un peu donné à fond en sport aussi, au sport, et j'ai quelques aptitudes aux études donc quand même j'ai obtenu mon bac, et me voilà.* »

Le rapport aux études

L'obtention du bac lui permet d'aller plus loin, Jaz explique son choix : « *Après le bac c'était un peu compliqué ils m'ont dit "voilà, essaye, tente, voilà si tu n'arrives pas, tu pourras t'orienter à autre chose" donc voilà je ne regrette, en tout cas je ne regrette pas, je ne regrette pas en tout cas, mis à part juste la classe.* » Toutefois, Jaz sait que son orientation est osée par rapport à son baccalauréat, bien qu'il ne cite aucun baccalauréat comme étant à risque pour des études universitaires. « *Même un enfant de bac pro peut, est capable, même moi je me sentais capable, mais sauf qu'il manquait du travail, c'est tout.* » Il travaille moins de deux heures par semaine ses cours. Il parle du « *rythme difficile* », de ses limites, « *je n'étais pas adapté* » ou « *je me sentais limite* », il se définit comme « *mi bossueur* ». Jaz relève d'ailleurs les réflexions de certains étudiants : « *Qu'est-ce que t'es venu faire ici ? C'est complètement décalé de ce que toi tu fais toi.* » A contrario des enseignants qui « *disaient non ce n'est pas évident mais il faut quand même s'y donner* ». Interrogé en octobre, Jaz a des chances incertaines selon lui, la réussite étant avant tout affaire de motivation : « *Quand on est motivé on sait bien que, voilà, on a la volonté, la motivation, donc forcément qu'on peut réussir quelque chose.* » Sauf que lors de l'entretien en juin, Jaz souligne ses difficultés d'accès à Internet, sans ordinateur, l'impossibilité d'imprimer les cours, « *un système compliqué à comprendre* » : « *Au début de l'année c'était un peu compliqué pour moi de comprendre, c'est quoi ce système, qu'est-ce qui se passe, tout se passe dans l'internet voilà, tout internet euh... Voilà je me disais ouf, moi je ne suis même pas noyé mais là je suis au fond de l'océan limite... Certains cours c'est sur internet, quand on n'a qu'un téléphone donc c'est un peu compliqué. Des fois on a envie d'imprimer quelque chose...* ». Il exprime aussi la pression ressentie dans le travail et les examens : « *On arrive face à l'examen, on est un peu stressé parce que là, je ne le cache pas, j'ai rien fait, j'ai rien fait du tout, j'ai rendu même deux trois examens vides. Et je ne suis pas fier de moi.* » Il a eu au 1^{er} semestre entre 4 et 5 de moyenne.

Ayant grandi et vécu en Afrique, il se perçoit en décalage de « *la génération 2.0 [...] génération 5G* » qu'il côtoie, et parle du côté négatif de la mentalité française dans la classe, de la mentalité lycéenne : « *Je suis comme un étranger dans la classe [...] je viens d'un pays où c'est dur* ». Jaz se représentait l'université « *côté études, les gens qui s'aident [...] STAPS c'est un travail collectif* », il s'est senti décalé mais a trouvé deux ou trois personnes pour s'entraider et « *réviser* ».

Dès le début, il est agréablement surpris par cette formation mais précise que « certains cours j'ai du mal à comprendre » : « [Comme] bioméca, je ne comprenais rien, informatique, science [...] STAPS ne demande pas vraiment de niveau physique, il n'est pas vraiment très exigeant mais tout ce qui est théorique est très essentiel par rapport à, à être qualifié pour, dans le futur proche ou dans le futur. Parce que STAPS demande beaucoup, beaucoup d'énergie morale et beaucoup d'énergie ». Il referait ces études même si, cette année, il est moyennement satisfait de son orientation : « Avant tout j'aime le sport, car je voudrais bien faire cela mon métier. Cependant malgré une mauvaise ambiance dans le groupe cela ne m'empêche pas de me focaliser sur mes études en STAPS. »

Au moment de l'entretien il ne souhaite pas se réinscrire en licence : « Voilà je ne regrette pas, si c'était à refaire mais, le problème est juste qu'ici, le problème, ce qui me bloque en fait c'est euh, de mettre des bouchées doubles. » Jaz hésite à redoubler : « Avant j'étais optimiste mais aujourd'hui je suis devenu réaliste [...] c'est-à-dire que STAPS n'a pas marché, je ne vais pas encore m'enfoncer, si je remonte et je sais que voilà, redoubler, c'est dire dès le début il faut attaquer ». En début d'année, Jaz a pour objectif de valider le DEUST pour « être préparateur ou entraîner les enfants dans un club », projet élaboré depuis la terminale qui reste le même en juin : « Préparateur physique et que je me donne à fond, je me donne l'année prochaine, mais sûr et certain si je reviens ici c'est vraiment pour travailler. » En fait, Jaz paraît perdu, il exprime son souhait et son devoir de réussite, mais aussi ses doutes tout au long de son parcours scolaire en France (doutes sur l'obtention du bac et sur la suite de cette année) : « Simplement, j'ai envie de réussir [...] c'est sûr et certain je continue les études » ou « j'ai le devoir de réussir... dans plein de choses [...] Ça pourrait être par exemple quand j'ai passé le bac, je ne croyais pas que je réussirai dans la peinture mais aujourd'hui je sais peindre, voilà je suis qualifié, donc voilà je suis qualifié pour, et si je passe en service, si je passe, tant mieux. Mais je sais que... si par exemple en DEUST, par exemple, j'avais des idées pour aller en DEUST [...] c'est quand même sûr et certain je continue les études... » Il hésite entre STAPS, un BTS dans les services et un emploi, il souhaite changer, après ses expériences professionnelles comme « peintre décorateur » durant les vacances d'été ces deux dernières années, puis à « l'usine de poulets » comme intérimaire, il pense s'inscrire à Manpower « dans une usine comme monteur, montage de moteur... ».

Quant à son projet personnel, Jaz se définit ainsi : « Peintre-décorateur, aussi je suis musicien aussi, j'écris tout, la variété, le rap, pour certaines personnes, designer, je designe aussi pour certains, les habits, les t-shirts... ». Il n'a pas envie de faire un travail qui se répète : « Mais après je, je serai obligé tôt ou tard. Je serai obligé, j'en suis conscient. Je serai obligé mais pour l'instant je me dis je suis encore jeune, il faut vraiment que je touche à tout, faut vraiment que j'essaie là où ça, ça marche ». Jaz se situe dans un parcours où il s'agit d'essayer d'aller le plus loin, le plus haut en suivant les différentes étapes de la sélection scolaire (collège, LP, université), où l'importance de la réussite, l'intégration et le manque de choix reviennent dans son discours, « pas le choix il faut le faire »... Mais il garde toujours l'espoir ou l'illusion : « Si le STAPS marche, si par exemple je reste et que je me donne à fond, avec cette expérience que j'ai acquis, j'acquiers, je vais acquérir ici, donc je, je vais ramener là-bas [dans son pays africain d'origine]... »

Profil 2, jeunes investis dans le sport et peu dans les études

Le deuxième profil de bacheliers professionnels rassemble des étudiants peu investis sur le plan scolaire comme le profil précédent, mais davantage dans le sport au moment de l'enquête. Ce profil concerne six jeunes également (dont M10). L'origine sociale de la famille paraît cependant plus élevée, avec Alexandre dont le père est médecin et la mère kinésithérapeute, Brice dont les parents sont infirmiers ou encore Jean dont le père est directeur commercial. On trouve cependant aussi Avel ou Tiffany, dont les parents sont ouvriers, employés ou agriculteurs et M10 avec une mère au RSA (revenu de solidarité active). Ces derniers sont d'ailleurs boursiers ou ont un job (20 heures par semaine pour Avel).

Les jeunes de ce deuxième profil se distinguent des précédents par le fait qu'ils ont plutôt eu une orientation voulue vers l'enseignement professionnel (sauf pour M10) et trois d'entre eux referaient les mêmes études. Cependant, si un baccalauréat en lien avec le sport avait existé, tous auraient plutôt opté pour celui-ci. Comme les jeunes du premier profil, leur baccalauréat est obtenu en retard ou sans mention. Un seul d'entre eux valide ce premier diplôme avec la mention bien (en retard). Au sein de leur fratrie, la plupart sont les premiers à entreprendre des études dans le supérieur, mais la moitié d'entre eux ont des parents qui ont été au-delà du baccalauréat.

Au niveau du capital sportif, tous font partie des meilleurs en EPS sans pour autant rejoindre une section sport-études ou prendre une option sport. Avec l'UNSS, quatre d'entre eux ont fait du football mais aussi d'autres sports comme du tennis, du cyclisme, du tennis de table, de la danse, du *freerun*, de la natation, de la force athlétique ou du karaté, des sports donc plus individuels et, pour certains, associés à des pratiques sociales plus élitistes. Ces jeunes déclarent aussi quasiment tous avoir pratiqué la compétition à un niveau départemental ou régional. Pour quatre d'entre eux, la pratique familiale du sport est forte, avec des parents, souvent les deux, qui ont fait de la compétition (tennis, équitation, athlétisme), dont des mères, pour la plupart en compétition d'équitation et/ou de football (une mère est d'ailleurs arbitre). Les frères et sœurs sont également sportifs. Au moment de l'enquête, quatre des six jeunes sont encore en club avec un entraînement une à deux fois par semaine et, parfois avec des activités d'encadrement d'équipe.

Parmi les six bacheliers, quatre ont envisagé des études courtes en CREPS et/ou auraient été intéressés par des études en DUT/BTS en lien avec le sport. Ils sont plus nombreux que dans le profil précédent (quatre jeunes) à formuler leur choix d'orientation pour STAPS dès le collège ou en première au lycée. Les parents semblent aussi adhérer à ce projet, tout comme leur enseignant d'EPS. Le retour de l'université après leur inscription sur APB est favorable selon eux. Tous justifient cette orientation parce qu'ils s'estiment « doués en sport », envisagent de « rester dans le monde du sport » (sauf Alexandre) et ont « toujours voulu faire des études » dans ce domaine (sauf Alexandre et Maxime). Parmi eux, trois évoquent aussi le souhait de « vivre une expérience étudiante » et quatre ne voyaient pas ce qui aurait pu les empêcher de faire ces études (« pourquoi pas ces études-là ? »). Autant ont aussi vu une opportunité pour « trouver rapidement du travail ». Comme le premier groupe, ces jeunes sont conscients des obstacles et quatre des six jeunes jugent cette « orientation risquée par rapport à leur baccalauréat professionnel ». Ces étudiants sont davantage dubitatifs que les précédents sur leurs chances de réussite. Certes, Alexandre et Avel pensent qu'elles sont incertaines mais les autres ne se prononcent pas, tout restant encore possible. Quant à M10, il estime qu'il a de bonnes chances de

réussir. Tous consacrent entre 2 et 5 heures par semaine à leur travail universitaire. Comme pour le profil précédent, la formation en STAPS répond à leurs attentes et tous referaient les mêmes études, mais trois d'entre eux se disent néanmoins moyennement satisfaits de ce choix d'orientation. Ces bacheliers sont plus ambitieux que dans le premier profil, ce qui reste cohérent avec le fait qu'ils bénéficient d'un niveau de vie plus élevé dans leur famille. Ainsi, quatre d'entre eux envisagent le master. Leur projet professionnel est plus précis et le vocabulaire utilisé plus élaboré : par exemple, aucun n'utilise le terme de coach mais quatre parlent de devenir préparateur physique ou entraîneur, voire professeur d'EPS pour trois d'entre eux. Maxime, lui, sera artiste acrobate. Des choix professionnels qui se sont aussi décidés plus tôt au collège ou en classe de première.

PORTRAIT 2. UN JEUNE INVESTI DANS LE SPORT MAIS PEU DANS LES ÉTUDES

M10 : « Souffrir trois années et ensuite, faire ce que j'aime et avoir un métier qui passionne »

Ressources sociales

M10 est un enfant unique dont la mère, qui a fait des études supérieures, est au RSA²⁷. Étudiant boursier de 1^{re} année en STAPS, il réside à M. chez ses parents, à plus d'une demi-heure de l'antenne de l'université. Il est étudiant à part entière, sans petit job en parallèle de ses études.

Capital scolaire

M10 obtient un baccalauréat professionnel spécialité « électrotechnique », sans mention, avec une année de retard. Il ne choisit pas cette orientation : « *J'ai jamais voulu faire ça de base, je voulais aller en général. Et parce que moi, quand j'étais en 3^e j'ai dû rater beaucoup de cours et tout, du coup, j'ai pas été accepté en général. J'ai donc fait un bac pro* ». Il estime ce « *bac trop laxiste et inintéressant [...], un choix par défaut* ». Cette orientation est envisagée suite à une année « *difficile* » de redoublement de la classe de 3^e : « *Après ma 3^e, après mes deux 3^e, j'ai été beaucoup euh, beaucoup déboussolé de ça, j'ai même arrêté le foot pendant ma deuxième 3^e où j'ai abandonné [...] parce que j'avais vraiment plus envie, envie de faire quoi que ce soit, j'ai eu un gros moment de flottement, d'hésitation et j'ai tout arrêté, et voilà. [...] ça n'allait nulle part.* »

Sa famille voit son orientation en seconde professionnelle d'un bon œil : « *Pour eux c'était quelque chose de bien, c'est une, une orientation directement vers le milieu professionnel pour travailler à la suite. Mais moi c'est pas du tout ce que je voulais faire donc.* » Orienté en filière professionnelle, c'est pour lui une « *catastrophe* ». Initialement inscrit dans la spécialité « *climatisation et froid* », il entre finalement dans la spécialité électrotechnique sur les conseils de la conseillère principale d'éducation : « *Et quand je suis arrivé à la rentrée, j'ai eu l'entretien avec la CPE, avec l'essai des blouses, et la CPE a directement vu que ça me plaisait pas du tout d'être en professionnel [...] elle m'a proposé d'aller en électrotechnique : c'était un peu plus euh, poussé comme études, c'est-à-dire on fait, on faisait beaucoup plus de calculs qu'en froid et clim, donc par rapport à ce que je voulais faire, donc j'ai accepté d'aller en électrotechnique* ». Cette catastrophe est toutefois « *compensée* » : « *Mais je savais qu'on pouvait aller à l'université quand même, après le bac pro. Donc, j'ai étudié à côté de mon bac pro pour arriver à STAPS.* »

Capital sportif

Passionné et pratiquant le football, il veut devenir « *préparateur physique* ». Au lycée, M10 figure parmi les meilleurs élèves en EPS, pratique du *futsal* avec l'UNSS et joue au football, au club de M., à un niveau régional et même national. Il s'entraîne alors deux fois par semaine. Dans sa famille, le sport est important. Sa mère a participé à des compétitions régionales d'athlétisme, a elle-même officié comme arbitre de football : « *Ma mère aurait rêvé que, que je sois joueur de foot professionnel parce qu'elle le répète depuis que je suis petit. Elle, elle est passionnée aussi de foot donc... Oui, c'est elle qui m'a transmis cette passion du*

²⁷ La situation du père n'est pas connue.

foot, donc voilà. [...] Elle me dit toujours que si je l'avais écoutée, j'aurais fini joueur professionnel... » Blessé au second semestre, il ne s'entraîne plus comme il le faisait auparavant, deux fois par semaine. Il envisage de reprendre une pratique en club, là où il espère poursuivre ses études à la rentrée 2018-2019. Au moment de l'entretien, il a demandé un transfert de son dossier pour étudier à l'université Delta. Il vient de décider de venir y vivre pour continuer ses études STAPS. En conflit avec sa mère avec qui il vit, avec une petite amie étudiante (bachelière littéraire en première année de licence en Droit à l'université Delta), et parce que cette ville universitaire représente pour lui la grande ville, avec son club de foot en ligne 1 [il est passionné de football] : « Je suis originaire de M. Et donc oui, pour moi c'est la grande ville euh proche, donc c'est, c'est déjà beaucoup et puis, pour les fans de foot... » Venir vivre dans cette ville n'est pas selon lui problématique sur le plan financier ; il compte sur sa bourse estimée à 550 euros pour vivre, « avec les aides, la bourse ça devrait aller normalement ».

L'inscription en STAPS

Le baccalauréat professionnel n'est pas un choix mais ce qu'il veut, c'est aller à l'université : « Orienté en bac pro, je me suis renseigné pour savoir si on pouvait aller en STAPS suite au bac pro. J'ai vu que c'était possible donc je me suis dit on va souffrir trois années mais ça va passer après, je ferai ce que j'aime, donc voilà... ». M10 se ressaisit en 2^{de} : « là j'ai commencé à travailler, à reprendre le foot ». Au lycée, il récupère et « étudie » des cours de première année STAPS : « J'ai étudié... des amis qui étaient déjà en STAPS en L1, deux ans avant moi, m'ont donné leurs cours et je regardais comment ça se passait. »²⁸

En terminale, face à son envie de s'orienter en STAPS, au moment de formuler les vœux sur APB, tous ses enseignants le découragent : « Ils disaient que je me trompais, que j'allais pas réussir ». Tous ses professeurs, à l'exception de l'enseignant d'EPS « qui, lui, avait fait pareil : il avait fait le bac pro et ensuite il a fait STAPS. [...] Toute mon année, c'est lui qui m'a encouragé [...] C'est vraiment le seul qui m'a encouragé, sinon tous mes autres profs... [...] me décourageaient. » Quant à sa mère, elle estime qu'il va « se perdre²⁹ ». Via APB, il place STAPS en unique et premier vœu pour accroître ses chances d'entrer dans cette filière et malgré son envie de venir étudier à l'université Delta, c'est l'antenne qu'il mentionne en premier : « Moi c'est la seule chose que je voulais faire donc j'ai fait que ce vœu là... [...] Un seul vœu et j'ai été accepté directement au 1^{er} tour. » Il reçoit un avis favorable à ce premier vœu en STAPS.

Rapport aux études

M10 estime que passer de bac pro à l'université n'est pas conseillé mais faisable : « Tout le monde a des a priori sur le bac pro. Tout le monde pense que tous, tous les élèves qui sont en bac pro veulent ensuite travailler mais c'est pas le cas. Il y en a beaucoup qui veulent faire autre chose que la continuité. » Mais pour lui, qui a « toujours voulu faire préparateur physique dans le milieu du football », s'inscrire en STAPS, c'est pouvoir réaliser un rêve professionnel : être préparateur physique. Un brevet d'État pourrait tout autant lui offrir cette possibilité. Mais aller en STAPS, c'est aussi vivre une expérience étudiante : apprendre et aller en amphithéâtre : « J'avais vu aussi qu'il y avait des diplômés euh, les brevets nationaux, mais ça m'intéressait moins qu'une licence donc, je me suis plus orienté là-dedans. [...] Oui aussi, j'aimais bien l'apprentissage à l'université, être en amphithéâtre, je trouvais ça intéressant donc du coup je me suis plus orienté vers ça. » Pour lui, comme pour tous ceux qui ont un baccalauréat professionnel, l'orientation en STAPS est difficile, risquée et osée et, au lycée, il a bien noté, dans les brochures de l'ONISEP, les faibles chances de réussite : « Oui j'avais vu euh, il y a 4 % d'étudiants de bac pro qui réussissent [...] sur le site de l'ONISEP. Donc, voilà. [...] Oui ça ne m'a pas refroidi non plus pour aller à l'université. » Pour lui, passer d'un baccalauréat professionnel à l'université n'est pas conseillé : « C'est même pas du tout conseillé. Mais je pense c'est que c'est faisable quand même. Je pense qu'il y a pas mal de bac pro qui, qui peuvent réussir. Parce qu'il y a quand même de très bons élèves en bac pro et qui peuvent réussir ensuite à la fac. »

Pas conseillé mais « faisable », avec de la « motivation », et malgré un niveau de difficulté élevé : « J'ai été déjà très surpris par euh, la difficulté quand même des cours. Et sinon ça va. Mais c'est très intéressant. Déjà que de l'extérieur je trouvais ça très intéressant mais une fois dedans c'est encore plus intéressant. » Il estime s'être bien habitué au monde universitaire et

²⁸ D'autres bacheliers professionnels ont semble-t-il eu cette même démarche consistant à préparer l'entrée en STAPS en travaillant des cours récupérés de camarades les précédant, sous les encouragements d'un enseignant d'EPS lui-même bachelier professionnel devenu professeur certifié après une formation en STAPS et l'obtention d'un CAPEPS.

²⁹ Alors qu'il est en première année, sa mère qui l'a encouragé à aller en filière professionnelle et qui pensait qu'il se perdrait en STAPS, voit désormais son orientation en STAPS avec une forme de fierté selon lui : « Bah maintenant qu'ils voient que j'ai réussi, que j'y arrive, ils sont étonnés, ils sont plutôt fiers maintenant [...] Oui maintenant ils m'encouragent. »

souligne : « C'est vrai que c'est très différent de ce que j'ai vécu au lycée [...] au niveau des cours, des, par exemple en sociologie les rédactions consistantes moi j'ai jamais fait ça auparavant donc ça a été nouveau pour moi. Et même au niveau biomécanique, tout ce qui est calcul, moi j'ai pas fait des calculs aussi poussés en lycée pro. » Il ne valide toutefois pas son premier semestre (avec une moyenne de 9,5). Blessé lors du second semestre, il ne peut passer les épreuves : « J'ai eu euh 9,5 je crois donc je me suis dit je vais rattraper avec le 2^e, puis du coup je me suis blessé début avril. Donc j'ai tout raté, tous les écrits, tous les, les pratiques... » Il n'est toutefois pas découragé et il présente cette première année comme « une leçon » : « Je me dis que je ferai mieux l'année de redoublement que cette année-là. Ça m'a servi de leçon, me dire de plus travailler parce que c'était, c'était fini le bac pro, maintenant c'est vraiment la licence. » Il faut dire que ses enseignants STAPS l'encouragent à continuer et à ne pas se réorienter, en DEUST par exemple et ses camarades qui savent d'où il vient (lycée professionnel) sont également optimistes pour lui. Il dit avoir bien vécu sa première année, malgré sa volonté initiale d'être étudiant à l'université Delta en la trouvant intéressante et en estimant ne pas s'être trompé : « Oui c'était très intéressant donc... Je me suis vraiment dit que je ne m'étais pas trompé sur ce que je voulais faire. C'est vraiment ça et j'ai bien fait de choisir cette filière [...] Parce que c'est à la fois enrichissant et à la fois... Vu qu'on travaille dans le cadre qu'on aime et c'est très intéressant. » Si c'était à refaire, il se réinscrirait en STAPS : « Oui sans aucun doute. » Il consacre entre 2 et 5 heures par semaine à son travail universitaire.

Il considère très important d'avoir le choix des études pour espérer un métier qui le passionne : « C'est mieux d'avoir le choix pour choisir ce qui, ce qu'on préfère. Si euh, moi je me dis que faire les études ou le travail qu'on n'aime pas, c'est pas, on n'y arrivera jamais longtemps, ça nous passionne pas donc, c'est pas cool. » Il ne se fait pas grande illusion quant aux conditions d'accès au métier de préparateur physique tout en misant sur l'importance de la persévérance : « Bah je pense c'est difficile d'accès, mais euh, comme tous les métiers maintenant liés au sport, presque, que ce soit professeur ou... C'est assez difficile mais si on est persévérant, qu'on travaille, tout le monde peut, on peut réussir. » Il n'est pas non plus bercé par les illusions de salaires mirobolants que l'image du football professionnel pourrait lui renvoyer : « C'est vraiment pas la rémunération qui me... Je sais même pas combien touche un préparateur physique, euh, j'en sais rien, je ne sais pas, c'est pas ma principale motivation, de savoir si il touche beaucoup ou pas, c'est vraiment... » Il n'imagine toutefois pas ne pas réussir à devenir préparateur physique : « J'évite d'imaginer le pire au cas où je ne réussisse pas... »

« Choisir vraiment ce qu'il veulent » : une ligne qu'il voudrait faire partager. Il reste optimiste et aimerait faire partager cette vision qui lui tient à cœur : « J'aimerais beaucoup aider les élèves de bac pro à, à éviter de penser que faire un bac pro c'est ensuite aller dans la vie active ou faire un BTS lié à ce qu'ils font. Vraiment leur dire que... Ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent ensuite. C'est pas, c'est pas parce qu'ils sont pas en 2^{de} générale là, parce que c'est vraiment... Moi je crois que c'est les enseignants de bac pro qui nous mettent ces œillères-là, de nous dire "une fois le bac pro fini vous allez soit en BTS soit dans la vie active" mais on peut tout faire, donc voilà. Il y a beaucoup d'élèves de bac pro qui ne font pas la suite logique. C'est vraiment, ça, ça me tiendrait vraiment à cœur de leur expliquer qu'ils peuvent choisir vraiment ce qu'ils veulent. »

Profil 3, jeunes investis fortement dans le sport et de façon variable dans les études

Ce profil comprend cinq bacheliers professionnels fortement investis dans le sport, comme Cristina et Eb, du fait notamment d'un parcours de sportif de haut niveau qui les amène d'ailleurs aujourd'hui, pour la plupart, à assurer une activité salariée importante dans l'encadrement sportif, en parallèle de leurs études.

Ces étudiants appartiennent à la classe moyenne avec les deux parents qui travaillent dans des statuts d'employé, d'artisan ou de cadre intermédiaire (employée de la fonction publique, infirmière, responsable vente... pour la mère et pompier, plombier, fleuriste... pour le père). Parmi ces jeunes, trois sont boursiers et exercent en complément un emploi salarié dans le milieu sportif (entre 6 et 25 heures). Le quatrième étudiant (Eb) est sportif de haut niveau et également boursier. Quant au cinquième (Jean), il déclare une activité salariée de 20 heures dans le milieu sportif (sans avoir coché l'item « salarié »). Les cinq étudiants habitent dans la ville universitaire.

L'orientation vers l'enseignement professionnel s'est faite par défaut (sauf pour Cristina et Margot) et, ils opteraient tous pour un baccalauréat en lien avec le sport s'il existait. Trois d'entre eux ont obtenu le baccalauréat avec une année de retard mais deux ont eu une mention (AB et B). Seuls deux d'entre eux sont les premiers à s'engager sur la voie des études supérieures, les trois autres ayant déjà des frères ou sœurs en études ou un parent qui a poursuivi au-delà du baccalauréat. Ce sont donc des jeunes relativement éclairés sur l'investissement scolaire nécessaire que demandent les études supérieures en général.

Le capital sportif de ces jeunes est aussi plus conséquent que chez les jeunes des profils précédents, notamment parce que quatre d'entre eux ont suivi une section sport-études dans le secondaire. Tous ont d'ailleurs fait partie des meilleurs en EPS et ont participé dans le cadre de l'UNSS à des compétitions de niveau national ou international. Ces jeunes ont donc réussi dans les sports collectifs (rugby, handball, volleyball) mais aussi individuels comme les sports de combat (lutte, boxe), la natation ou la danse. Les cinq qualifieraient de « forte » la pratique sportive dans leur famille (sauf Jean). Beaucoup de parents font du sport de compétition (rugby, natation, football, danse), sauf ceux de Jean et Eb, et les frères et sœurs ont aussi des activités sportives. Au moment de l'enquête, tous sont dans un club, à raison de cinq entraînements par semaine au moins et/ou d'une forte activité d'encadrement (trois jeunes ont d'ailleurs des diplômes pour l'encadrement sportif).

Pour la poursuite d'études, tous auraient été intéressés par un DUT/BTS en lien avec le sport et ont envisagé aussi le CREPS (sauf Jean). Le choix de la poursuite d'études en STAPS est apparu relativement tôt, au collège, en seconde ou en première. Encouragés par leur famille dans ce choix, ils ont aussi été soutenus par les entraîneurs et les enseignants d'EPS dans leur décision qui a reçu une réponse favorable de l'université sur APB, à l'exception de Cristina (avis défavorable), la seule à ne pas avoir suivi une section sport-études. Comme tous les étudiants enquêtés, ces jeunes ont choisi ces études pour « rester dans le monde du sport », parce qu'ils ou elles se pensaient « doué·e·s en sport » et ont « toujours voulu faire ces études ». Deux d'entre eux évoquent également le souhait de « vivre une expérience étudiante ». Malgré leur capital sportif, tous admettent que ces études sont « difficiles » et « risquées », voire osées avec un baccalauréat professionnel en poche. Ces bacheliers professionnels ne sont pas sûrs d'y réussir, trois ne

sachant pas s'ils ont des chances de valider l'année, deux autres pensant que ces chances sont incertaines. Le temps dégagé par semaine pour le travail scolaire varie de 2 à 5 heures, sauf pour Eb qui y consacre entre 10 et 15 heures. Ces bacheliers professionnels sont pleinement satisfaits de leurs études à l'université et referaient le même choix. Mis à part Eb dont le projet professionnel reste flou, les quatre autres envisagent de devenir soit entraîneur ou professeur d'EPS, pompier de Paris, éventuellement aussi kinésithérapeute (Dorian). Dans ce but, trois visent la licence, les deux autres le master.

PORTRAIT 3. UNE JEUNE À L'ENGAGEMENT FORT DANS LE SPORT MAIS VARIABLE DANS LES ÉTUDES

Cristina, une boxeuse et prof de danse qui rêve de devenir pompier de Paris :

« Aller au bout et saisir ce qu'il y a à prendre »

Ressources sociales

Cristina est l'aînée d'une fratrie comprenant deux frères et une sœur (la famille est recomposée). Sa mère, initialement professeure de danse (de salon) est désormais « responsable vente en magasin » et directrice d'une association de danse. Son père y encadre des cours de danse (de couple) après avoir été plombier-électricien. Cristina, née en France mais partie vivre à l'étranger jusqu'à 12 ans, est la première de la famille à entreprendre des études à l'université, en STAPS. Boursière et dotée d'un BAFA, elle travaille comme « prof de danse » dans le milieu sportif associatif environ 15 heures par semaine (week-end compris), souvent en soirée. Sans rencontrer de difficulté financière, elle réside chez ses parents, à plus d'une demi-heure toutefois de l'université.

Capital scolaire

Le baccalauréat professionnel, option « métiers de la sécurité », Cristina dit l'avoir choisi par ces mots : « Parce qu'il m'a permis de faire ce que j'aime, de me faire entrer chez les pompiers volontaires et dans la gendarmerie [...] Quand j'ai terminé ma 3^e, je savais que je voulais aller en bac pro métier de la sécurité. Enfin, c'était absolument ce que je voulais et pourtant, ils prenaient que 12 personnes pour 200 demandes... » Si elle exprime ne pas avoir redouté cette sélectivité, s'orienter vers la filière générale du lycée lui faisait « assez peur » : « Surtout que scolairement, ben j'étais pas très, très forte, surtout que je suis née en France mais après ma naissance, je suis partie [...]. Revenue [en France] beaucoup plus tard, à l'âge de 12 ans donc. [...] Scolairement, j'avais pas toutes les bases de français... Du coup, c'était compliqué. Moi, je voulais absolument aller en bac pro, au final j'ai été prise, donc c'était bien un choix de ma part, mon premier vœu. » Elle obtient son baccalauréat avec la mention bien sans avoir redoublé.

Capital sportif

Cristina, danseuse et boxeuse internationale, est provisoirement « prof de danse » et sportive depuis son plus jeune âge, comme elle l'indique en se situant parmi les meilleurs en EPS. Si elle n'a jamais participé aux activités proposées à l'UNSS, elle est inscrite dans des clubs de danse et de boxe, avec un niveau international dans les deux cas, associant deux activités très contrastées, la danse connotée comme féminine et la boxe, très « masculine ». En boxe, elle s'entraîne trois fois par semaine, le soir souvent, après ses cours ou bien aussi parfois le matin, de 5 à 7 heures, avant de venir en cours dans la journée, sans compter l'entraînement du dimanche matin. Pendant les vacances, elle participe à des stages ou bien encore, encadre des activités. Par ailleurs, elle pratique le cross pour le loisir. Toutes ces activités représentent une pratique intensive, avec en moyenne huit entraînements par semaine et 15 heures d'encadrement. Il faut dire que dans la famille, le sport est important : « J'ai vu mes parents, enfin ma mère c'était à fond danse et mon père, c'était danse et foot. Bah, moi, moi ça a été la danse et mon frère, le foot. Et puis, à l'âge de 10 ans, ils ont dit "bah on va peut-être les faire découvrir d'autres sports que nos sports à nous", du coup on a découvert la boxe et moi j'ai beaucoup accroché et pas mon frère, du coup voilà... » Avec un père qui a participé au championnat de France de football, passionné de musculation et une mère ayant elle aussi atteint un niveau

national de compétition en danse, musculation et fitness, elle a profité d'une socialisation sportive précoce tout comme ses frères qui pratiquent, quant à eux, le football et le rugby, sa sœur préférant le basketball. Le sport est important, notamment pour sa mère qui a trouvé dans la danse un moyen d'émancipation : « *Mes grands-parents, du côté de ma mère, n'étaient pas spécialement sportifs, plutôt pauvres et donc ma mère elle s'est plutôt libérée dans la danse, en dansant dans la rue.* »

Initiée à la danse depuis l'âge de 4 ans, en ayant participé à de nombreux stages et compétitions internationales, elle est actuellement « *prof de danse* » à la MJC : « *Ça m'a bien plu et du coup, j'ai trouvé ça bien de transmettre ma passion en fait, de la danse, du coup je me suis beaucoup investie et au final aujourd'hui, j'ai des demandes un peu partout.* » Prof de danse alors qu'elle est étudiante en première année STAPS, elle n'envisage pas d'autres perspectives professionnelles : « *Mais après voilà, je ne veux pas en faire ma vie. Je sais que je veux quand même être pompier de Paris, c'est mon rêve depuis petite, et je ne changerai pas.* » Depuis l'âge de 12 ans en effet, à son arrivée en France, elle s'est inscrite chez les jeunes sapeurs-pompiers : « *À 12 ans, dès que je suis arrivée en France, je me suis inscrite chez les jeunes sapeurs-pompiers et j'ai appris le métier de pompier sur quatre ans et au bout de quatre ans j'ai passé un brevet, donc à 16 ans, qui m'a permis de devenir pompier volontaire.* » Elle a abandonné cet engagement cette année pour consacrer du temps à ses études tout en continuant ses activités de prof de danse : « *Si je vais en STAPS, il va falloir que je travaille deux fois plus donc je me suis dit, je préfère arrêter pompier volontaire, surtout qu'il n'y avait pas une super ambiance dans la caserne, alors je me suis dit, je vais rester réserviste dans la gendarmerie et, les pompiers, je mets ça de côté et je rentrerai militaire quand...* »

L'inscription en STAPS

Son orientation en STAPS passe outre les découragements institutionnels. Si Cristina a aussi envisagé de s'orienter en CREPS, son choix se porte sur STAPS, une orientation imaginée depuis le collège : « *J'ai voulu aller en STAPS pour continuer ce que je faisais à l'extérieur [le sport et prof de danse].* » Continuer ses activités sportives et de prof de danse ne sont pas les seules raisons de son envie d'aller en STAPS : « *J'ai fait mes trois ans [de bac pro sécurité] et il n'y a pas de débouchés, en fait, pour la sécurité, derrière ce bac et du coup, j'ai décidé d'aller en STAPS. Enfin, je savais déjà que je voulais aller en STAPS deux ou trois ans avant, mais je m'étais quand même renseignée pour un BTS mais comme il n'y en avait pas, du coup je me suis dit je vais aller en STAPS comme ça je pourrai même découvrir, bah par exemple l'anatomie, tout ça c'est bon à prendre pour moi, pour le métier de pompier plus tard...* ». Entrer en STAPS, c'est donc découvrir de nouvelles matières et aussi passer par une formation potentiellement favorable pour des perspectives de carrière professionnelle chez les pompiers.

Si sa mère et son entraîneur la soutiennent dans ce projet d'études, son professeur d'EPS, l'enseignante principale et la conseillère d'orientation tentent de l'en dissuader. Quant au proviseur, il « *a fait un dessin d'un avion qui se cassait... qui se crashait...* ». Son père l'encourage à choisir ce qui lui plaît : « *Il sait que si j'ai la motivation et que si je veux y arriver, j'y arriverai parce que j'abandonne jamais rien.* » Si sa mère est favorable, elle reste sceptique : « *Ma mère, elle est assez sceptique, elle a toujours peur que, que je tombe, elle a jamais vraiment cru mais une fois que j'y arrive elle est fière donc...* » Lors de la procédure APB, elle formule trois vœux, tous en STAPS. Pas d'autre vœu car « *c'était STAPS ou alors je passais directement mon concours pour les pompiers de Paris et je partais* ». Malgré son entrée dans un bac pro sélectif, malgré son projet professionnel et malgré son engagement sportif, elle reçoit un avis défavorable. Elle décide toutefois de maintenir son choix d'entrer en STAPS pour « *rester dans le monde du sport* » (sa raison principale), parce qu'elle est sportive, qu'elle a « *toujours voulu faire des études en rapport avec le sport* » et qu'elle ambitionne de devenir pompier de Paris : « *Depuis toute petite je veux être pompier de Paris, ça a toujours été mon rêve, en plus j'aime bien quand c'est assez carré, donc le côté militaire, enfin, j'aime beaucoup.* »

Rapport aux études

Entrer en STAPS, c'est non seulement pour Cristina, poursuivre ses activités sportives, mais c'est aussi poursuivre le rêve de devenir pompier-professionnel en y entrant avec un bac + 3 et même – pourquoi pas ? – un bac + 5 : « *Je veux faire pompier de Paris plus tard et euh, je ne voulais pas voilà, donc m'arrêter net dans ma carrière de sportive, du coup j'ai voulu aller en STAPS pour continuer ce que je faisais à l'extérieur et aussi, je me suis dit pourquoi pas avoir un bac + 3, si ça se passe bien, pourquoi pas même faire le bac + 5 pour entrer après directement sous-officier... [chez les pompiers]* » La projection professionnelle s'effectue même à plus long terme : « *Et puis même si plus tard, à la fin de ma carrière de pompier de Paris, si je veux redescendre dans le sport, au moins, j'aurai un diplôme dans le sport.* »

Même si son discours est particulièrement raisonné, elle qualifie pourtant son orientation de risquée et osée par rapport à son parcours et elle dit ne pas savoir si elle a des chances de réussir. Mais pour elle, l'essentiel réside dans la motivation : « *Je savais que sortant de bac pro ce serait compliqué mais avec motivation et à faire les efforts nécessaires c'est accessible.* » Prudente mais volontaire, elle se dit : « *Je vais faire une L1 et au pire je partirai après. Je prends ce qu'il y a de bon à prendre sur la 1^{re} année et après je, je m'en vais. Et puis, au final, en fait, je me suis rendu compte que c'était vraiment bien la fac, le, le STAPS, c'était vachement intéressant... Puis, j'en ai pas mal parlé avec ma mère et c'est vrai qu'au final c'est mieux d'aller au bout, surtout que je suis jeune j'ai que 18 ans donc je me dis, voilà c'est, c'est jamais perdu et donc je me suis dit, bah, autant aller au bout des trois ans... Et je pensais redoubler ma L1 parce que, sortant de bac pro, je sais que c'est vachement compliqué de valider une licence, enfin quand on me disait... C'est que je n'avais que des réponses négatives, on me prédisait entre 0 et 1 % de réussite [...] Ah ouais, je n'avais aucun soutien. Donc je me suis dit, bah tant pis j'y vais, si je redouble, c'est pas grave, je partirai, mais au moins je prends ce qu'il y a à prendre. Puis au final quand j'ai eu mon 1^{er} semestre...».*

Ce premier semestre universitaire validé vient conforter sa croyance en la motivation et son désir de poursuivre. Durant cette première année, elle affectionne l'anatomie et la physiologie : « *Même si j'ai galéré un peu puisqu'au final je trouve ça super intéressant. Euh, la neuro aussi c'était un peu intéressant.* » Les enseignements en polyvalence pratique l'intéressent également. En difficulté, elle se désintéresse de la biomécanique toutefois : « *Après, la biomécanique, moi sortant de bac pro, euh voilà quoi, je ne trouvais pas ça intéressant du tout, je comprends rien, donc moi je vais au fond de la salle et j'attends que le temps passe.* » Quant à l'histoire du sport, « *c'est lourd quoi, c'est, c'est chiant histoire du sport, tout apprendre...* » Elle se pose en philosophe : « *Après voilà, faut y faire, hein, on peut jamais avoir tout ce qu'on veut.* » Estimant être « pleinement satisfaite de son orientation », elle referait ce cursus correspondant à ses attentes « *car c'est ce qui me plaît* ».

Satisfaite de cette première année, Cristina a pourtant largement été découragée : « *Avec tout ce que j'avais pris dans la tête avant d'arriver je m'attendais vraiment, mais alors vraiment à ce que ce soit une catastrophe... On me disait 'la fac c'est soit t'accroches soit t'accroches pas, soit t'es autonome, soit tu l'es pas'. On m'a dit 'tu vas te casser la figure', enfin un truc de malade... Moi je m'étais mis énormément de pression en arrivant ici. J'avais peur, enfin voilà je me posais plein de questions et quand je suis arrivée au final je m'étais tellement mis la pression que j'ai trouvé ça bien. [...] après, je suis assez sociable aussi donc je me suis vite fait des amis et puis, bah ouais, j'ai un petit groupe, on se donne les cours, on s'entraide tout ça, donc... Non y a pas de souci.* » Malgré les doutes et découragements divers, des difficultés de compréhension aussi parfois, et un travail personnel estimé entre 2 et 5 heures par semaine, elle valide son premier semestre : « *J'ai été choquée, j'ai dit bah finalement hein [...] J'étais contente justement : j'ai prouvé qu'ils avaient tort. J'étais contente. Au final, ça m'a motivée et je me suis dit qu'en fait, j'ai totalement les capacités d'y arriver. Donc maintenant, je suis motivée pour aller au bout des trois ans.* »

La « motivation » lui semble être le maître-mot de son parcours et de ce qui permet à tous de réussir : « *Faut pas écouter les autres, faut s'écouter soi-même, on sait tous à peu près de quoi on est capable. Moi je sais que, si je travaille beaucoup, que je m'en donne les moyens, je peux y arriver. Après voilà, c'est pas dit que j'y arrive à 100 % mais qui ne tente rien n'a rien quoi. Je me suis dit que même si j'ai pas mon année, ça fait quoi ? Je redouble, je perds un an de ma vie : c'est rien. Il y en a plein qui ont redoublé. Moi, je n'ai encore jamais redoublé de ma vie. Je me dis que si je redouble une fois maintenant, c'est pas grave quoi. Je me suis dit au moins... Et au final j'y arrive et puis là je me dis, là... Je suis fière de dire, ouais, j'ai réussi mon premier semestre et si j'ai mon année, je serai fière d'aller voir mon proviseur et dire je l'ai eue mon année [...] S'il y a la motivation derrière, tout le monde peut y arriver.* » Sportive sur les rings, elle se présente comme telle plus généralement, dans la vie : « *Je sais que j'aime pas perdre, j'aime pas échouer, j'aime pas ne pas avoir... [c'est le combat ?] Voilà. J'aime gagner, j'aime réussir et je sais que je me donne, enfin voilà, je suis prête à tout faire, pour y arriver quoi.* » Car si elle mise sur sa motivation, elle s'appuie aussi sur son désir de réussite, malgré parfois des moments plus difficiles : « *Donc au premier semestre je me suis enfermée pendant un mois chez moi à réviser tous les jours, du matin au soir, je me suis dit voilà faut que je le fasse, c'est maintenant ou jamais quoi. Là c'est plus compliqué avec le décès de ma grand-mère. J'ai un peu du mal à retenir, enfin c'est compliqué de se remettre dedans. Mais voilà, au pire des cas, je me dis même si je redouble, l'année prochaine au premier*

semestre au pire, j'irai travailler et le deuxième, je me mets à fond, je travaille... Voilà. Je me dis que rien n'est perdu en fait. Je me dis que j'ai la motivation. Je sais que je suis motivée à y arriver donc je me battraï pour, pour arriver quoi³⁰. »

Confortée par la validation du premier semestre, et sous condition de réussite du second semestre, elle ambitionne de poursuivre jusqu'en licence : « *Eh ben si j'ai mon année, et je fais mes trois ans et que je vois que je ne suis pas encore trop vieille par rapport au concours de pompier de Paris, peut-être que je ferai le master, comme ça j'aurai bac + 5 et je tenterai directement le concours sous-officier si je m'en sens capable. Si je redouble mon année et puis que je sens que ça va être trop serré par rapport au temps, et je ferai juste mes trois ans et à la fin de ma licence je ferai directement le concours et je partirai. En fait, ça dépendra du temps parce que vu que pompier de Paris c'est 25 ans maximum, ça dépendra...* ». En attendant, grâce à la carte professionnelle obtenue en lien avec son baccalauréat professionnel sécurité, elle envisage de travailler l'été dans le secteur de la sécurité : « *Là je vais demander à l'entreprise du Zénith, et par exemple à la SARI ou à la SIG, les différentes entreprises de sécurité [...]. Ça m'intéresse et au moins, ça me fera un petit peu d'argent de côté, et ça me fait travailler cet été.* »

³⁰ Rappelons que Cristina a réussi à passer en L2.

Profil 4, jeunes investis dans le sport et fortement dans les études

Le profil 4 regroupe les huit bacheliers professionnels qui se distinguent par un engagement plus fort que les autres bacheliers professionnels dans les études et le travail personnel (supérieur à 5 heures) à l'instar de Théodore. Ces jeunes appartiennent plutôt à des familles d'ouvriers/employés, sauf Brian et Étienne de parents cadres. Leurs deux parents sont actifs (sauf ceux de Matt) mais la moitié de ces jeunes sont boursiers. Seuls deux d'entre eux ont une activité salariée (2,5 heures et 15 heures).

L'orientation vers l'enseignement professionnel a été choisie pour cinq d'entre eux et plus ou moins choisie par deux autres. Pour autant, cinq ne referaient pas le même baccalauréat. Tous, excepté Samuel, auraient plutôt été intéressés par un baccalauréat en lien avec le sport. Ces jeunes ont obtenu leur baccalauréat « à l'heure » et, pour six d'entre eux, avec mention assez bien ou bien. La moitié des jeunes ont un des parents ayant fait des études supérieures et deux autres ont des frères et sœurs dans le supérieur. Seuls deux sur huit sont les premiers à entreprendre des études supérieures. Ces bacheliers professionnels ont donc des aspirations d'études en cohérence avec la trajectoire de leur famille.

Tous s'estiment parmi les meilleurs en EPS et ont pratiqué de nombreux sports à l'UNSS ou en club : des sports collectifs (handball, basketball, football), de combat (aïkido, judo, boxe) ou plus de compétition individuelle comme le tennis, l'athlétisme, le cyclisme ou la course d'orientation. Parmi les huit bacheliers professionnels, six ont fait de la compétition au niveau départemental ou régional et deux autres au niveau national ou international. Pour la plupart, la pratique familiale du sport est jugée forte, avec le père jouant dans sept cas au football en compétition régionale, le huitième ayant fait du judo en compétition au niveau international. Leurs mères ont fait de la gymnastique, du curling bâton, du football, de la boxe ou du handball. Les frères et sœurs ont des activités sportives également. Au moment de l'enquête, à part Walt, tous sont encore dans un club et s'y entraînent deux à quatre fois par semaine, sans activité d'encadrement (sauf pour deux d'entre eux).

La moitié d'entre eux ont envisagé le CREPS. Le choix d'une poursuite d'études en STAPS s'est mis en place en seconde ou première pour six d'entre eux et, pour deux autres, au collège. Ils ont été soutenus par la famille dans ce choix, parfois aussi par le professeur d'EPS. Lors de la procédure APB, cinq indiquent un avis favorable pour poursuivre en STAPS. Si tous retiennent les mêmes items que ceux des autres profils – « rester dans le monde du sport », « doué en sport » et « toujours voulu faire ces études » –, c'est aussi le projet de « vivre une expérience étudiante » qui est mentionné par la moitié d'entre eux. Conscients de leur origine scolaire, tous reconnaissent que ces études sont « difficiles » et « risquées », voire « osées » avec des chances incertaines de réussir sauf pour Samuel qui pense avoir de très bonnes chances. L'investissement dans le travail universitaire est supérieur à 5 heures pour cinq de ces bacheliers professionnels et 10 heures pour les trois autres. Ces bacheliers citent plus souvent que les autres l'enjeu du « niveau scolaire » pour réussir. Ils referaient le même choix de cursus et sont pleinement satisfaits de leurs études, deux étant moyennement satisfaits de leur orientation. Mis à part deux étudiants dont un qui veut devenir kinésithérapeute, les autres envisagent de devenir professeur de sport ou préparateur physique. Pour cela, trois visent le master, un seul la licence, les autres se laissent encore le temps de réfléchir.

PORTRAIT 4. UN JEUNE INVESTI DANS LE SPORT ET TRÈS IMPLIQUÉ DANS LES ÉTUDES

Théodore : « Je vois STAPS comme une chance »

Ressources sociales

Né dans une famille modeste, ses deux parents (non diplômés) travaillent comme ouvriers viticoles. Au cœur d'une fratrie, Théodore est soutenu tant dans ses études que dans le sport par ses parents, sa petite sœur (qui a fait l'armée) et son grand frère (en études supérieures en alternance et en formation continue). Il est boursier et réside à moins d'une demi-heure de la faculté, seul en appartement « *grâce au CROUS et à la CAF sinon ce ne serait pas possible* ». Il n'évoque aucune difficulté financière. Cependant, durant toutes ses vacances, il travaille toujours soit dans les vignes soit dans les bois avec son père pour se faire « *une rentrée d'argent* » et rembourser la tronçonneuse payée par ses parents pour le lycée professionnel.

Capital scolaire

Théodore était un bachelier général en puissance : il a fait une seconde et une première scientifique puis s'est orienté en bac pro option technique forestière, « *bûcheron* » selon ses propres mots. Cette orientation décrite par lui-même sur le questionnaire « *par défaut* » paraît réfléchie avec le choix de la spécialité lors de l'entretien : « *Parce que j'avais totalement décroché suite à des raisons personnelles et puis finalement j'ai fait mon bac pro dans quelque chose qui me plaît et que je continue toujours de faire en extra pour gagner un peu.* » À l'image de son père « *qui aurait vraiment voulu être bûcheron* ». Il obtient d'ailleurs son baccalauréat avec une mention bien « *sans travailler* ». Il referait le même bac indiquant toutefois que « *c'est une voie de secours* » : « *Je m'étais dit, si le cursus général ne me convient pas c'est peut-être que l'enseignement il n'est pas fait pour moi donc j'ai voulu voir et éventuellement trouver un métier à la sortie, donc j'ai vu finalement que c'était, c'est une possibilité mais, je l'ai gardé en plan B parce que ce n'était pas forcément la meilleure des possibilités, niveau métier.* » Toutefois, si un baccalauréat en lien avec les métiers du sport avait existé, il aurait été intéressé. L'expérience en lycée professionnel est une étape dans son parcours, avec le soutien de ses parents (surtout son père), vécue un peu négativement de par l'enseignement agricole et la mentalité des élèves (internat, manque de maturité des élèves qui « *ne réfléchissaient pas* », niveau inférieur au lycée) : « *Le niveau n'est pas forcément très élevé... en fait, il suffit d'avoir des, quand même des qualités physiques, un peu de jugeote et puis finalement, tout le monde peut y arriver. C'est comme la plupart des activités qu'on peut avoir en STAPS.* » Le côté positif est tout de suite mis en avant lors de l'entretien : « *Côté positif, c'est que j'ai réussi quand même à avoir un bac et pouvoir passer en STAPS, chose que je ne suis pas sûr d'avoir, que j'aurai pu avoir en passant par l'enseignement général. Je me dis, j'ai réussi à avoir ce que je voulais.* » À travers son histoire, se dégage une volonté d'émancipation du monde agricole (désenchanté par le LP, le métier), il a des moments de doute et garde l'alternative de retour (*plan B*). En effet Théodore connaît le monde agricole, « *j'ai été baptisé dans les vignes...* », son premier souvenir de travail est « *tout petit dans la vigne* », il qualifie les métiers de ses parents comme « *hyper durs et traîtres* ». Il trouve le métier de bûcheron tout aussi dur et de ce fait, il change d'avis en LP : « *J'ai réfléchi sur le long terme et je me suis dit je finirai à 45 ans un peu cassé, donc je me suis dit c'est peut-être pas la meilleure option.* »

Capital sportif

Théodore a fait partie des meilleurs en EPS. Il a plutôt fait du football pour le loisir avec l'UNSS ou pour la compétition en club au niveau national. Il a eu de nombreuses expériences sportives, le foot pendant six ou sept ans, l'athlétisme, la natation cinq-six ans, puis de la musculation au LP, du *street workout*... le *kung-fu* a été « *son sport* » depuis ses 7 ans allant jusqu'au niveau national, et il se sent « *frustré* » de ne pas avoir pu continuer dans l'équipe de France car il fallait aller à Paris et il était à peine au collège. Actuellement, en association sportive à raison de deux entraînements par semaine, il pratique le *street workout*. La famille a une forte pratique sportive, « *famille de très sportifs, de foot* » selon ses propres mots : le père étant dans l'arbitrage mais aussi le football (comme le frère aîné) et l'athlétisme, au niveau de la compétition régionale. La mère également a joué au football en compétition départementale et le frère, lui aussi, arbitre, fait du cross, tandis que la sœur pratique la musculation (et de la natation dans sa jeunesse). Dans la continuité de l'investissement parental en sport, il s'intéresse pourtant à d'autres sports : « *J'ai été dans le foot et dans les vignes depuis tout petit. Bah c'est des choses que je n'aime pas, parce que je sais ce que c'est, mais je n'aime pas mais j'y vais.* »

L'inscription en STAPS

Son choix pour STAPS remonte à la classe de première et Théodore est entré avec son bac pro mention bien directement à l'université. Il connaît STAPS par les fils de son maître de stage de LP qui sont eux-mêmes alors dans cette filière. Il est encouragé par son enseignant d'EPS et sa professeure principale. Personne n'est venu le décourager dans ce projet. L'inscription sur APB s'est faite avec sa famille (surtout sa sœur qui était au départ « *dans le secret* »), elle s'est avérée difficile et stressante pour son orientation (dans le questionnaire) et lors de l'entretien il la décrit « *facile mais pénible* », la voyant comme une procédure, « *et pourtant j'ai eu un avis même défavorable* ». Il s'inscrit en STAPS malgré l'avis négatif : « *Ils m'ont directement dit les chances pour un bac pro de réussir en STAPS sont de 5 % ou un truc comme ça... en fait le message ça revenait plusieurs fois, plusieurs fois, et on recevait même des mails comme quoi le taux de réussite pour les bac pro était... à chaque fois, ils remettaient ça, c'était en petit, c'était écrit en petit, c'était mis à la fin mais je trouvais que c'était un peu, c'était un peu abusé quoi. Ils cherchent à ne pas nous faire venir.* » Mais il continue en affirmant que cela ne l'a pas incité à changer ses quatre vœux : « *Parce que bon ok ça me décourageait mais en même temps je me disais bah je m'en fiche, ça changera rien, quoi qu'il arrive si je ne réussis pas, ok, je serai dans les pourcentages qui n'ont pas réussi, et si je réussis, je serai peut-être bien le pourcentage qui réussit.* »

Le choix pour STAPS repose sur le fait qu'il est « doué en sport » et souhaite « rester dans le monde du sport » qu'il connaît bien. Mais son inscription tient au fait d'avoir voulu « vivre une expérience étudiante » et finalement, « pourquoi pas ces études-là ? » Pour autant, la raison principale est « *pour aider les gens dans un futur métier* ». Il explicite : « *Donc j'ai cherché vraiment ce qui pouvait me plaire, mais vraiment, vraiment, et puis j'ai un peu parlé avec eux [les jumeaux fils du maître de stage], je pense que STAPS c'était ce qui pouvait déboucher sur ce qui me plaisait, donc plus tourné sur la rééducation et l'aide à la personne. Et donc, j'ai fait les démarches et puis j'ai eu la chance d'être pris et pour l'instant ça va plutôt bien. Donc ça montre que j'ai eu raison de le faire.* » Au premier semestre, Théodore a 11,4 de moyenne.

Rapport aux études

Théodore a hésité entre STAPS et travailler : « Ouais, je pense que toute ma terminale ça a été euh, une vraie question que je me posais et surtout en stage. Quand j'étais en stage et que je voyais, l'état de mon maître de stage, qui lui fait du bois de chauffage réellement et, qui en vit difficilement justement [...]. Puis je me suis vraiment dit que bon il fallait que j'essaie. Si je n'étais pas pris j'allais travailler. C'était, je tente le tout pour le tout, puis sinon tant pis. Puis ce n'est pas grave au pire, si j'avais vraiment voulu et que je n'étais pas pris cette année, je pense qu'il y avait toujours moyen de retenter l'année prochaine donc... Puis j'aurai pu au cas où trouver une alternative comme le BPJEPS. »

Cette première année de STAPS est vécue très positivement, parce qu'il a gagné en autonomie personnelle et réussi son 1^{er} semestre [un des deux seuls bacheliers professionnels qui passe en deuxième année]. Théodore juge néanmoins risquée son orientation, même si, pour lui, c'est le baccalauréat L qui lui semble le moins adapté pour réussir en STAPS. En octobre, il estimait avoir des chances incertaines de réussir. La réussite, pour lui, dépend de la motivation : « *La phrase si on veut, on peut c'est pas anodin [...] Si, il faut le vouloir parce que sinon on n'y arrivera pas [...] Ah, c'est une motivation, une motivation, quelques acquis et quelques facilités, je pense, mais ce n'est pas forcément de là où on vient euh, ce n'est pas de là où on vient qui va nous, qui va décider de là où on veut aller. Donc, on peut venir de n'importe où et réussir.* » Il précise : « *Mais c'est vraiment, ouais je pense c'est vraiment la volonté, pour réussir faut le vouloir, et puis être assez mature aussi. Parce que si on ne l'est pas on va, on ne va pas bosser, on va se retrouver à une semaine des partiels, à n'avoir pas ouvert un seul ordinateur, un seul bouquin, puis du coup c'est foutu si on réussit rien du tout, faut se baser sur la chance du rattrapage, de tout bosser pour une semaine ça fait beaucoup trop de travail donc...* » D'ailleurs, il investit entre 10 et 15 heures de son temps au travail personnel académique, par semaine : « *Enfin j'ai toujours une façon de faire de pro, de bac pro, et donc ça a été ça aussi la chose dure à... se remettre à travailler, voilà c'est ça, donc j'ai réussi, en fait j'ai réussi à me trouver une cadence on va dire.* »

Il espère aller jusqu'en licence pour faire APAS [activité physique et adaptée et santé], « *de la rééducation* », projet envisagé depuis la terminale. Il referait STAPS car cela correspond à ses attentes, à son projet, et il se projette dans le futur pourquoi pas en master : « *C'est vraiment il faut voir si je réussis, si je vois que j'ai comme des facilités, euh, je ferai un master parce que ce qui est gagné est gagné. Mais bon il faut que je sois sûr parce que le master c'est encore un autre niveau. Donc master toujours*

dans l'idée mais la licence me permet d'avoir le métier que je veux donc c'est vraiment en plus et je me dis que c'est... Qui dit master dit aussi rémunération supérieure. »

« Ce qui m'a un peu poussé à aller en STAPS c'est parce que je voulais comprendre aussi le fonctionnement... Je suis beaucoup sur le fonctionnement du corps humain et euh, parce que le STAPS, je le vois aussi comme un bénéfice pour moi-même. Je me dis que si je connais mieux tout ça, je pourrai mieux connaître ce qu'il me faut ou comment, ce qui se passe, ce qui est vrai parce que ça marche, j'arrive à remettre, à utiliser ce que j'ai appris... Donc je suis assez content pour ça. Et euh, j'ai choisi option escalade en venant ici. Et puis finalement, je n'avais jamais fait d'escalade, je n'avais jamais mis un baudrier et euh, c'est un sport que j'adore maintenant et je pense que c'est un sport qui va continuer encore et encore parce que, bah c'est, il y a encore une fois l'aspect développement musculaire et déplacement dans l'espace, je trouve... Maintenant je n'ai plus du tout la même façon d'utiliser l'équilibre, la position des pieds ni rien, c'est... Ouais, ça m'a appris plein de choses. »

Théodore fait donc un bilan très positif de cette première année : « Très très positif. Bah finalement j'ai réussi à joindre ce qui me plaisait avec une autonomie personnelle, enfin dans l'appartement, et euh, parce que finalement je sors un peu d'une période un peu difficile d'un point de vue personnel, émotionnel, tout ça. Donc là je vois STAPS comme, comme une chance, parce que je me dis que c'est le moyen de repartir sur de nouvelles bases et d'être bien d'un point de vue mental. »

Conclusion

Sans reprendre l'ensemble des éléments qui ressortent de la recherche, quelques traits marquants sont à souligner.

En premier, une forte demande des élèves de lycée professionnel vers des études supérieures s'exprime à travers ces enquêtes. De manière globale, ce n'est pas tant une insertion professionnelle rapide qui semble inciter les jeunes à aller en lycée professionnel, mais plutôt un attrait affiché pour des spécialités ou un métier et surtout l'obtention d'un diplôme constituant le sésame pour une poursuite d'études dans l'enseignement supérieur. Le genre reste un élément caractérisant les différences d'aspirations ou de projets qui transparaissent à travers les réponses des 1 623 lycéens et 1 570 lycéennes, élèves en lycées professionnels de la région enquêtée. Ainsi, les lycéennes sont significativement plus ambitieuses que les lycéens pour envisager des études après le baccalauréat professionnel au détriment d'une entrée immédiate dans la vie active.

Cette recherche souligne aussi la part conséquente des investissements extra-scolaires. Plus de la moitié des élèves de lycée professionnel affirment pratiquer des activités physiques et sportives, le sport demeurant toutefois l'apanage des lycéens : 71 % d'entre eux s'y adonnent pour 41 % des lycéennes. 76 % des jeunes filles et 71 % des jeunes gens qui pratiquent une activité sportive au minimum trois fois par semaine ou en compétition souhaitent continuer leurs études (contre 71 % des lycéennes et 65 % des lycéens ne pratiquant pas de sport). Il ne faut pas se méprendre sur ces chiffres ni considérer, naïvement, que la pratique du sport favorise, en soi, *de facto*, des ambitions de poursuite d'études : derrière cette pratique assidue se cachent des investissements éducatifs (des parents et des jeunes eux-mêmes) qui trouvent un prolongement et une expression en poursuite d'études dans l'enseignement supérieur. L'intérêt pour la filière STAPS en est un exemple, en évoluant significativement avec l'investissement sportif, et ce alors même qu'elles/ils considèrent leur orientation vers l'université comme « risquée » mais aussi « à tenter », ou comme « une chance » (pour le quart des jeunes filles comme des jeunes gens). Au-delà de ces perceptions, l'opportunité de convertir leur pratique sportive préférée en métier ou formation est exprimée par 30 % des lycéens et 12 % des lycéennes.

Les jeunes qui ont misé sur leur baccalauréat professionnel pour en faire un passeport ou un tremplin vers des études supérieures et s'inscrire effectivement en STAPS à l'université Delta, avancent des motifs semblables aux autres bacheliers pour justifier leur décision. Pour autant, ils développent un rapport aux études singulier car ils en mesurent le prix. Ils estiment ainsi avoir « *la chance d'être pris à l'université* » afin de convertir une « *passion* » en métier pour la plupart. Cette recherche montre également une multiplicité d'histoires et d'expériences positives ou négatives soulignant les stratégies de ces étudiants en STAPS qui jouent au coup par coup sur le terrain de jeu en passant par la case baccalauréat professionnel donnant l'espoir aux meilleurs comme aux moins bons élèves. Ils sont pris au jeu, encouragés par leurs parents ou famille, leurs entraîneurs, car cela leur offre l'opportunité d'aller plus loin et plus haut, pour certains avec une ambition sociale ou une accentuation des rêves d'évasion hors du monde manuel ou ouvrier. Pour d'autres, rester dans le monde du sport en poursuivant ces études en STAPS, c'est maintenir un lien social et familial où le sport est une valeur partagée. De fait, malgré une histoire scolaire différente, les bacheliers professionnels, généraux et

technologiques (dont ils sont très proches en termes de cursus et de réussite) ont pour caractéristique commune non seulement un investissement sportif au sein ou en dehors de l'école important mais ils ont aussi fait un choix d'orientation vers cette filière, qui s'inscrit le plus souvent dans le prolongement d'une socialisation sportive familiale.

Cependant, le chemin qui mène vers l'université est semé d'embûches. Exposés à de nombreux signaux négatifs qui souvent se succèdent, depuis les propos des conseillers d'orientation ou avis des enseignants, en passant par les brochures de l'ONISEP ou lors des journées portes ouvertes, les bacheliers professionnels s'avèrent particulièrement persévérants et déterminés dans leur choix, mettant à distance ces avis formulés au moment de leur transition vers la filière STAPS. La récente loi relative à l'orientation et la réussite des étudiants (ORE) repose sur le présupposé selon lequel les bacheliers s'orientent de manière inconsidérée vers l'université, en particulier les bacheliers professionnels. L'égalité formelle qui résulte de la possession du titre de bachelier devrait conférer une même liberté de choix à chaque diplômé. Or, il n'en est rien si l'on analyse la situation des bacheliers professionnels issus de milieux modestes. À part les sections de techniciens supérieurs, il est rare de trouver des bacheliers professionnels dans les disciplines universitaires longues. S'ils passent le cap du baccalauréat, ils sont aujourd'hui sévèrement triés dans l'enseignement supérieur. Ainsi, les bacheliers professionnels sont nettement minoritaires à l'université, et la filière STAPS pourtant ouverte socialement ne déroge pas à cette règle.

Ils font partie de ces étudiants qui, comme le notent Romuald Bodin et Mathias Millet (2011), « s'approprient l'offre universitaire, ou plus précisément la détournent. Ils en font le lieu d'une préparation à leur avenir professionnel où l'obtention d'un diplôme n'est plus la priorité. [...] En ce sens, l'Université joue son rôle. » Les étudiants entrant en L1 STAPS ne cherchent pas systématiquement à valider leur année d'études, certains se servant de cette première année comme tremplin, notamment pour passer des concours (police, gendarmerie, pompier...) ou intégrer d'autres formations (Giret, Michot, 2006 ; Énard, Guégnard, 2018b). Le baccalauréat professionnel est ainsi « devenu un tremplin vers une ascension scolaire » pour ces jeunes, encouragés par la plupart des acteurs du lycée professionnel qui voient « une manière de consolider des compétences, d'augmenter les chances d'insertion et de valoriser la voie professionnelle » (Jellab, 2017). De très récents travaux tendent en effet à montrer que les bacheliers professionnels peuvent tirer profit d'un passage à l'université en matière d'insertion professionnelle sans avoir nécessairement décroché un diplôme (Briffaux, Cordazzo, 2019).

Ouvrir la recherche sur la situation spécifique des bacheliers et bacheliers professionnels amène à s'interroger sur l'opportunité que laisse la société, et plus précisément l'université, aux jeunes d'origine populaire et « aux relégués du secondaire » pour réaliser un projet personnel structuré par le goût du sport et par « la volonté » et la « motivation ». Ainsi, comme l'écrit cette étudiante en STAPS : « Avec de la bonne volonté et de la motivation, on peut déplacer des tapis de gym ! »

Alors finalement, le sport désoriente-t-il des élèves de lycée professionnel ?

Oui, le sport peut désorienter des lycéens à l'image des bacheliers professionnels qui s'engagent dans une filière universitaire risquée en discontinuité avec leur cursus scolaire au lycée. Le sport offre des perspectives d'études ou des horizons professionnels plus larges que les voies traditionnelles où se retrouvent massivement ces jeunes, à savoir une insertion immédiate ou des études courtes en STS. En décalage avec leur bagage scolaire, leur orientation s'inscrit toutefois dans le prolongement d'une pratique sportive, la plupart pratiquant au moins trois fois par semaine et en compétition. Ce qui

s'apparente à une (dés)orientation scolaire caractérise en réalité des engagements réalisés de longue date dans le monde du sport (lycée sportif, section sportive, loisir sportif, compétitions, famille sportive). Toutefois, ce choix semble se réaliser dans des conditions familiales tout à fait particulières et notamment dans les familles au sein desquelles le sport occupe déjà une place importante (en tant que loisir) sans que celui-ci ait pris une forme professionnelle (de métier/profession). Le sport semble en fait (dés)orienter en premier lieu les « héritiers » de familles sportives (et compétitrices le plus souvent) qui s'appuient sur des pratiques qui les « passionnent » ou *a minima* les animent. Ainsi, des lycéens professionnels qui s'apparentent à des « sportifs engagés » (par leur pratique compétitive et un entraînement au moins tri-hebdomadaire) viennent, par une entrée en STAPS, compléter leur capital sportif en y ajoutant une forme scolaire, avec parfois des ambitions professionnelles qui leur permettent de transformer leur « passion » en métier. *Via* le sport, ils replacent leur parcours en lycée professionnel, souvent déterminé par des verdicts scolaires, dans la continuité d'un domaine qu'ils aiment, où ils investissent du temps et qui reste dans le prolongement de leur socialisation familiale (avec des parents souvent eux-mêmes déjà pratiquants).

La pratique sportive distingue *a fortiori* lorsqu'elle est compétitive. En d'autres termes, elle reste, encore aujourd'hui particulièrement, socialement et sexuellement différenciée, les lycéens professionnels et les filles connaissant les taux de pratique compétitive les plus bas. Les bacheliers professionnels en STAPS déjouent donc les probabilités statistiques, sortent des cadres qui leur sont classiquement dévolus. Or, cette recherche souligne l'importance de prendre en considération les pratiques de loisirs, hors temps scolaire (ici sportives) dans la mesure où le capital sportif (compétitif) les fait entrer dans un parcours universitaire. Stigmatisés comme transgressifs, ces bacheliers professionnels, *outsiders* sociaux et scolaires, portent néanmoins les gages d'ayants droit du sport (pour reprendre les sous-titres de travaux précédents, Danner *et al.*, 2016). Cette transgression est coûteuse : elle se fait au prix de risques particulièrement bien perçus par les jeunes eux-mêmes.

Le sport peut conduire à des orientations risquées, atypiques en STAPS, mais surtout du côté des garçons. Si globalement les filles sont minoritaires en STAPS, faisant de cette filière celle qui reste la plus masculine à l'université (DEPP, 2019), les bacheliers professionnels envisagent moins souvent que leurs homologues masculins de se (dés)orienter en STAPS. De fait, les bacheliers professionnels qui osent STAPS sont doublement transgressives puisqu'elles optent pour une filière de « sciences et techniques », un domaine connoté comme masculin (Lemarchant, 2017), portant sur une pratique qui demeure un bastion masculin, le sport compétitif (Louveau, 1996) et ce, en plus de transgresser les normes scolaires de poursuite d'études à l'université, hors STS. La double transgression s'avère ainsi relativement rare : seules quelques-unes franchissent le cap, dans des conditions familiales souvent très particulières (avec des parents sportifs eux-mêmes compétiteurs). La famille joue un rôle déterminant pour celles qui parviennent à bousculer les statistiques en réalisant cette atypie de genre, à l'inverse des garçons qui eux se confortent en entrant dans un bastion masculin, celui de la compétition (Bertrand *et al.*, 2014).

Le sport peut (dés)orienter des parcours de bacheliers professionnels, de filles mais pas seulement : entrent aussi en STAPS des bacheliers scientifiques avec des mentions d'excellence, malgré des encouragements à s'orienter vers des classes préparatoires ou des filières prestigieuses et plus attendues au regard de leur profil social et scolaire (Érard, Louveau, 2016a, 2016b). Quelques jeunes rattrapent cette forme de « déclassement » par le sport en intégrant le département des sciences du

sport et d'éducation physique de l'École normale supérieure de Rennes, réalisant d'une certaine façon un « retour sur probabilité » pour reprendre le titre d'un article (Érard, Louveau, 2014).

Aborder cette question de la (dés)orientation scolaire de jeunes sous l'effet de pratiques de loisirs assidues au travers des bacheliers professionnels et des filles en premier lieu peut apparaître audacieux. Or, « d'évidence, l'invitation à porter une attention accrue aux trajectoires et aux situations sociales atypiques ou improbables, aussi bien dans le domaine de la sociologie de l'éducation que dans ceux de la sociologie du travail, du sport ou encore des pratiques culturelles, s'inscrit dans un mouvement plus général de la recherche en sciences sociales, qui se préoccupe de l'échelle individuelle des phénomènes sociaux » (Mercklé, 2005). Poursuivant avec ce même auteur, « il s'agit bien plutôt de considérer que si effectivement, la saisie des situations atypiques passe par la compréhension des mécanismes sociaux les plus généraux qui les définissent justement comme atypiques, réciproquement on peut tout aussi bien estimer qu'une compréhension plus complète et plus fine de la généralité a quelque chose à gagner de l'examen des exceptions. Voilà où gît sans doute la vertu heuristique d'une sociologie des irrégularités sociales : non pas dans l'ambition de voir ou de faire émerger un énième paradigme sociologique, mais dans celle, à la fois plus modeste et plus opératoire, de contribuer à la poursuite de travaux et de recherches engagés depuis près de quarante ans, dans la direction d'une meilleure compréhension de la complexité des "incarnations" individuelles des déterminations sociales. L'attention portée, dans cette perspective, aux trajectoires individuelles improbables, si elle ne prétend pas constituer à elle seule une telle sociologie à l'échelle individuelle, doit néanmoins pouvoir y contribuer » (Mercklé, 2005). Audacieux peut-être, mais nécessaire pour que les parcours des jeunes soient analysés à travers un prisme plus large que celui des seuls facteurs socio-scolaires.

Car en effet, « les jeunes puisent à d'autres sources d'inspiration que la profession de leurs parents [...] Les loisirs pratiqués avec régularité par un père, une mère, une tante, le meilleur ami du père, etc., peuvent représenter un domaine d'apprentissage privilégié ou provoquer une révélation, d'autant plus que les loisirs ont souvent lieu sur un territoire plus accessible que le lieu de travail. Ils sont plus articulés géographiquement à la vie de famille » (Lemarchant, 2017). Les bacheliers professionnels « désorientés » par le sport illustrent d'une certaine façon que les stratégies éducatives familiales qui passent par les loisirs ne sont pas le seul fait des classes sociales favorisées ou même moyennes (Garcia, 2018). Elles existent aussi parfois au sein de familles d'origine sociale plus modeste, à l'instar de ce qui est écrit dans *Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires* de Bernard Lahire (1995). Les familles d'origine sociale modeste et leurs enfants peuvent aussi s'avérer tacticiens, audacieux et pas seulement dominés, à l'image de ce qui est pointé par les travaux récents consacrés aux bacheliers professionnels (Palheta, 2012).

Bibliographie

- Aschieri G., 2013, « Les inégalités dans l'enseignement supérieur », *Le français d'aujourd'hui*, n° 183, p. 51-59.
- Augustin J-P, Fuchs J., 2014, « Le sport, un marqueur majeur de la jeunesse », *Agora débats/jeunesses*, n° 68, p. 61-70.
- Beaud S., 2002, *80 % au bac... et après ?*, Paris, La Découverte.
- Beaud S., Pialoux M., 2001, « Les "bacs pro" à l'université. Récit d'une impasse », *Revue française de pédagogie*, n° 136, p. 87-95.
- Beaud S., Truong F., 2015, « Tous dans le "supérieur ?" », *Regards croisés sur l'économie*, n° 16, p. 10-26.
- Becker H.S., 1985, *Outsiders : étude de la sociologie de la déviance*, Paris, Métailié [1^{re} édition 1933].
- Belghith F., 2016, « Des étudiants atypiques ? Les bacheliers technologiques et professionnels dans l'enseignement supérieur », in Giret J.-F. et al., *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, La Documentation française, p. 249-262.
- Bernard P.-Y., Troger V., 2015, « Les lycéens professionnels et la réforme du bac pro en trois ans : nouveaux contextes, nouveaux parcours », *Formation Emploi*, n° 131, p. 23-40.
- Bernard P.-Y., Troger V., 2012, « La réforme du baccalauréat professionnel en trois ans ou l'appropriation d'une politique éducative par les familles populaires ? », *Éducation et sociétés*, n° 30, p. 131-143.
- Berthaud J., 2019, « L'intégration sociale étudiante : un processus au cœur des parcours universitaires ? », *Agora débats/jeunesses*, n° 81, p. 7-26.
- Berthaud J., 2017, « Mesurer les compétences transversales des étudiants : apports et limites d'une grille d'autoévaluation », *Mesure et évaluation en éducation*, n° 3, vol. 40, p. 1-35.
- Berthaud J., Danner M., Énard C., Guégnard C., 2018, *Quand le sport (dés)orienté le parcours des jeunes*, Rapport intermédiaire IREDU, centre associé au CEREQ, université Bourgogne Franche-Comté, INJEP.
- Bertrand J., Mennesson C., Court C., 2014, « Des garçons qui n'entrent pas dans le jeu de la compétition sportive : les conditions familiales d'une atypie de genre », *Recherches familiales*, n° 1, vol. 11, p. 85-95.
- Bluntz C., 2018, « Choix d'orientation en terminale et mobilité géographique », *Notes d'information MESRI-SIES*, n° 18-01.
- Bodin R., Millet M., 2011, « L'université, un espace de régulation. L'"abandon" dans les 1^{ers} cycles à l'aune de la socialisation universitaire », *Sociologie*, n° 3, vol. 2, p. 225-242.
- Bodin R., Orange S., 2015, « Le réformisme conservateur. Examen de quelques paradoxes des analyses et des réformes contemporaines de l'enseignement supérieur », *Regards croisés sur l'économie*, n° 16, p. 218-232.
- Bodin R., Orange S., 2013, *L'université n'est pas en crise. Les transformations de l'enseignement supérieur : enjeux et idées reçues*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant.
- Boltanski L., 1971, « Les usages sociaux du corps », *Annales ESC*, n° 1, vol. 26, p. 205-233.
- Bonnery S., 2008, « Les usages de la psychologie à l'école : quels effets sur les inégalités scolaires », *Sociologies pratiques*, n° 17, vol. 2, p. 107-120.
- Boulet P., 2019, « Parcoursup : les vœux d'orientation des lycéens pour la rentrée 2019 », *Note flash du SIES*, n° 8, ministère de l'Enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation.

- Bourdieu P. 2007, « Entretien, 1991 », in Dollinger D., *Penseurs de notre temps. Perspectives philosophiques*, CNDP.
- Bourdieu P., 1994, *Raisons pratiques*, Paris, Le Seuil.
- Bourdieu P., 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- Briffaux A., Cordazzo P., 2019, « Sortir sans diplôme de l'enseignement supérieur : quelles incidences sur la trajectoire professionnelle ? », *CEREQ/Échanges*, n°12, p. 53-66.
- Brinbaum Y., Huguée C., Poullaouec T., 2018, « 50 % à la licence... Mais comment ? Les jeunes de familles populaires à l'université en France », *Économie et statistique*, n° 499, p. 79-105.
- CAFEMAS, 2012, « La filière STAPS en 2012. Entre visée académique et insertion professionnelle... », *Les Dossiers du CAFEMAS*, n° 1.
- Chalumeau L., Gury N., Landrier S., 2008, « Niveau d'engagement dans une carrière amateur au début de parcours des étudiants en STAPS », in Cart B. et al. (dir.), *Derrière les diplômes et certifications, les parcours de formation et leurs effets sur les parcours d'emploi*, CEREQ/Relief, n°24, p. 167-177.
- Charlot B., 1999, *Le rapport au savoir en milieu populaire. Une recherche dans les lycées de banlieue*, Paris, Anthropos.
- Chevalier V., Coinaud C., 2008, « Carrière d'amateurs et cursus universitaires : le sens multiple des parcours des étudiants en STAPS », in Cart B. et al. (dir.), *Derrière les diplômes et certifications, les parcours de formation et leurs effets sur les parcours d'emploi*, CEREQ/Relief, n°24, p. 179-189.
- Chimot C., 2004, « Répartition sexuée des dirigeant(e)s au sein des organisations sportives françaises », *STAPS*, n°66, p. 161-177.
- Cléron É., Caruso A., 2017, « Le sport, d'abord une affaire de jeunes », *INJEP Analyses & synthèses*, n° 1.
- Dagot C., Dassié V., 2014, « L'injonction au projet chez les jeunes en baccalauréat professionnel : entre soumission et prise en main fragile de son destin », *Formation Emploi*, n° 128, p 7-29.
- Danner M., Énard C., Guégnard C., 2016, « Probabilités d'orientation déjouées... Des bacheliers professionnels en STAPS et en classe préparatoire aux écoles supérieures d'art », *Les sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, n° 3, vol. 49, p. 71-97.
- Danner M., Guégnard C., 2019, « L'orientation des bacheliers professionnels en STAPS et Art sous le prisme de la vocation », in Guégnard C., Giret J.-F. (dir.), *L'orientation des jeunes en STAPS : entre chemins de traverse et voie royale*, Cahier thématique, n°41, *Sciences sociales et sport*, p. 77-96.
- Danner M., Guégnard C., 2015, « Des bacheliers professionnels sur le pont des Arts, du rêve à la réalité ? », *Formation Emploi*, n° 131, p. 141-162.
- Davisse A., Louveau C., 1998, *Sports, école, société. La différence des sexes : féminin, masculin et activités sportives*, Paris, L'Harmattan.
- Delès R., 2017, « Le projet professionnel des étudiants : outil de professionnalisation ou injonction ? », *Éducation et sociétés*, n°39, p. 169-183.
- Depoilly S., 2014, *Filles et garçons au lycée pro. Rapport à l'école et rapport de genre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- DEPP, 2019, *Filles et garçons sur le chemin de l'égalité, de l'école à l'enseignement supérieur*, ministère de l'Éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche.
- DEPP, 2018, *Repères et références statistiques*, ministère de l'Éducation nationale, ministère de l'enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation.
- Dubet F., 1996, « L'exclusion scolaire : quelles solutions ? », in Paugam S. (dir.), *L'exclusion, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte.
- Dubet F., Martucelli D., 1996, *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Le Seuil.

- Dubois F., Terral P., 2014, « La création d'entreprise dans le secteur du tourisme sportif. Les dimensions subjectives et objectives des transitions professionnelles », *Sociologies pratiques*, n°28, p. 53-62.
- Dubois F., Terral P., 2011, « De l'amateur sportif au dirigeant d'une petite entreprise. Le tourisme sportif de pleine nature », *Travail et emploi*, n° 126, p. 35-44.
- Duceux Y., 2008, « Éducateur sportif voile : du saisonnier au transitoire », *Agora débats/jeunesses*, n° 47, p. 88-97.
- Duru-Bellat M., 2010, « Ce que la mixité fait aux élèves », *Revue de l'OFCE*, n°3, vol. 114, p. 197-212.
- Duru-Bellat M., Mingat A., 1988, « Les disparités de carrières individuelles à l'université : une dialectique de la sélection et de l'auto-sélection », *L'année sociologique*, n° 38, p. 309-340.
- Dusek J. B., 1987, « Sex roles and adjustment », in D.B. Carter (Éd.), *Current conceptions of sexroles and sex-typing: Theory and research*, p. 211-222, New York, Westport (CO) & London, Praeger.
- Eckert H., 2005, « Les "bac pro" à l'usine, ou le travail du désenchantement », in Giret J.-F. et al. (dir.), *Des formations pour quels emplois ?*, Paris, La Découverte, p. 289-299.
- Eckert H., 1999, « L'émergence d'un ouvrier bachelier. Les "bac pro" entre déclassement et recomposition de la catégorie des ouvriers qualifiés », *Revue française de sociologie*, n° 40-2, p. 227-253.
- Érard C., Guégnard C., 2018a, « (In)fortunes professionnelles des femmes à la sortie d'une filière universitaire masculine, les STAPS », *Formation Emploi*, n° 142, p. 79-98.
- Érard C., Guégnard C., 2018b, « Étudiant-e-s en STAPS à l'université de Bourgogne : un derby en faveur du "petit poucet" ? », in Cayouette-Remblière J. et al. (dir.), *Comment se fabriquent des offres scolaires inégales ?*, Paris, INED/Document de travail, n° 241, p. 39-55.
- Érard C., Guégnard C., 2017, « Ombres et lumières à propos des parcours d'insertion des jeunes de la filière STAPS », in Calmand J. et al. (coord.), *Rendement éducatif, parcours et inégalités dans l'insertion des jeunes*, CEREQ/Échanges, n°5, p. 367-384.
- Érard C., Guégnard C., Danner M., 2019, « Prendre le risque de la vulnérabilité ? Des bacheliers professionnels à l'Université ou en classe préparatoire », CEREQ/Échanges, n°12, p. 31-52.
- Érard C., Guégnard C., Murdoch J., 2016, « Étudiants en STAPS, les territoires de la réussite », in Landrier S. et al. (dir.), *Études, galères et réussites. Conditions de vie et parcours à l'Université*, Paris, La Documentation française/INJEP, p. 43-62.
- Érard C., Louveau C., 2016a, « La tête et les jambes. Les effets paradoxaux du goût du sport sur l'orientation scolaire et professionnelle des normaliennes en sciences du sport et éducation physique », *Sciences sociales et sport*, vol. 9, p. 83-114.
- Érard C., Louveau C., 2016b, « Compétiteurs mais pas toujours... Cas d'étudiant-e-s en réussite en STAPS », in Giret J.-F., Morlaix S. (dir.), *Les compétences non académiques dans les parcours scolaires et professionnels*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, p. 75-80.
- Érard C., Louveau C., 2014, « Les parcours de double réussite (sportive et scolaire) de normaliennes : entre "déclassement" et retour sur probabilité », in Boudesseul G. et al., *Réussite scolaire, réussite professionnelle, l'apport des données longitudinales*, CEREQ/Relief, n° 48, p. 207-212.
- Falcoz M., Walter E., 2009, « L'emploi dans le sport associatif et fédéral. Un état de la question », *STAPS*, n° 83, p. 43-54.
- Fernex A., Lima L., 2016, « Temps de travail des étudiants : des pratiques très différenciées », in Giret J.-F. et al., *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, La Documentation française, p. 83-100.
- France Stratégie, CEREQ, 2019, *Vision perspective partagée des emplois et des compétences. Les métiers du sport*, Rapport du réseau Emplois Compétences.
- Garcia S., 2018, *Le goût de l'effort. La construction familiale des dispositions scolaires*, Paris, PUF.

- Gasparini X., Pierre J., 2008, « Vendre et se vendre. Dispositions et compétences des vendeurs d'articles de sport », *STAPS*, n° 82, p. 43-56.
- Giret E., Michot T., 2006, « Les étudiants en STAPS face à leurs employeurs », *Esprit critique*, n° 8, p. 1-17.
- Giret J.-F., Van de Velde C., Verlet E., 2016, *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, La Documentation française.
- Gleizes F., Pénicaud E., 2017, « Pratiques physiques ou sportives des femmes et des hommes : des rapprochements mais des différences qui persistent », *INSEE Première*, n° 1675.
- Grignon C., 2015, « Point de vue : Bachelier ou professionnel ? », *Formation Emploi*, n° 131, p. 163-168.
- Grignon C., 1971, *L'ordre des choses, les fonctions sociales de l'enseignement technique*, Paris, Minuit.
- Harnois J., 2017, « Parcours et réussite en DUT : les résultats de la session 2016 », *Notes Flash MESRI SIES*, n° 19.
- Heckman J. J., Humphries J. E., Kautz T., 2014, *The Myth of Achievement Tests: The GED and the Role of Character in American Life*, Chicago, University of Chicago Press.
- Ilardi V., Sulzer E., 2018, « Le "bac pro." Élargissement des publics et permanence des fonctions sociales », in Couppié T. et al., *20 ans d'insertion professionnelle des jeunes : entre permanences et évolutions*, CEREQ/Essentiels, n° 1.
- Jellab A., 2017, « Les voies professionnelles, entre relégation et valorisation. Que nous apprennent les parcours d'élèves ? », *Administration & Éducation*, n° 155, p. 109-121.
- Jellab A., 2015, « Apprendre un métier ou poursuivre ses études ? Les élèves de lycée professionnel face à la réforme du bac pro trois ans », *Formation Emploi*, n° 131, p. 79-99.
- Jellab A., 2009, *Sociologie du lycée professionnel : l'expérience des élèves et des enseignants dans une institution en mutation*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Juhle S., Haschar-Noé N., 2010, « Trajectoires et stratégies professionnelles dans le secteur de l'animation sportive : le cas des enseignants d'arts martiaux », *Sociétés contemporaines*, n° 77, p. 7-29.
- Kergoat P. (coord.), Capdevielle-Mougnibas V., Courtinat-Camps A., Jarty J., Lemistre P., Saccomano B., 2016, *Du bien-être au sens de l'expérience des élèves et des enseignant-e-s de lycée professionnel. Une analyse genrée des conditions de vie, des rapports à la formation et au travail*, Marseille, CEREQ/Net.Doc, n° 162.
- Lahire B., 2005, *Tableaux de familles. Heurs et malheurs en milieux populaires*, Paris, Gallimard.
- Landrier S., Cordazzo P., Guégnard C. (dir.), 2016, *Études, galères et réussites. Conditions de vie et parcours à l'Université*, Paris, La Documentation française/INJEP.
- Lemarchant C., 2017, *Unique en son genre. Filles et garçons atypiques dans les formations techniques et professionnelles*, Paris, PUF.
- Lemarchant C., 2007, « La mixité inachevée », *Travail, genre et sociétés*, n° 18, p. 47-64.
- Lemêtre C., Mengneau J., Orange S., 2016, « "La fac, on me dit que c'est possible mais que c'est pas faisable." Les portes entrouvertes de l'enseignement supérieur », in Maillard F., Balas S., *Actes du colloque organisé pour les 30 ans du baccalauréat professionnel*, CPC études, n° 1, ministère de l'Éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche, p. 389-400.
- Lemêtre C., Orange S., 2017, « Les bacheliers professionnels face à l'admission Post-Bac (APB) : "logique commune" versus "logique formelle" de l'orientation », *Revue française de pédagogie*, vol. 1, n° 198, p. 49-60.
- Lemistre P., 2016, « Parcours bac pro et insertion en 2013 : le reflet d'une nouvelle ségrégation des jeunes ? », in Maillard F., Balas S., *Actes du colloque organisé pour les 30 ans du baccalauréat*

- professionnel*, CPC études, n°1, ministère de l'Éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche, p. 347-418.
- Liverneaux E., 2004, « Pratique sportive "libre" et pratique sportive en club plus complémentaires qu'opposées », in *Les adolescents et le sport*, Paris, Éditions de l'INSEP, p. 105-111.
- Loirand G., 2003, « Les paradoxes de la "professionnalisation" des associations sportives », in Prouteau L. (dir.), *Les associations entre bénévolat et logiques d'entreprise*, Rennes, PUR, p. 85-103.
- Loriol M., Leroux N., 2015, *Le travail passionné. L'engagement artistique, sportif ou politique*, Paris, Erès.
- Louveau C., 2006, « Inégalité sur la ligne de départ : femmes, origines sociales et conquête du sport », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 23, p. 119-143.
- Louveau C., 1996, « Sport féminin, sport masculin, intérêts et apports de l'analyse couplée », in Arnaud P., Terret T. (dir.), *Histoire du sport féminin. Tome 2. Sport masculin-sport féminin : éducation et société*, Paris, L'Harmattan, p. 257-269.
- Maillard F., 2017, « Le baccalauréat professionnel de 1985 à nos jours : d'une singularité à l'autre », *Revue française de pédagogie*, p. 11-22.
- Maillard F., 2007, « Vingt ans de politique des diplômes : un mouvement constant de réforme », *Education et formations*, n° 75, p. 27-36.
- Mennesson C., Julhe S., 2012, « L'art (tout) contre le sport ? La socialisation culturelle des enfants des milieux favorisés », *Politix*, n° 99, p. 109-128.
- Mercklé P., 2005, « Une sociologie des "irrégularités sociales" est-elle possible ? », *Idées, la revue des sciences économiques et sociales*, n° 142, p. 22-29.
- Ministère de l'enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation (MESRI), 2018, *L'état de l'enseignement supérieur et de la recherche*, n° 11.
- Misset S., 2015, « Une nouvelle "élite des réprouvés" ? Les bacheliers professionnels industriels devenus ouvriers qualifiés », *Formation Emploi*, n° 131, p. 121-131.
- Moulet S., 2005, « Après le bac professionnel ou technologique : la poursuite d'études jusqu'à bac+2 et sa rentabilité salariale en début de vie active », *Économie et statistique*, n° 388-389, p. 15-36.
- Muller L., 2006, « La pratique sportive, reflet du milieu social », *Données sociales 2006*, Paris, INSEE.
- Muller L., 2004, « La pratique sportive des jeunes dépend avant tout de leur milieu socio-culturel », in *Les adolescents et le sport*, Paris, Éditions de l'INSEP, p. 29-40.
- Muller L., 2003, « La pratique sportive des jeunes dépend avant tout de leur milieu socioculturel », *Sports STAT-Info*, n° 3.07.
- Paivandi S., 2011, « La professionnalisation de l'Université française : la perspective étudiante », *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, Hors-série n° 3, p. 167-186.
- Pal J., 2018, « How is participation in sports related to students' performance and well-being? », *PISA in Focus*, n° 86.
- Palheta U., 2012, *La domination scolaire. Sociologie de l'enseignement professionnel et de son public*, Paris, Presses universitaires de France.
- Palheta U., 2011, « Enseignement professionnel et classes populaires : comment s'orientent les élèves orientés », *Revue française de pédagogie*, n° 175, p. 59-72.
- Pétrova Y., Truchot G., 2004, « Les représentations du sport moins différenciées que les pratiques », in *Les adolescents et le sport*, Paris, Éditions de l'INSEP, p. 71-84.
- Ponceau J., Chan-Pang-Fong E., 2017, « Après le bac ? Choix d'orientation et entrée dans l'enseignement supérieur des bacheliers 2014 », *Note d'information MENESR-SIES*, n° 17.01.

- Schotté M., 2013, « Le don, le génie et le talent. Critique de l'approche de Pierre-Michel Menger », *Genèses*, n° 93, p. 144-164.
- Schotté M., 2002, « Réussite sportive et idéologie du don. Les déterminants sociaux de la "domination" des coureurs marocains dans l'athlétisme français (1980-2000) », *STAPS*, vol. 1, n° 57, p. 21-37.
- Sen A., 2005, *Rationalité et liberté en économie*, Paris, Odile Jacob.
- Simões F., 2018, « Pratiques sportives : une hausse portée par les femmes et les seniors », *INJEP Analyses & synthèses*, n° 15.
- Solaux G., 1995, Le baccalauréat professionnel et son curriculum, *Formation Emploi*, n° 49, 31-45.
- Stebbins R.A., 1992, *Amateurs, Professionals and Serious Leisure*, Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press.
- Terret T., 2005, *Sport et genre. Excellence féminine et masculinité hégémonique*, Paris, L'Harmattan.
- Thélot C., 1982, *Tel père, tel fils ? Position sociale et origine familiale*, Paris, Dunod.
- Troger V., Bernard P.Y., Masy J., 2016, *Le baccalauréat : impasse ou nouvelle chance*, Paris, PUF.
- Van de Velde C., 2007, « Autonomie et insertion des jeunes adultes, une comparaison France-Danemark », *Horizons stratégiques*, n° 4, p. 30-42.
- Verdier E., di Paola V., Jellab A., Moullet S., Olympio N., 2016, L'évolution de l'enseignement professionnel : des segmentations éducatives et sociales renouvelées ?, Contribution CNESCO.
- Vouillot F., 2010, « L'orientation : le butoir de la mixité », *Revue française de pédagogie*, n° 171, p. 59-67.
- Vouillot F., 2007, « L'orientation aux prises avec le genre », *Travail, genre et sociétés*, n° 18, p. 87-108.
- Wipf E., Pichot L., Bauger P., Mischer S., 2008, « L'appréciation des compétences dans le recrutement des professionnels par les exploitants des salles de remise en forme », *STAPS*, n° 82, p. 9-28.

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

AB	Assez bien
AES	Administration économique et sociale
APA	Activité physique adaptée
APAS	Activités physiques adaptées et santé
APB	Admission post-bac
AS	Association sportive
ASSP	Accompagnement, soins et services à la personne
B	Bien
Bac pro	Baccalauréat professionnel
BAFA	Brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur
BEP	Brevet d'études professionnelles
BMA	Brevet des métiers d'art
BNSA	Brevet national de sauvetage et sécurité aquatique
BP	Baccalauréat professionnel
BPJEPS	Brevet professionnel de la jeunesse, de l'éducation populaire et du sport
BTS	Brevet de technicien supérieur
CAF	Caisse d'allocations familiales
CAP	Certificat d'aptitude professionnelle
CAPEPS	Certificat d'aptitude au professorat d'éducation physique et sportive
CEREQ	Centre d'études et de recherches sur les qualifications
CPGE	Classe préparatoire aux grandes écoles
CREPS	Centres de ressources, d'expertise et de performances sportives
CROUS	Centre régional des œuvres universitaires et scolaires
DEPP	Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance
DEUST	Diplôme d'études universitaires scientifiques et techniques
DMA	Diplôme des métiers d'art
DU	Diplôme universitaire
DUT	Diplôme universitaire de technologie
EPS	Éducation physique et sportive
ES	Économique et social
INJEP	Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire
INSEE	Institut national de la statistique et des études économiques
IREDU	Institut de recherche sur l'éducation, sociologie et économie de l'éducation
IUT	Institut universitaire de technologie
JO	Jeux olympiques
L	Littéraire
L1	Licence 1 ^{re} année

L2	Licence 2 ^e année
LP	Lycée professionnel
ONISEP	Office national d'information sur les enseignements et les professions
MESRI	Ministère de l'enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation
MJC	Maison des jeunes et de la culture
PACES	Première année commune aux études de santé
PCS	Professions et catégories socioprofessionnelles
Pro	Professionnel
RSA	Revenu de solidarité active
S	Scientifique
SAIO	Service académique d'information et de l'orientation
SB	Surveillant de baignade
STAPS	Sciences et techniques des activités physiques et sportives
STS	Section de technicien supérieur
TB	Très bien
Techno	Technologique
UFR	Unité de formation et de recherche
UNSS	Union nationale du sport scolaire

QUAND LE SPORT (DÉS)ORIENTE LES PARCOURS DES JEUNES

Cette recherche, soutenue par l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire (INJEP), est une contribution supplémentaire pour une meilleure connaissance de la transition entre le lycée et l'enseignement supérieur à travers le prisme des engagements extra-scolaires. Au-delà d'un apport sur les rapports des jeunes aux études supérieures, il s'agit d'étudier les risques et les opportunités perçus par une jeunesse qui valorise les investissements sportifs au point d'en faire un levier de son orientation.

Les résultats liés à l'exploitation de deux enquêtes menées au cours de ces deux années se déclinent en trois temps. Dans une première partie, l'analyse des aspirations d'élèves scolarisé-e-s dans 21 lycées professionnels permet d'identifier les déterminants d'une orientation basée sur le goût du sport, notamment du côté des jeunes filles, et d'appréhender l'antériorité des projets de poursuite d'études supérieures « risquées » comme à l'université.

À cet égard, plébiscitée par les élèves de terminale, la filière des sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS) s'avère un terrain de recherche propice puisque ses étudiant-e-s ont souvent des parcours structurés par des engagements personnels dans le monde sportif et partagent un goût pour la pratique sportive. La deuxième partie, centrée sur les jeunes inscrit-e-s en première année de STAPS dans une université française, souligne combien le rapport des bacheliers et bachelères aux études supérieures ne peut se décliner au singulier, en particulier du côté des titulaires de baccalauréats professionnels.

Ces bacheliers et bachelères professionnels en STAPS constituent le cœur de la troisième partie. Leur origine scolaire et leur choix atypique d'études supérieures longues en font souvent des étudiant-e-s invisibles dans les statistiques ou enquêtes nationales. La plupart des jeunes enquêté-e-s construisent un chemin positif à partir de leur orientation en lycée professionnel et deviennent responsables de leur histoire en s'autorisant d'autres destins scolaires que ceux préfigurés par leur cursus dans l'enseignement professionnel. Le fait que certain-e-s misent sur leur engagement sportif pour s'autoriser une inscription en STAPS et déjouer ainsi les probabilités statistiques concernant leur orientation offre la perspective de repenser leur place à l'université.

Reprographie : atelier d'impression et de tirage de la direction des finances, des achats et des services (DFAS)
du secrétariat général des ministères sociaux (SGMAS)

